
U d'/of OTTAWA
39003002568169



499-1A 490

LES

FILLES DE JOHN BULL

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

JOHN BULL ET SON ILE, 54e édition.................... 1 vol.

MAX O'RELL

LES FILLES DE JOHN BULL

PAR L'AUTEUR DE

JOHN BULL ET SON ILE

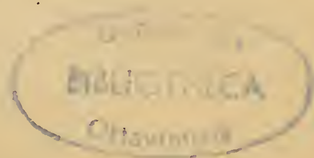
QUARANTE-SIXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

Droits de propriété et de traduction réservés.



DA
625
.B66
1885

A

MISTRESS JOHN BULL

Chère Madame,

N'allez pas froncer le sourcil, encore moins vous écrier : Shocking !

Je vous assure que vous pouvez feuilleter ce volume d'un bout à l'autre sans crainte de vous heurter contre aucune indiscrétion.

Le grand air et l'eau fraîche font vos délices. Vous aimez passionnément à frissonner au contact d'une éponge ruisselante ; mais votre porte est fermée, et je n'ai rien vu.

Ce n'est pas votre photographie en déshabillé que je publie, c'est la litanie de vos qualités que je chante.

Voulez-vous que je dise ici tout ce que je pense ?

Eh bien, je crois, chère madame, que si le genre humain, y compris monsieur votre mari, avait pour vous la moitié de l'admiration que m'inspirent vos vertus et vos charmes, vous seriez proclamée déesse du bonheur conjugal.

C'est gentil ce que je vous dis là, n'est-ce pas?

Ouvrez donc bravement ce petit volume, chère madame, et si vous y voyez mention faite — je ne dirai pas de vos défauts, car, certes, vous n'en avez pas — mais de quelques petits travers peut-être, ne vous effarouchez pas; rappelez-vous que nos vrais amis sont ceux qui nous disent la vérité — gentiment, cela va sans dire.... mais enfin qui nous la disent.

HORS D'ŒUVRE

Lord Derby, portant un soir le toast aux dames, à un grand dîner de la Cité, s'exprimait en ces termes :

« Avant de nommer un Anglais à un poste important, la première question que se posent invariablement les électeurs est celle-ci :

» *Quelle espèce de femme a-t-il ?* »

Et, en effet, les Anglais, qui fourrent de la diplomatie partout, placent la discrétion au-dessus de toutes les qualités dont un candidat, en Angleterre, envoie la litanie, sous forme de lettres testimoniales, aux membres du comité chargé de faire l'élection.

Ce que l'on exige avant tout chez l'homme que l'on va placer à la tête d'une société, d'une administration, d'un collège, c'est qu'il sache maintenir l'ordre et la discipline, non pas avec bruit et avec sévérité, mais avec calme et discrétion ; et les Anglais ont parfaitement raison, car l'empire sur soi et la discrétion sont les deux grandes vertus gouvernementales. « Or, se disent les électeurs, si M. un tel, qui pose sa candidature, ne peut pas gouverner sa femme, comment pourra-t-il gouverner un millier d'hommes ou de jeunes gens? S'il ne sait pas maintenir l'ordre dans sa maison, comment pourra-t-il maintenir l'ordre dans notre société ? Si c'est sa femme qui le gouverne, c'est sa femme que nous allons nommer. Donc il ne faut pas songer à M. un tel. »

Raisonnement des plus justes.

Combien j'en pourrais nommer de ces hommes de mérite qui devront toute leur vie à leurs femmes l'honneur d'être et de rester des héros obscurs

Ce qui fait la grandeur et la prospérité de Angleterre, c'est que ces milliers de petites répu-

bliques, toutes indépendantes les unes des autres, les sociétés, les hôpitaux, les collèges, sont gouvernées, non pas par des idoles qui ont des mains et n'agissent point, non pas par des potentats mal payés qui ont des yeux et ne voient point, mais par des hommes d'une énergie à toute épreuve, à qui l'on paye des traitements fabuleux, mais qui, en retour, consacrent à l'institution qu'ils dirigent toutes les ressources, toutes les forces de leur esprit.

Prenez les collèges.

Je garantis qu'un proviseur, à Paris, ne connaît pas les noms de plus de trente ou quarante des élèves de son lycée. En tout cas, il n'y en a pas vingt qu'il pourrait reconnaître dans la rue et appeler par leur nom. Son traitement est de douze à quinze mille francs.

En Angleterre, les proviseurs des grandes écoles publiques touchent de cent à cent cinquante mille francs, — j'entends les cinq ou six grandes écoles qui correspondent à nos lycées de Paris. Eh bien, j'affirme que ces proviseurs connaissent intime-

ment les mille élèves qui sont sous leurs ordres. Ils savent quel rang chacun occupe dans sa classe. Les élèves sont placés, par le proviseur, selon leur mérite, selon leurs aptitudes, dans telle ou telle classe, dans tel ou tel département. Il écrit aux parents : « Votre fils n'a point de goût pour les lettres, je vais l'envoyer dans l'école moderne, pour y apprendre les mathématiques, la physique ou la chimie. Je vous conseille d'en faire un ingénieur, un officier, etc. »

En France, le travail est généralement en raison inverse des appointements.

En Angleterre, le travail est en raison directe du salaire. Je dis *salaire*, puisque, ici, c'est le mot.

Prenez l'Église.

Les évêques sont des heureux mortels qui émargent, par an, quelque chose comme deux cent ou deux cent cinquante mille francs ; mais la position n'est point une sinécure, croyez-le bien.

Chez nous, le clergé d'un diocèse reçoit de son évêque le mot d'ordre auquel il obéit aveuglément :

il enseigne le même dogme et n'a point de concurrence à soutenir; mais, en Angleterre, tout le monde raisonne, argumente; il n'y a pas jusqu'au jeune clergyman, tout frais sorti d'Oxford ou de Cambridge, qui n'ait sa manière à lui d'interpréter les Écritures, et l'évêque se trouve ainsi avoir à pacifier, à concilier tout ce petit monde clérical qui dogmatise, discute, dispute, en chaire, dans les meetings, dans les journaux, et qui le tient sur le qui-vive pendant les douze mois de l'année. Qu'il prenne à un prêtre français des velléités d'indépendance, il est traité en rebelle, et son affaire est vite réglée; l'indifférence en matière religieuse le fait immédiatement oublier, quand il a réussi à faire quelque bruit, ce qui est rare ; mais ici, le prêtre récalcitrant est soutenu dans ses opinions par les fidèles qui prennent fait et cause pour lui, et d'un jour à l'autre il peut se faire martyr, et devenir pour l'évêque une source continuelle d'ennuis.

Avant tout, il faut que l'homme au pouvoir évite le scandale, ce que les Anglais appellent en

argot *a row*. Aussi faut-il qu'il soit discret, conciliant et diplomate accompli. Ce sont là, je le répète, les qualités distinctives de tout homme occupant une position élevée en Angleterre.

Prenez enfin l'homme d'affaires, l'homme de la Cité. C'est partout la même activité, la même fièvre, la même existence à la vapeur.

Dans ces circonstances, le rôle de la femme anglaise est clairement indiqué : Faire oublier à son mari, dans la vie privée, les assiduités auxquelles il lui a fallu s'assujettir, les rebuts, les dégoûts, les déboires qu'il a essuyés dans la vie publique; lui préparer une retraite, dans l'atmosphère calme de laquelle il viendra se retremper, se régénérer, et puiser de nouvelles forces ; faire les honneurs de sa maison avec cette libéralité, cette hospitalité prévoyante et généreuse qu'on ne rencontre qu'en Angleterre ; en un mot, se contenter d'un rôle qui, pour être secondaire, n'en est pas moins beau, quand il est rempli avec cette abnégation et

ce dévouement dont les femmes de tous les pays sont capables au besoin.

Madame la maréchale, la générale, la préfète, la sous-préfète, sont autant de mots ridicules qui n'ont pas d'équivalents en anglais. La femme du premier ministre d'Angleterre s'appelle simplement Mistress Gladstone : il y a là de quoi satisfaire la plus difficile.

Ce sont les compagnes de John Bull, ces belles jeunes filles, un peu trop hardies ; ces vertueuses épouses, un peu trop respectées ; ces bonnes mères, un peu trop délaissées ; ce sont ces femmes hospitalières entre toutes, dont la prévoyance ingénieuse des moindres commodités de la vie sait faire d'une humble chaumière un petit palais de propreté, d'ordre, et de bien-être, chez lesquelles je vais vous mener, cher lecteur et chère lectrice, si vous voulez bien encore une fois me faire l'honneur de m'accepter pour guide.

LES FILLES

DE JOHN BULL

I

Flirtation. — *Sweethearting.* — L'amour à la belle étoile. — Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir.

Puisque la langue française semble aujourd'hui avoir définitivement accepté dans son vocabulaire le mot *flirtation*[1], il faut en conclure qu'elle n'a point dans son sac de mot équivalent pour exprimer la chose, ou que la chose n'existe pas en France.

La flirtation est, en effet, un passe-temps essentiellement anglais. En France on ne *flirte* pas :

1. « *Flirtation,* » et non pas « *flirtage* ».

on est plus sérieux que cela en affaires d'amour.

Quelques étymologistes ont voulu voir dans le verbe *to flirt*, une corruption du mot français *fleurette*, dans l'expression *Conter fleurette ;* mais les philologues, qui font autorité en matière de dérivation, s'accordent à faire venir le mot de l'anglo-saxon *fleardian*, qui signifie *badiner;* et alors il semble possible de rattacher le verbe *to flirt* au verbe *fleureter* qui, dans notre ancienne langue, signifiait *dire des riens*, de là *plaisanter*, *badiner*.

Quoi qu'il en soit, laissons aux savants le soin de décider la question, et occupons-nous de la chose. Qu'est-ce donc que la flirtation.

La flirtation est un petit passe-temps très innocent. J'ai lu, dans des albums de confessions, appartenant à des jeunes filles fort bien élevées :

« — Quel est votre passe-temps de prédilection? — *Flirting.* » La réponse n'est pas d'un goût exquis, même au point de vue anglais, j'en conviens, mais enfin personne ne songerait à la prendre en mauvaise part... d'autant plus, je dois

ajouter, que ces confessions ne sauraient se prendre au sérieux.

Des jeunes filles qui, au bal, auraient su s'attirer quelques compliments de leurs danseurs, pourraient dire : — « Nous avons *flirté.* »

Flirter, c'est donc donner à entendre à un jeune homme « qu'on l'a remarqué, distingué », comme dit la grande duchesse de Gérolstein ; c'est l'engager par des sourires aimables, par de petites agaceries, à quitter sa réserve et à pousser la galanterie presque jusqu'à la déclaration d'amour. Ce petit jeu serait fort dangereux avec un jeune Français ; il ne tire point à conséquence avec un jeune Anglais, car, la flirtation, c'est avoir pour une femme des *attentions* sans *intentions*, et un jeune Anglais, je l'en félicite, peut faire attention à une femme sans nourrir d'intentions.

Une femme qui *flirterait* en France passerait pour inconséquente, voire même légère : elle connaît ses compatriotes, et, en faisant la coquette avec eux, elle sait à quoi elle s'expose. Une jeune

fille n'y songerait même pas. Mais, en Angleterre, les hommes ne s'enflamment pas vite et, en *flirtant*, une femme ne joue pas avec le feu. Témoin la petite scène suivante, dont je me suis régalé les yeux pendant un bon quart d'heure, à une *conversazione*, et à une *conversazione* donnée par une des grandes sociétés savantes de Londres.

Une jeune fille, belle comme une Anglaise sait être belle quand elle s'en donne la peine, conversait debout, dans le coin d'un des salons, avec un jeune blanc-bec de dix-huit à vingt-ans.

Il fallait voir avec quel malin plaisir ce petit ange, ou plutôt ce petit démon torturait le jeune godichon, qui m'avait tout simplement l'air d'être au supplice et de ne savoir où se fourrer pour se dérober à la vue d'un corsage divin et fort décolleté, qui montait, qui descendait, à quelques millimètres du bout de son nez, révélant tour à tour de délicieux vallons, de merveilleuses collines. « Pauvre chère enfant, pensais-je ! Comme vous semblez oppressée ! » Elle poussait des soupirs de soufflet de forge ; et, ce qui m'amusait

beaucoup, c'est que, lorsque le jeune homme paraissait avoir bien pris la résolution de ne plus regarder, la jeune espiègle arrêtait son petit moulin, et se mettait à fixer, solidement et avec une attention des plus délicates, une rose qui menaçait tantôt de s'échapper, tantôt de s'engouffrer.

Ce petit manège dura bien un quart d'heure, et vraiment je plaignais du fond du cœur ce pauvre Tantale — si l'on peut appeler Tantale un jeune innocent qui ne cherchait à rien prendre — quand, à ma grande satisfaction, je le vis battre en retraite. Je me sentis soulagé. Le malheureux dut éprouver la même sensation.

Un jeune Français aurait bientôt mis fin à pareille comédie par quelque liberté que la jeune fille, après tout, n'avait que trop bien méritée.

Sweethearting est chose bien différente : nous arrivons à l'amour pris au sérieux.

On appelle *sweethearts* deux jeunes gens qui se sont déclaré leur amour et se sont mutuellement acceptés comme fiancés, avec ou sans le consen-

tement de leurs parents. Ce mot anglais a en soi un certain parfum bourgeois, et correspond à nos expressions *bon ami* et *bonne amie*. En parlant du fiancé d'une femme du monde, on emploierait le mot *lover*.

Sweethearter, excusez ce mot, je vous prie, mais pour expliquer des choses que nous n'avons pas, il faut bien employer des mots que nous n'avons pas; *sweethearter*, dis-je, ne saurait exister en France où les amoureux les mieux fiancés ne peuvent guère se répéter leurs serments d'amour que devant une future belle-mère. En Angleterre, *sweethearter* signifie faire ouvertement sa cour, mener sa fiancée chez ses amis, au concert, au spectacle, au bal, faire avec elle des promenades sentimentales plus ou moins solitaires, prendre avec elle mille petites libertés bienséantes; c'est en un mot jouer toute la comédie de l'amour, moins le cinquième acte. Dame, il arrive bien quelquefois des accidents, c'est inévitable : entraînés par le succès de la pièce, les meilleurs acteurs s'oublient,... et l'on joue le

cinquième acte. C'est loin d'être la règle; c'est même une exception fort rare, surtout dans les classes bien élevées, cela va sans dire.

C'est un spectacle fort étrange, dans un pays où la réserve, la pruderie, la décence, sont poussées jusqu'à l'incommodité, que d'observer les couples d'amoureux se promener, à la tombée de la nuit, en se tenant par la main, par la taille, par le cou, et, dans certaines rues un peu désertes, former de véritables processions. Je ne parle plus des classes supérieures, c'est entendu; mais enfin je parle de la classe bourgeoise moyenne, de la classe marchande aisée, de commis, de jeunes filles de magasin très bien vêtues et, pour la plupart, très respectables. Ces couples marchent à pas lents en se regardant d'un air languissant et sans se dire un mot. Quand vous passez et que vous les regardez, ils semblent vous dire : Tu sais ce que nous sommes et ce que nous faisons; tu as passé par là, mon bon, n'est-ce pas? il est inutile que nous nous gênions.

Les bancs des parcs, des promenades publiques,

sont occupés toute la soirée par les *sweethearts*. Ces bancs sont faits pour trois personnes, mais en se serrant un peu on y tient six. Les couples sont là, des heures entières, entrelacés, silencieux, la bouche sur la bouche, les uns à côté des autres. J'ai toujours admiré le stoïcisme de ces bons jeunes Anglais qui peuvent ainsi endurer, pendant des heures, ce voluptueux traitement, sans en éprouver de désagréments fâcheux. Cependant, si vous avez de la patience et que vous vous teniez ferme à votre poste d'observation, vous verrez de temps en temps un couple se lever et aller errer dans les parages du parc les plus déserts.

Au mois de mars dernier, je traversais un soir Hyde-Park pour me rendre de Piccadilly au Marble-Arch. En voyant ces couples..... s'aimer sur l'herbe, et ne cherchant pas à se déranger pour aussi peu qu'un homme qui passe, je me prenais à songer : « O généreuse Angleterre, jusqu'où ton amour pour la liberté peut-il tout de même aller ! »

Arrivé à l'Arche, à la sortie du parc, j'attendis mon omnibus. Un gros policeman à l'air ouvert faisait les cent pas. Je l'abordai, et j'entamai la conversation en lui demandant si l'omnibus de Bayswater devait bientôt passer. Voyant qu'il était disposé à jaser, je me hasardai :

— Dites donc! lui dis-je, eh bien, ils ne se gênent pas dans le parc, vos amoureux!

— Non, non, monsieur, fit-il d'un air de bonhomie sans pareil, il n'y a pas de danger : où il y de la gène il n'y a pas de plaisir.

Le policeman était là, à l'entrée du parc, pour protéger les *sweethearts*, et pour empêcher qu'on vînt les déranger, c'est évident. Je m'étais toujours demandé pourquoi les policemen stationnaient à l'entrée des parcs de Londres, et n'y pénétraient jamais après le crépuscule. Je me l'explique à présent. On ne devine pas tout du premier coup.

II

Déclarations d'amour. — Baisers. — Insulaires peu obligeants.

Je n'ai jamais beaucoup admiré la façon dont nous faisons nos déclarations d'amour en France. Nous plaçons notre imbécile de bête à genoux aux pieds d'une femme, à laquelle nous permettons ainsi, du haut de sa grandeur, de nous contempler dans toute notre servilité. Les yeux chastement baissés sur nous, ce petit démon d'observation fait l'inventaire de nos moindres défauts : de nos cheveux qui s'éclaircissent ; de nos yeux langoureux qui montrent le blanc et s'arrondissent ; d'une petite verrue que nous croyions dissimulée ; d'un poil follet, détaché de la bande, que nous

n'avions jamais remarqué, mais qui n'échappera pas, soyez-en sûrs, à son regard scrutateur ; de notre dignité que nous avons abdiquée en nous agenouillant, pour implorer des faveurs que nous sommes destinés, Dieu le sait, à payer assez cher, et qui, après tout, font monter en grade celle qui les accorde, car je mets ceci en fait, c'est qu'une femme qui se marie obtient de l'avancement ici bas. Eh bien, je le dis carrément, cette petite scène me semble nous faire jouer un rôle souverainement ridicule. Si vous n'êtes pas de cet avis-là, faites-vous la question suivante, messieurs : « Songerais-je jamais à me faire photographier dans la position décrite ci-dessus ? » J'attends votre réponse.

Les choses se passent différemment en Angleterre. Le siège favori des jeunes filles, au cercle intime de la famille, est généralement un pouf, ou une chaise de fantaisie basse, très souvent un simple tabouret. J'en ai vu de ces jolies filles d'Albion, et cela dans la meilleure société, assises à la turque, sur le tapis, devant la che-

minée, se câlinant les unes les autres, ou écoutant, aux veillées d'hiver, la lecture de quelque intéressant roman. Ces petits tableaux pleins de charmes m'ont bien des fois suggéré des scènes délicieuses de bonheur intime, où chacun y joue le rôle qui, selon moi, lui convient.

Assis commodément, bien à votre aise, vous avez auprès de vous, au-dessous de vous, l'objet adoré de vos rêves, ou, ce qui est encore bien préférable, votre chère bien-aimée compagne, à qui, sans vous disloquer la colonne vertébrale, vous pouvez murmurer vos douces paroles d'amour à l'oreille. Tous vos défauts, si vous en avez, et vous en avez, croyez-le bien, sont à l'abri de ses regards. Sur votre cœur, sur vos genoux, se répandent en flots parfumés ses belles tresses que vous caressez, que vous dénouez, que vous renouez, avec lesquelles vous jouez sans cesse. De vos regards amoureux, mais un tantinet protecteurs, vous admirez ses contours gracieux, son corps frissonnant de bonheur au son de votre voix, et ses yeux qui, levés vers vous, semblent

implorer votre protection et vous remercier de ce ciel sans nuages que vous lui faites entrevoir. Dans cette position, vous pourrez même, sans craindre de la gêner, fumer votre cigare, tout en parlant d'amour, tout en faisant vos châteaux en Espagne. Je dis *sans craindre de la gêner*, car votre femme vous permettra bien vite de fumer, si ce n'est pas une sotte.

« Un peu pacha, mon cher monsieur, votre mari amoureux, » s'écriera peut-être quelque dame émancipée.

Pas le moins du monde. Il n'est point ici question de maître et d'esclave ; il s'agit simplement de mettre à la place qui leur convient et le possesseur et l'objet possédé : celui qui aura à livrer la bataille de la vie, et celle qui devra lui en donner les moyens; celle qui, par sa tendresse et son amour, l'encouragera, le félicitera dans le succès, et le soutiendra dans ses moments de défaillance ou dans l'adversité : *a state not of slavery, but of exalted duty*.

Ah ! madame, que je vous admire, quand ren-

contrant monsieur votre mari, je l'entends me dire : « Excusez-moi, mon ami, si je vous quitte si vite; mais je rentre à la maison, où ma femme m'attend : je suis pressé ! » J'en connais tant de maris qui ne sont jamais pressés de rentrer chez eux..... et pour cause.

On n'admet guère, en Angleterre, qu'une espèce de baiser, c'est le baiser sur la bouche.

N'allez pas croire, toutefois, qu'on puisse se livrer à ce gentil petit exercice aussi librement qu'on le désirerait. Non, ici comme ailleurs, c'est la même difficulté qui se présente ; les minois qu'on vous permet d'embrasser sont ceux qui vous appartiennent, les lèvres qu'on vous défend de toucher sont celles qui appartiennent à ce cerbère impitoyable qui s'appelle Autrui.

Je voudrais bien, chère curieuse lectrice, vous initier davantage aux petits détails toujours si intéressants de ce qui se passe à deux, dans les brouillards de l'Angleterre comme sous le beau ciel pur de l'Italie; mais voilà : dans toutes les

maisons où l'on m'a fait l'honneur de m'inviter, j'ai eu beau observer, guetter, je n'ai rien vu de bien précis à l'égard du baiser en ménage. Ces diables d'insulaires ont toujours attendu que je fusse parti pour se mettre à jouer les petits rôles délicieux de l'intimité.

III

L'amour dans le ménage. — La chambre à coucher de mistress John Bull. — Comme on fait son lit on se couche. — Jeunes gens anglais et français. — Comment il se fait qu'il est quelquefois économique de voyager avec sa femme.

John Bull doit ses succès en ce monde — et peut-être en l'autre aussi — à son indifférence pour la femme, indifférence qu'il a la chance de devoir à son organisation particulière et à la température uniforme de son sang, et qui lui permet non seulement de ne point se laisser influencer par les charmes du beau sexe, mais encore de le maintenir dans un état de soumission complète.

La soumission des femmes est la base de tout système social solide.

Pour John la femme est presque un mal nécessaire; l'épouse, une associée de sa raison sociale; l'amour, une petite corvée plus ou moins désagréable, et qui frise l'impolitesse.

L'Anglais est sans contredit taillé pour faire des colonies, mais certes il ne l'est pas pour faire l'amour, car il n'a pas d'abandon, ne sait pas s'oublier, et passe sa vie à monter la garde à la porte de sa dignité. Il faut plus d'esprit pour faire l'amour que pour conduire des armées, c'est Ninon de Lenclos, une autorité, qui l'a dit.

Allez au théâtre, vous y entendrez le jeune premier déclarer sa flamme à sa belle sur le même ton que nous, à table, nous dirions à notre voisin : « Passez-moi donc la moutarde, je vous prie. »

Ce *I love you* peut être sincère; il l'est, je n'en doute pas; mais bien certainement il ne saurait avoir la puissance de notre *je t'aime*. La langue anglaise, n'admettant pas la seconde personne du singulier, n'admet pas la familiarité. Ici, on dit *vous* à sa maîtresse tout comme à son bottier. Qui de nous ne tremble pas encore d'émotion et de

plaisir en songeant au moment où pour la première fois, nous nous sommes enhardis jusqu'à changer ce *vous* en *toi?* Quelle est la femme qui, jeune fille, n'a pas frissonné d'amour en entendant son fiancé lui glisser à l'oreille la formule sacramentelle : « Si *tu* savais comme je t'aime ! » Que dans notre haute société un mari dise *vous* à sa femme, je le veux, puisque c'est bien porté ; mais s'il est amoureux, *vous* n'est que pour la galerie : il y a des moments ou *toi* est de rigueur.

Après tout, *vous* sied peut-être mieux à l'Anglais qui a pour sa femme un respect dont celle-ci ne doit point laisser parfois de se plaindre.

Enfin, visitez la maison de John Bull, et encore une fois, je ne saurais trop le répéter, par John Bull j'entends toujours le bourgeois anglais dont le revenu varie de cinq à dix ou douze mille francs. Eh bien, tout chez lui est fort confortable : salon, parloir, bibliothèque, salle à manger. Mais la chambre à coucher !

Ah ! la chambre à coucher ! Vous voyez du premier coup d'œil que cette pièce n'est pas le

temple de l'amour, mais bien l'asile du sommeil et du repos.

De toutes les pièces d'une maison anglaise, la chambre à coucher est la plus négligée, la plus froide : elle m'a toujours fait ici l'effet d'une chambre de bonne française. Point de petite causeuse bien capitonnée; point de meubles coquets; point d'ornements; peu ou point de rideaux[1]. A côté, point de boudoir ni de cabinet de toilette, ces coulisses du théâtre de Cupidon. Non : six chaises de paille, étroites et fragiles; un lit de fer ou de cuivre; une table de toilette devant la fenêtre; une armoire, la plupart du temps sans glace; une toilette, et un bain de siège.

Voilà tout. Quoi! ma chère mistress John Bull, pas même un paravent! John n'est donc plus un homme pour vous!

Mieux que cela. Croiriez-vous que, dans de très bonnes maisons, j'ai vu, et fort bien vu même... eh bien, oui, je *l*'ai vu sur le plancher, sous la

1. Bien des Anglais soutiennent que les rideaux rendent une chambre malsaine. La santé avant tout.

toilette : on ne fait même pas à la vaisselle l'honneur de la renfermer dans une table de nuit. J'ai souvent aussi remarqué, à côté du lit nuptial, un petit meuble, ressemblant par la forme à une boîte à musique qui, certes, est d'une utilité incontestable, mais enfin qui n'ajoute pas beaucoup de poésie au chevet de la couche de monsieur et madame John Bull.

Tel est le sanctuaire dans lequel l'Anglais fait ses offrandes à Vénus.

Vous avez probablement entendu dire, cher lecteur, que l'étranger ne pénètre jamais dans la chambre à coucher anglaise. Cela est vrai et se comprend facilement. Cependant si vous faites à un Anglais une visite qui se prolonge, au bout de quelque temps, il vous demandera invariablement si vous ne désirez pas aller en haut *vous laver les mains*. C'est la formule.

Quand j'ai dit que la chambre à coucher est complètement dépourvue d'ornements, j'ai un peu exagéré : les murs sont couverts de textes de Bible, enluminés et attachés au moyen de fa-

veurs. Ces textes sont faits pour la circonstance : « *Dieu, tu me vois,* » etc. Le plus joli est celui que j'ai vu, ainsi affiché, à la tête d'un lit anglais. « Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Si vous ajoutez à tout cela le souci des affaires, une nourriture lourde, un breuvage assoupissant, vous comprendrez aisément que l'ami John ne prenne son petit billet pour Cythère que dans les occasions solennelles de sa vie : quand il a dîné chez le lord-maire.

Autre remarque sur la chambre à coucher anglaise.

Pour faire un lit en Angleterre, on ne retire pas, comme on le fait en France, chaque article de literie, pour les replacer ensuite avec soin, un à un, en évitant le plus petit pli. Ici, on retire, ou plutôt on retourne le tout au pied, on secoue le lit de plumes, et puis on reflanque le tout à sa place du pied à la tête du lit.

Froide comme une Anglaise, a dit Alfred de Musset. Et comme l'illustre poète s'y connaissait, on dit encore en France : froide comme une Anglaise. Mais rayez donc cela de vos papiers, mes amis. Vous jugez d'après des collerettes montantes qui ont l'air de n'avoir jamais été chiffonnées. A mes yeux, un des plus grands torts des Anglais, c'est de ne point apprécier à leur juste valeur des femmes charmantes, délicieuses, et qui, pour être un tantinet prudes, n'en sont que beaucoup plus attrayantes.

Le plus beau stradivarius ne rendrait que des sons horribles entre les mains d'une mazette. Comment voulez-vous que des femmes aient l'air piquant quand elles ont à passer les quinze premières années de leur mariage, enceintes ou en couches, à allaiter tous les petits John Bull destinés à introduire le bœuf froid aux *pickles* et à la moutarde aux quatre points cardinaux ?

Quand une Française se marie, son bon temps commence; quand une Anglaise se marie, son bon temps est fini. Au bout de neuf mois, jour pour

jour, elle a son affaire : c'est réglé, comme mars en carême.

Grâce à la liberté complète accordée aux fiancés, il arrive bien quelquefois qu'il se commette une petite faute d'arithmétique : alors ce n'est plus le temps exigé par les convenances, mais ce n'est pas davantage non plus, au contraire. Et comme je ne voudrais pas avoir l'air de faire des calomnies pour le plaisir d'en faire, je dois ajouter au plus vite qu'il est fort rare qu'un Anglais abandonne une jeune fille après l'avoir séduite.

Un Anglais me faisait comprendre un jour qu'il avait poussé les choses très loin, pendant son *engagement*, parce que les parents de sa fiancée hésitaient à la lui accorder. Aux grands maux les grands remèdes.

Les Français mariés à des Anglaises font en général des ménages charmants, des ménages d'amoureux.

Au contraire, les Anglais mariés à des Françaises font des ménages fort tristes. Je parle de

ceux que je connais, bien entendu ; je ne veux point généraliser, ce serait absurde ; et cependant il me semble qu'on pourrait dire que jamais deux êtres n'ont paru moins faits l'un pour l'autre ; autant vaudrait chercher à marier le jour et la nuit.

Loin de moi la pensée de contester la vertu aux Anglaises. Les femmes naissent partout vertueuses, c'est encore une ferme conviction que je me plais à entretenir. Est-ce de la simplicité, de l'innocence, de ma part ? Je ne le crois pas.

Je tiens seulement à remarquer que la vertu de l'Anglaise court moins de dangers dans un pays où les jeunes gens sont par tempérament moins entreprenants, par éducation plus réservés, par gaucherie naturelle plus timides auprès des femmes, que dans les pays continentaux.

Je ne dis pas ces choses pour faire de la critique, bien au contraire ; et comme, en faisant ces observations je n'ai l'intention ni de faire plaisir aux Français, ni de faire la cour aux Anglais,

mais bien d'écrire consciencieusement ce que je pense et ce que je vois, je me hâterai d'ajouter que je préfère de beaucoup le jeune Anglais de vingt ans, tout timide, tout gauche et empesé qu'il est, si enfant qu'il puisse paraître à nos héros de collège avec ses jeux de ballon et de cricket, au jeune Français du même âge qui médit des femmes, et les regarde impudemment, d'un air protecteur, en se frisant la moustache.

La jeune fille anglaise est plus au courant de la vie que la jeune fille française ; elle peut être aussi pure, mais elle est moins innocente, moins intacte, et par conséquent mieux en état de se défendre. Une jeune femme près d'accoucher fera venir une jeune sœur de dix-huit à vingt ans pour rester près d'elle et la soigner pendant ses couches. Jamais pareille chose ne se ferait en France. Je ne discute pas si c'est à tort ou à raison : je constate.

La jeune femme mariée, toujours entourée d'enfants, est à l'abri des dangers, si elle ne les recherche pas. Toutes ces causes concourent à

protéger la femme anglaise dans les classes bourgeoises. Je dis *bourgeoises*, car si j'en crois les comptes-rendus de la Divorce-Court, publiés dans les journaux, je demeure bien convaincu que les classes supérieures anglaises n'ont rien à reprocher à leurs semblables sur le continent, au contraire.

Quant aux basses classes, j'ai résolu de n'en presque point parler dans ce volume : c'est un sujet aussi repoussant que rebattu.

L'excellent ami John Bull voudrait bien aussi qu'on s'étendît longuement sur sa vertu à lui. Il en est bien fier, il en fait toujours grand étalage.

Je suis pourtant bien tenté de croire qu'il en laisse une grande partie aux *cloak-rooms* de Douvres et de Folkestone, avant de s'embarquer sur les paquebots de la compagnie du *South Eastern Railway*. Mon Dieu, qu'il a donc l'air émancipé à Paris ! Quelle désinvolture ! quels sourires aimables ! Comme il se risque ! Comme il se lance ! Vous n'avez jamais vu pareille méta-

morphose ! Ce n'est plus John ! bien sûr on me l'a changé. Et comme, en rentrant dans son île, il en a à raconter sur l'immoralité de Paris et de Bruxelles ! Drôle de constitution ! Quand il a fait son petit voyage de quinze jours sur le continent, il m'a l'air de se tenir tranquille en Angleterre jusqu'à l'année suivante. Faut-il qu'il s'en soit donné tout de même ! Quelle bordée !

La vertu d'un Anglais est bornée au midi par la Manche; à l'ouest, par l'océan Atlantique; à l'est par la mer du Nord.

« Pourquoi employez-vous tant d'Allemands dans vos bureaux? disais-je un jour à l'un des princes de la finance à la Cité.

— Parce qu'ils parlent plusieurs langues, me répondit-il.

— Mais ne pourriez-vous pas trouver de jeunes Anglais ayant séjourné en France et en Allemagne?

— J'en trouverais sans doute, mais je ne me

fierais pas à eux. Il ne faut jamais perdre un Anglais de vue.

— Allons donc! m'écriai-je. Est-ce là la confiance que vous avez dans vos compatriotes!

— Je ne crois pas à la vertu d'un Anglais sur le continent, me dit-il fort sérieusement.

— Comment! vous ne vous fieriez pas à...

— Je ne me fierais à aucun.

— Quoi! pas même à un évêque? hasardai-je.

— Pas même à un évêque. »

« Tout est hors de prix en France, on dépense un argent fou à Paris, me disait un jour un autre insulaire.

— Mais non, repris-je. Quand je vais à Paris et que je descends à l'hôtel, je dépense vingt-cinq francs par jour, et je vis comme un prince.

— Hors de prix, vous dis-je.

— Et vous parlez d'y retourner le mois prochain.

— C'est vrai, répondit-il, mais j'emmènerai ma femme.

— Comment, vous emmènerez votre femme! vous dépenserez deux fois plus alors.

— Mais non, je...

Mon insulaire s'arrêta; il comprit qu'il avait éventé la mèche, et il se prit à rougir jusqu'aux oreilles.

— Ah! pardon, lui dis-je, en effet, vous avez raison... je n'y étais pas. »

Étais-je assez... nigaud!

IV

La cérémonie du mariage en Angleterre. — Le mariage civil. — Enlèvements. — Le mariage en Écosse. — Pièces à produire. — Encore la dot.

Ce n'est pas tout rose que d'épouser une fille de John Bull.

On se demande comment il se fait que les Anglais qui, depuis des siècles, réforment leur religion dans tous les sens imaginables, n'aient point encore songé à faire adopter à l'Église un langage aussi choisi, aussi euphémique, que celui dont on se sert dans la bonne société. L'Église protestante semble avoir gardé le monopole d'appeler un chat un chat, et pis encore.

Et cependant, à l'office, cela n'est rien. Le mi-

nistre est à une certaine distance des fidèles, et quand il vous lit des histoires de la Bible à vous faire dresser les cheveux sur la tête, vous pouvez vous imaginer que votre charmante voisine n'a rien entendu. Et puis, ce qui est dit à tout le monde n'est dit à personne : témoin l'effet que produisent les sermons sur les chrétiens, depuis tantôt deux mille ans qu'on leur en fait.

Telle n'est pas la manière dont les choses se passent dans la cérémonie du mariage religieux en Angleterre.

Vous êtes debout, à côté de votre fiancée, en face du ministre qui vous touche. Six ou huit demoiselles d'honneur, quelquefois des fillettes de douze à quinze ans, sont en rang derrière la mariée. Au milieu d'un silence solennel, le ministre s'adresse à vous dans les termes suivants, non pas en latin, mais en anglais : « Mes chers frères, nous sommes assemblés aujourd'hui en présence de Dieu et des hommes, pour unir cet homme et cette femme par les saints nœuds du mariage. Le mariage est une condition honorable

qui ne se doit pas contracter à la légère, et qu n'est pas instituée dans le but de satisfaire les désirs sensuels et les appétits immodérés de la chair, comme le feraient des bêtes brutes qui n'ont point de jugement (*like brute beasts that have no understanding*); c'est un engagement qui se doit contracter avec respect, discrétion, réflexion et sagesse. Le mariage, en effet, a été institué pour la procréation des enfants, comme remède contre le péché, et pour éviter la fornication, afin que ceux qui n'ont pas reçu de la nature le don de la continence puissent, sans se souiller, rester membres de la sainte Église du Christ. »

Voilà comment la fête commence. Cela promet, qu'en pensez-vous? Vous voudriez cent fois disparaître sous terre, ou vous jeter sur votre chère petite femme pour lui fourrer une livre de ouate dans les oreilles. Vous rougissez de honte en songeant à ces jeunes colombes en blanc, en bleu, en rose, qui sont là derrière vous à se mordre les lèvres jusqu'au sang, à ces belles petites fillettes qui se demandent ce que viennent faire là ces

bêtes brutes qui n'ont point de jugement, et vous vous sentez prêt à tomber sur vos genoux et à implorer le pardon de l'innocente jeune fille que vous avez amenée en ce lieu pour y entendre de pareilles choses. Et ce qui vous frappe d'étonnement, ce qui vous étourdit, c'est que, immédiatement après, lorsque le ministre dit à la jeune fille : « Consens-tu à épouser cet homme, à vivre avec lui, à l'honorer, à le servir, à l'aimer, et à lui obéir? » elle ne s'écrie pas, indignée :

« Moi ? jamais de la vie ! »

Voilà comment les Anglais, dans leur puritanisme sauvage, ont trouvé le moyen de gâter une cérémonie qui pourrait, qui devrait, rester gravée dans la mémoire, associée aux plus délicieux souvenirs.

Et pourtant que de jolies choses on pourrait dire à de jeunes fiancés, et cela sans sortir de la Bible, ce plus beau monument de la prose anglaise, parfois si poétique, toujours si mélodieux, si grandiose! Jamais la femme n'a été parée de couleurs poétiques, jamais ses devoirs n'ont été

tracés de mains de maître, comme par le fameux roi des Hébreux, et l'on pourrait tirer des proverbes et du cantique de Salomon une délicieuse conférence sur le mariage à l'adresse des jeunes couples qui se présentent à l'autel.

Ce que j'ai dit plus haut de la Bible fera plaisir aux Anglais, sans doute; mais je ne l'ai pas dit pour cela : c'est l'exacte vérité. La Bible anglaise ne se peut comparer, au point de vue du langage, à la Bible dans aucun autre idiome. C'est de la musique, des fanfares. A l'exception des plus beaux passages de Bossuet, je ne vois rien, même dans notre belle prose, que l'on puisse placer, avec avantage, auprès de cette grande épopée nationale.

Bien des gens en Angleterre se passent de la cérémonie religieuse. Ce ne sont pas des libres-penseurs pour cela, ce sont d'excellentes gens, fort orthodoxes, qui préfèrent le mariage civil comme plus simple.

On se présente chez le *registrar*. Inutile d'exhiber ses papiers à cet officier de l'état civil : on lui décline ses nom et prénoms, ainsi que ceux de la jeune fille qu'on veut épouser ; on lui déclare, devant deux témoins, quel âge on a, si l'on est veuf ou célibataire, et l'on signe. C'est fait. Au moyen d'une dispense que l'on obtient aux *Doctors'Commons*, l'Officialité, pour la somme de cinquante francs, on peut s'épargner le soin de faire publier ses bans.

Il va sans dire que toutes les fois que les parents donnent leur consentement au mariage de leurs enfants, la cérémonie a généralement lieu à l'église ; mais le *registrar* est d'un secours prodigieux, quand les parents sont assez cruels pour s'opposer au bonheur de leur progéniture.

L'enlèvement est chose fort commune en Angleterre. N'allez pas croire cependant que l'enlèvement suppose ici rien de bien romanesque. Point de signal convenu ou d'échelles de cordes à minuit ; point de voiture attelée de deux rapides

coursiers attendant au coin de la rue voisine; point de postillons masqués comme à l'Ambigu. Non, rien de tout cela. Comme je l'ai dit dans *John Bull et son Ile* : « Une jeune fille dit à ses parents qu'elle va mettre une lettre à la poste; en rentrant, elle annonce que, chemin faisant, elle s'est mariée. » Seulement il lui arrive quelquefois, bien entendu, de ne pas rentrer; c'est clair.

Pour donner une idée de la facilité avec laquelle on peut se marier dans les Iles Britanniques, je reproduis à l'Appendice le compte-rendu d'une affaire qui vient de se juger à Dublin. L'accusé, âgé de quarante-deux ans, est en possession de cinq épouses[1].

Mais c'est en Ecosse qu'il fait bon être amoureux. Là, mariage religieux, mariage civil, tout est inutile. On réunit ses parents et amis, on leur présente la jeune fille à laquelle on s'est *engagé*, et on leur dit : « Voici la femme que j'ai choisie. » Et tout est dit : on est marié.

1. V. Appendice A.

Si j'en crois certains romans écossais, cette présentation ne serait même pas de rigueur. Il suffit que les jeunes gens se soient dit : « Je vous prends pour femme », « Je vous accepte pour époux », pour qu'ils aient le droit de se considérer comme bel et bien mariés. C'est la cérémonie du mariage réduite à sa plus simple expression. « Un mariage, c'est très joli, vous dira l'honnête Highlander, mais, si vous voulez rire et vous amuser, parlez-moi d'un bon enterrement. » C'est qu'en effet, à l'enterrement, *l'on y chante et l'on y boit.*

Je ne raconte pas ces choses avec la moindre intention d'en rire. Je trouve ces mœurs primitives tout simplement admirables. Les lois, les contrats et autres entraves de tous genres sont des institutions conçues pour les gredins. Quand on prend à témoin Dieu, sa famille et ses amis, ce n'est pas un employé de mairie qui ajoute beaucoup de solennité à l'action.

Comparez cette manière charmante de se marier aux tracassements, aux langueurs, aux ennuis de tout genre causés par la production des pièces

exigées par la bureaucratie française, civile et religieuse : actes de naissance, actes de baptême, actes de décès des parents que l'on a pu perdre, consentements, billets de confession, que sais-je encore? Ne faudra-t-il pas bientôt avoir à exhiber son propre certificat de vie? On dirait qu'on fait de son mieux, en France, pour dégoûter les jeunes gens du mariage.

Les hommes ne portent pas l'habit noir à la cérémonie du mariage religieux. L'habit noir ne se met en Angleterre que le soir, et s'appelle habit de soirée (*evening coat*). Le marié, son garçon d'honneur (*his best man*), ainsi que tous les invités, sont en redingote. La toilette de la mariée et celle des demoiselles d'honneur (*the bridesmaids*) sont identiques à celles que l'on met en France en pareille circonstance.

La jeune mariée est amenée à l'église par son père. Quand le ministre dit aux assistants : « Qui donne cette femme à cet homme? » le père s'avance et répond : « C'est moi. » Ce papa m'a

toujours paru radieux à l'église ; c'est la joie au cœur, le bonheur peint sur son visage, qu'il s'écrie : « C'est moi. » En effet, il donne sa fille, et comme c'est généralement tout ce qu'il donne, c'est pour lui un bénéfice net : une bouche de moins à nourrir.

Un jeune homme ne se permet jamais de demander une dot à la famille de sa fiancée, je l'ai dit ailleurs. J'ai même ajouté : « Les filles de la classe bourgeoise n'ont point de dot ; quand elles en ont une, c'est une exception, ce n'est pas la règle. » Cette assertion a fait tomber chez moi une pléthore de récriminations. « Comment, monsieur, m'écrit-on, nous ne donnons point de dots à nos filles ! Mais nous vous demandons bien pardon, nous en donnons, quand nous avons le moyen d'en donner. »

Eh bien donc, les exceptions à la règle sont, elles un peu plus fréquentes que je ne le croyais ? J'en doute, et, quoi qu'on en dise, j'affirme connaître grand nombre d'Anglais, fort à leur aise, riches même, qui ont conduit leurs filles à l'autel

en leur baillant six chemises, une douzaine de mouchoirs... et en leur souhaitant bonne chance.

Les jeunes gens se débrouillent comme ils peuvent; c'est leur affaire.

V

Après le bal. — Petites confidences de ma femme. — (Extrait du cahier bleu d'un Français marié à une Anglaise.)

Je ne suis pas jaloux, et cependant j'éprouve toujours, en rentrant du bal, un certain sentiment de satisfaction ; c'est plus fort que moi.

Quand on a vu sa femme dans les bras d'une vingtaine de danseurs, qui l'ont fait tourbillonner, qui ont plongé les yeux dans son corsage, qui ont humé le parfum de ses cheveux, pressé sa taille et sa main, qui l'ont sentie près d'eux à une épaisseur d'un millimètre, on est heureux de se retrouver seul avec elle et de pouvoir se dire qu'elle est bien à soi après tout. Et puis, c'est

encore un autre sentiment qui vous anime. Le bal a rendu votre petite femme radieuse; il lui a donné plus de couleurs; ses yeux sont plus vifs; il s'exhale de son être un je ne sais quoi qui enivre; elle est encore plus belle que d'habitude; et ces mille petites idées de jalousie qui vous ont traversé la tète ont aiguillonné votre amour.... Bref, je ne connais rien de plus souverainement agréable, de plus délicieux, que de rentrer du bal avec sa femme, chez sa femme, près d'un bon feu, de lui fourrer ses petits pieds dans des mules de satin, de lui enlever ses gants... et de lui demander une tasse de thé en tête-à-tête.

Nous nous étions installé, chez nous, une petite pièce tout exprès pour ces tête-à-tète. Nous l'appelions le *reposoir*. Nous n'y entrions qu'en rentrant du spectacle ou du bal. Avons-nous bavardé dans cette diable de petite pièce! Quelles délicieuses bavettes nous y avons taillées! Et Dieu merci, nous en taillons encore, et je ne vois pas pourquoi je ne mettrais pas tous mes verbes au présent.

Ce *sanctum* était grand comme une coquille de noix : on n'y tenait que deux. L'ameublement consistait en une table, une causeuse et deux poufs bleu ciel bien capitonnés, et un excellent piano Pleyel au son des plus doux. Un tapis de Turquie couvrait la pièce, et deux lampes à globes bleus en tulipe y projetaient une faible lumière des plus exquises. Quand la portière était tirée, on pouvait facilement s'imaginer être seuls au monde.

Ma femme m'a plus d'une fois avoué que le plus grand charme d'une partie de spectacle ou de bal était, pour elle, de savoir que le petit *reposoir* était prêt à nous recevoir à notre retour, et elle ne manquait jamais, en partant, de donner des ordres précis à cet égard. Plus d'une fois, au bal, je l'ai surprise me lançant de petites œillades qui signifiaient : « Encore un peu de patience, mon chéri, Parker est en train de nous allumer un délicieux petit feu ; dans quelques instants, nous serons tout seuls, et je saurai bien te dédommager de tous tes ennuis. »

Un soir nous rentrâmes au *reposoir*, ma femme radieuse et belle à faire damner un saint, et moi un peu maussade. J'enlevai sa pelisse, et je la posai soigneusement sur la causeuse, et je m'assis rêveur sur un des poufs. Ma femme prit possession de l'autre, me regarda de côté méchamment, et partit d'un franc éclat de rire.

« Je parie que tu es jaloux. Ne va pas dire que non, ajouta-t-elle en m'appliquant sur la bouche cinq jolis doigts parfumés et brûlants.

— Eh bien ! oui, je le suis. Ce n'est pas gentil à toi d'avoir valsé avec ce grand imbécile de...

— Tais-toi, je l'ai payé assez cher : je n'ai jamais vu de pareille mazette.

— C'est bien fait.

— Voyons, ne me gronde pas : je m'étais mis dans la tête que ce devait être une polka. Tu sais bien que je n'aime valser qu'avec toi. D'abord parce que tu valses admirablement, et puis, parce que, avec toi..... il n'y a pas de danger.

— Il n'y a pas de danger, que veux-tu dire ?

— Est-ce que j'ai dit cela ?

— Mais oui.

— Oh ! je ne sais ce que je dis. Oui, je te le répète, tu valses admirablement... seulement...

— Seulement...

— Seulement tu vas trop vite.

— Comment, trop vite ! mais la valse doit être folle, échevelée.

— Oh ! que tu es bête ! hum ! je veux dire : tu as tort.

— Explique-toi, mignonne.

— Eh bien ! voilà : moi, j'aime la valse lente, languissante, triste, presque mourante. Je voudrais que toutes les valses fussent composées tout au long des mesures graves et solennelles qui les commencent généralement.

— Comment, m'écriai-je, tu n'aimes pas la valse enivrante?

— Tu ne t'y connais pas, me dit-elle finement.

— Je te dis que je suis valseur enragé.

— Cela ne prouve rien.

— Je te dis qu'une valse doit être étourdissante.

— Pour finir... peut-être, et encore. Tiens, écoute, je vais te montrer le mouvement que j'aime. »

Et, s'asseyant au piano, ma femme se mit à jouer les premières mesures de la *Valse du Colonel*.

« Voilà la vraie valse, me dit-elle, en venant s'asseoir sur mes genoux, et en plaçant sa tête toute parfumée sur mon épaule.

— Vraiment ! répondis-je un peu rêveur... Dis donc, bichon, si cela ne te fait rien, je ne sais pas pourquoi je te le demande encore, mais plus que jamais... j'aime autant à l'avenir que tu ne valses qu'avec moi.

— Oh! tu n'as pas besoin de me le recommander; et si ce bon monsieur ne s'y était pas pris si gauchement, je l'aurais remercié au bout de quelques instants... Le temps de m'apercevoir que c'était une valse, et c'était fini, tu m'entends bien.

— Je n'y suis pas du tout.

— C'est si bon de valser avec toi! tu n'as pas peur de me porter, et puis... quand la tête me tourne, je la pose sur tes épaules, je ferme les yeux... alors je me sens en sûreté...

— C'est curieux. La valse m'étourdit bien un peu, cependant je...

— Eh bien, tu n'es pas comme moi.

— Cela te donne des étourdissements?

— Mais que tu es donc bebête!

— Pas tant que j'en ai l'air... Encore une fois, quel diable d'effet la valse peut-elle bien te produire?

— Je... ne sais pas.

— Essaye de savoir.

Et comme je compris que ma femme allait me faire une petite confidence, et que les confidences de ma femme m'ont toujours vivement intéressé, je baissai les lampes, je lui fis tourner le dos à la lumière, et j'appliquai une oreille attentive contre sa jolie bouche.

« Voyons, lui dis-je, raconte-moi maintenant ce que tu éprouves.

— Je ne sais pas, je te dis.

— Oh! que si, dis-moi.

— Des bêtises...

— Raison de plus. Dis-les, ma belle chérie, il n'y a rien de mauvais comme les bêtises rentrées.

— De petits frissons... Oh! tu sais... tout petits... Oh! ne m'embrasse pas dans l'oreille, tu vas me faire crier...

— Bah! de petits frissons!... Où ça?

— Tout le long... partout.

— Dis donc, je commence à entrevoir le danger dont tu parlais tout à l'heure. Allons donc, chérie, explique-toi plus clairement, tu sais, je n'y suis pas encore.

— Tiens, je t'adore! » fit-elle en se levant; et, prenant ma tête à deux mains, elle m'embrassa tendrement. Nous prîmes ensuite une délicieuse tasse de thé, et il fut convenu que ma femme ne valserait plus désormais qu'avec moi.

Il paraît que, lorsque je valse, je ne m'y prends pas trop gauchement. C'est, du moins, la conclusion que je tirai de notre résolution.

VI

La beauté de l'Anglaise. — La toilette. — La coiffure. — Conseils aux dames françaises. — *Hyde-Park.* — La salle de spectacle. — Routine, voilà bien de tes coups !

La Française est plus gracieuse et plus piquante que l'Anglaise; mais elle est moins saine et moins fraîche. Elle a les yeux plus vifs, la bouche beaucoup plus jolie, la taille beaucoup plus élégante; mais elle a la peau moins blanche et beaucoup moins fine.

La marche et les ablutions, tel est le secret de la beauté et de la santé des Anglaises. Elles ne craignent ni les douches ni les courants d'air. Elles dorment la fenêtre ouverte et, le matin, elles s'inondent d'eau froide. Dans l'hiver, les

plus peureuses trempent une serviette-éponge dans l'eau, la tordent, et, des pieds à la tête, se frottent, pour activer la circulation du sang, jusqu'à ce que la peau crie miséricorde. L'appétit ainsi aiguisé, elles descendent fraîches et vigoureuses dans la salle à manger, y font un solide déjeuner d'œufs et de viande froide, et vont dans la campagne se promener ou jouer au *lawn-tennis.*

C'est dans les champs ou sur les pelouses de leurs jardins, toujours au grand air, que les Anglaises passent six mois de l'année.

On se décollète encore beaucoup en Angleterre; moins qu'autrefois cependant, me dit-on. Il semble qu'en partant d'en haut, une Anglaise ne craigne point de se découvrir à outrance : pourvu qu'elle ne montre pas ses pieds, elle est sauvée. Quand il fait de la boue, et Dieu sait quelle boue sale et noire il fait à Londres, vous ne verrez jamais les Anglaises se retrousser dans les rues : c'est un instinct naturel qui les induit

à préférer se crotter jusqu'à la taille. Aussi, quand il pleut ici, ne voyez-vous pas, comme à Paris, le monsieur qui suit une jolie paire de bas bien tirés. Il en serait pour ses frais.

La peau d'une Anglaise est généralement fine, délicieusement blanche et veloutée : c'est de l'albâtre et du satin : des cous de cygne. Les épaules et les hanches sont souvent trop étroites, et, malheureusement, la gorge est trop fréquemment une quantité négligeable dans l'énumération des beautés d'une Anglaise. Mais quand on en a, bon Dieu, qu'on en est fière! on les porte comme deux saints ciboires.

Ce qui frappe tout d'abord a Paris, quand on y arrive d'Angleterre, c'est l'embonpoint des femmes. Saperlotte! On fait bonne chère en République! Quel développement! Quelle largeur! Quelle épaisseur! Quelles protubérances! Mesdames, c'est effrayant : de la modération, de la modération, ou vous aurez bientôt à jeter vos corsets par-dessus les moulins.

L'Anglaise marche les bras pendants, en appuyant sur les talons ; la Française marche les bras pliés, en appuyant sur la pointe des pieds : c'est plus gracieux, mais moins commode. A mon dernier voyage à Paris, j'ai vu avec plaisir que le talon élevé et pointu, flanqué au centre du pied, commençait à disparaître pour faire place au talon anglais : c'est un grand progrès.

Et puisque , mesdames, vous commencez à imiter ce qu'il y a de sensé dans la toilette anglaise, permettez-moi de vous donner un conseil que messieurs vos maris vous verront suivre avec plaisir.

C'est vous qui avez la gloire d'imposer les modes au monde civilisé. Vous portez la toilette à ravir, et vous êtes si jolies que même une casserole sur la tête vous irait encore à merveille. Eh bien, je trouve à redire à vos chapeaux. Oui, ces tyroliens à plumes, surchargés d'oiseaux, de fruits, d'aigrettes et de pompons, sont très chers et sont fort laids. Vous cherchez trop à attirer les regards sur des chapeaux, alors que les plus beaux

attraits seront toujours chez vous, croyez-le bien, une paire d'yeux sans pareils.

On entend dire à Paris, à des femmes d'employés à deux et trois mille francs, qu'il est impossible de se procurer un chapeau pour moins de quarante et cinquante francs. Mais c'est de la folie! Je connais des Anglaises du meilleur monde qui, pour la somme de cinq à dix schellings, se font elles-mêmes des chapeaux charmants, d'une simplicité et d'une distinction exquises. Les revendeuses à la toilette seules, en Angleterre, consentiraient à s'affubler de ces bâtiments gigantesques à groseilles, à cerises — à quand les potirons? que j'ai remarqués aux vitrines des grandes modistes de Paris.

Allons, mesdames, un bon mouvement! Permettez-moi, par exemple, de vous recommander le petit chapeau *princesse*, ainsi appelé parce qu'il est la coiffure favorite de la princesse de Galles. C'est une simple petite forme en paille, encadrée de velours, qui ne se perche pas sur le sommet de la tête, mais qui l'emboite en laissant voir par

derrière un petit chignon. Que les femmes sont donc jolies là-dessous ! Je recommanderais aussi le chapeau Peg Woffington qui encadre complètement le visage. Tout tableau a besoin d'un cadre pour ressortir, c'est élémentaire. Expliquez-vous donc autrement pourquoi la coiffure de nonne, les capuchons, les turbans, les mantilles siéent si bien à toutes les jeunes femmes.

Essayez donc ces coiffures, mesdames, et je vous assure que vous les trouverez charmantes. La vraie distinction consiste dans la simplicité, vous le savez fort bien, et vous êtes assez jolies pour pouvoir vous passer de ces casques de marchandes de vulnéraire qui vous vont très mal et qui coûtent les yeux de la tête à vos maris. Ne vous attendez pas à ce que la réforme vienne de vos modistes, qui continueront à vous persuader que plus vous portez de falbalas, plus vous êtes belles, mais il ne tient qu'à vous qu'elle se fasse, cette réforme : mettez-moi un petit chapeau princesse, à Pâques prochain, et toute la troupe des

amours de l'allée des Acacias ira s'en commander de pareils en rentrant du Bois.

Les Anglaises se coiffent avec beaucoup de simplicité, même au bal; j'admire cela. Ces cheveux, un peu ébouriffés sur le sommet de la tête, et noués en grosses torsades derrière le cou, me plaisent bien autrement que ces monuments compliqués et fixés à force d'épingles, produits de l'imagination de mons Isidore ou de quelque artiste capillaire à la mode. Ces édifices, qui ont pris des heures à bâtir, ne disent rien, sinon qu'il faudrait des heures pour les défaire, et qu'il est défendu d'en approcher sous peine d'en mettre la symétrie en danger. Selon moi, ce sont des repoussoirs, des porcs-épics. Au contraire, ces châteaux branlants suggèrent à l'esprit mille idées charmantes. Tout, chez la femme, doit être *suggestif* — voilà un mot que je voudrais voir au dictionnaire de la langue française. Il semble, en effet, que vous allez voir deux jolis bras s'arrondir, un buste se relever, pour renouer ce chignon qui menace ruine. Or,

c'est là le plus gracieux mouvement de la femme, de beaucoup le plus gracieux, vous en conviendrez. De plus, ce chignon s'est enroulé en une minute; en moins de temps encore, vous pourriez le dérouler en flots ondulants, et couvrir d'un manteau d'or ou d'ébène le marbre frissonnant de deux belles épaules, et cela, je le répète, fait naître à l'esprit de délicieuses pensées.

Oui, tout le charme de la femme est dans la suggestion, j'allais presque dire dans l'illusion; l'amour ne s'alimente pas d'autre chose... et le plus grand attrait de ce qu'on voit, c'est ce qu'on ne voit pas : témoin le succès du corsage décolleté en losange qui était à la mode en Angleterre il y a deux ans. La robe était agrafée au cou, et il semblait que la gorge, dans son expansion, avait brisé ses entraves et fait craquer le corsage qui bâillait en losange, montrant peu, laissant deviner beaucoup. C'était agaçant, piquant en diable. Et puis — il faut bien dire aussi tout ce qu'on pense — et puis, ce corsage permettait un peu de tricher et de dissimuler çà et là une petite salière,

ce qui devait nécessairement le rendre fort populaire en Angleterre.

Les femmes ont beau nous dire que c'est par pure vanité qu'elles sont coquettes, je n'en crois pas un mot. Je n'oserais affirmer qu'elles ne sont pas secrètement heureuses d'éclipser, d'écraser une rivale, mais je suis assez fat pour m'imaginer que c'est principalement pour nous plaire qu'elles s'ingénient à paraître belles. Il me semble donc que nous devrions avoir voix au chapitre, voix consultative sinon délibérative, et pouvoir leur dire ce que nous aimons en fait d'atours.

D'autant plus, mesdames, que ces belles toilettes, c'est nous qui avons le privilège de les payer. Voilà.

Autant les femmes des basses classes arborent les couleurs les plus éclatantes, vert pomme, bleu ciel, rouge écarlate, autant les femmes de la bonne société sont simples dans la rue.

A Hyde-Park, vous ne voyez dans les voitures que des toilettes sombres et d'une simplicité recherchée, presque puritaine.

Ce qu'il convient d'ajouter ici, à la louange des Anglais, c'est qu'à l'exception de vieillards, fort peu d'hommes accompagnent les dames dans les voitures. Les gentlemen sont à cheval. Vous ne voyez pas, à Hyde-Park, de jeunes désœuvrés et autres chevaliers de la gomme et de l'inutilité se faire traîner seuls en voiture, pendant des heures, autour du parc. Ce serait aller un peu trop loin que de dire qu'en Angleterre tous les hommes travaillent, ce serait pourtant presque la vérité : ce qui est exact, c'est que tous s'occupent.

Tout le luxe de la toilette est réservé pour le soir : au bal, au théâtre ou au dîner.

Une salle de spectacle, à Londres, offre un aspect bien autrement brillant qu'une salle de spectacle à Paris. C'est un fort joli coup d'œil que de voir toutes les loges, tous les fauteuils d'orchestre et de galerie, remplis de toilettes élégantes; c'est même, à mes yeux, si j'excepte l'Opéra et deux ou trois autres théâtres, le *Lyceum*, le *Haymarket*, le *St. James's*, ce qu'il y a de plus intéressant à voir pour un Français, même comprenant bien

l'anglais, qui va au théâtre à Londres. La toilette de soirée n'est pas facultative, elle est de rigueur, obligatoire : à moins que vous n'occupiez des places au troisième ou au quatrième étage, les ouvreuses de loges, avant de laisser entrer dans la salle les dames que vous accompagnez, les font passer au vestiaire pour qu'elles s'y débarrassent de leurs chapeaux. Au reste, la plupart des femmes sortent de chez elles en toilette de soirée, revêtues d'une sortie de bal, pour aller au théâtre où elles se rendent en voiture.

Inutile d'ajouter qu'en Angleterre où la routine n'a pas droit de cité comme chez nous, les dames sont admises aux fauteuils d'orchestre. Et pourquoi ne le seraient-elles pas? Ce sont les meilleures places d'une salle de spectacle, et si nous savions réclamer, comme nos amis les Anglais, nous aurions bien vite forcé tous les théâtres d'admettre les dames à l'orchestre.

Autrefois, il y a quelque deux cents ans, on se tenait debout au parterre, et naturellement les femmes n'y allaient pas. Voilà pourquoi, bien que

le rez-de-chaussée soit maintenant pourvu d'excellents sièges, les fauteuils d'orchestre sont à ce jour interdits aux dames. Cela paraît incompréhensible, archi-idiot, il ne faut pourtant pas chercher la raison ailleurs.

Routine, voilà bien de tes coups!

Depuis près de trois cents ans les hommes ne portent plus de ceinture. Eh bien, malgré cela, vous voyez encore, derrière nos paletots, les deux boutons qui servaient à la soutenir... et vous les verrez encore longtemps.

Et l'on dit qu'aujourd'hui on ne sait rien conserver.

Oh! que si : tout ce qui est absurde.

VII

Le mot et la chose. — Petite étude de langue anglaise. — Il n'est tel qu'un télescope pour bien voir. — Maître Dubius. — La langue du monde puritain. — La foire au salut. — Les réunions du mois de Marie. — ARE YOU POOTY WELL ! — Un menu de circonstance.

Les Anglaises sont beaucoup plus facilement choquées par le mot que par la chose.

Une paire d'*indispensables* s'appelle ici une paire d'*unmentionables*. Dites devant des dames anglaises que M. un tel a toujours des pantalons irréprochables, et vous verrez tous les visages se voiler; si vous insistez, vous ne tarderez pas à créer dans la salle une véritable panique. Mais allez aux réunions athlétiques, à *Lord's Cricket Ground* ou à *Lilly Bridge;* vous y verrez des gent-

lemen n'ayant absolument sur la peau qu'un gilet de flanelle légère et un caleçon de la même étoffe, à peu près de la grandeur d'une feuille de vigne. Mouillés de sueur, ces objets élémentaires de toilette se collent sur la peau comme en sortant du bain. Eh bien, tout autour de l'hippodrome, le *Shocking* élégant est là qui regarde, admire et applaudit.

Pour satisfaire les convenances, il n'est pas jusqu'aux parties du corps qui n'aient été obligées de changer de place. L'estomac est devenu poitrine et le ventre estomac. Quant au mot qui signifie réellement *ventre*, c'est, en anglais, un mot qui ferait dresser les cheveux sur la tête.

Dans la salle des marbres d'Elgin, au Musée britannique, j'ai vu des jeunes filles ombrer des Apollons dans leur intégrité la plus désolante. Le public regardait sans les déconcerter : d'une main assurée elles continuaient sans broncher. En passant derrière ces reproductions fidèles, je me suis plus d'une fois sauvé honteux.

De jeunes Anglaises vont, dans les ateliers des

peintres, faire l'académie d'après nature, au crayon ou à l'estompe. Je dois ajouter cependant, pour être juste, que le professeur ne fait pas ses observations en s'adressant directement à ses élèves : la jeune étudiante se retire dans une pièce voisine, pendant que le professeur fait les corrections et écrit en marge les remarques que lui suggère le travail de son élève. On me dit que sir Frédéric Leighton, le célèbre peintre anglais, ne permet que le drapé aux étudiants de l'Académie royale de Peinture, dont il est le président.

On se rappelle encore, en Angleterre, l'indignation que soulevèrent, dans la haute société bien pensante, les terribles révélations du *Daily News*, quand ce journal eut la hardiesse de faire connaître les atrocités qui se commettaient en Bulgarie. Les vieilles miss de la philanthropique Angleterre n'ont jamais pardonné au grand organe du parti libéral d'avoir osé entrer dans ces détails qui glacèrent le monde civilisé d'horreur et d'effroi. « Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour, écrivait l'une d'elles à un journal conservateur, pour

lire de pareilles choses dans un journal! A-t-on perdu tout sentiment de pudeur? Devons-nous être exposées, nous autres femmes, à voir imprimés de ces récits révoltants, hideux? que ces atrocités existent, soit; mais qu'on en parle en précisant, voilà ce qui ne saurait s'admettre. »

Grâce au courage du regretté Mac Gahan, le valeureux correspondant du *Daily News*, ces atrocités ont été connues, trop tard peut-être pour empêcher que le mal déjà commis ne fût irréparable, assez tôt cependant pour empêcher qu'il ne continuât jusqu'à l'annihilation d'un pauvre peuple qui allait secouer un joug honteux de quatre cents années. C'est là une compensation de la pudeur effarouchée de notre vieille *maiden-lady* qui se contentera à l'avenir, espérons-le, de la lecture de son journal des modes et de l'*Animal World*.

Je lis la petite anecdote suivante dans la *Pall Mall Gazette* qui en garantit la véridicité :

Un étranger, bien connu du public anglais, avait l'habitude, pendant son séjour au bord de

la mer, de se faire mener au large et, arrivé à quelques centaines de mètres du rivage, de se déshabiller et de se jeter à l'eau. Le clergyman de l'endroit le rencontre un jour et lui dit :

« Monsieur, juste en face du lieu que vous avez choisi pour vous baigner, sur le versant de la colline, se trouve l'habitation de deux vieilles demoiselles que vous scandalisez beaucoup; il n'est plus de repos pour elles : mes pauvres paroissiennes sont dans tous les états. »

L'étranger promet à l'avenir de se faire mener plus loin, se confond en excuses, et quitte le clergyman qui le remercie de sa promesse. L'affaire semblait donc arrangée à la satisfaction de tous les partis. Hélas, le noble étranger avait compté sans les dieux qui en avaient décidé autrement. En effet, quelques jours après, il rencontre de nouveau le bon ministre :

« Eh bien, monsieur, lui dit-il, j'aime à croire que vos vénérables dames n'ont plus à se plaindre de moi.

— Hélas, si fait, mon pauvre monsieur; il pa-

raît qu'elles peuvent encore vous voir très distinctement..... à l'aide d'une excellente paire de jumelles. » Nous renonçons à décrire le désespoir du pauvre baigneur.

Il n'est tel qu'un bon télescope pour bien voir.

C'est évident.

Le génie de la langue anglaise consiste avant tout dans l'euphémisme. Ainsi « être pris en flagrant délit d'adultère » est, en Angleterre, *être surpris en conversation criminelle.* Conversation! joli, n'est-ce pas? Une petite bavette, un brin de causette, quoi!

Si, en France, il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, il faut, en Angleterre, la tourner huit fois pour le moins. On s'y fait, c'est une habitude à prendre.

Quand, en France, on nous offre d'un plat, nous disons : « Volontiers », ou bien : « Non, merci, pas davantage. » *Merci* seul suffit pour refuser. En Angleterre, *merci* seul signifie que vous êtes prêt à vous laisser servir de tel ou tel plat, j'en ai au-

trefois fait l'expérience à la désolation de mon pauvre estomac.

Cependant ce n'est pas là la manière habituelle d'accepter ou de refuser. Lorsque, dans l'intimité, c'est le maître de la maison qui vous demande si vous désirez qu'il vous *envoie* encore un peu de rôti, vous répondez, si vous êtes affamé : « Je crois que oui » (*I think I will*). Si vous êtes rassasié, vous répondez : « Je ne crois pas que j'en prendrai davantage » (*I don't think I will have anymore*), ou bien « j'aimerais autant n'en pas prendre davantage » (*I would rather not have anymore*).

Un Français, qui prend congé de ses amis, leur dit : « Eh bien, il faut que je vous quitte..... au plaisir de vous revoir! » Il leur serre la main et s'en va. L'Anglais, lui, vous dira : « Je crains qu'il ne faille que je vous quitte » (*I am afraid I must go*). Il craint! remarquez cette crainte suivie de deux subjonctifs! Il *croit* qu'il est tard; il *pense* qu'il faut qu'il vous quitte: il le *craint;* en tout cas, il n'en est pas bien sûr; et si vous deman-

diez à un Anglais s'il est vrai qu'il a le nez au milieu du visage, il vous répondrait qu'il espère, qu'il présume, qu'il l'a bien à l'endroit que vous indiquez.

Dubius is such a scrupulous good man —
Yes — you may catch him tripping, if you can.
He would not, with a peremptory tone,
Assert the nose upon his face his own;
With hesitation admirably slow,
He humbly hopes — presumes — it may be so [1].

Je me trouvais dernièrement dans un wagon de première classe avec une demi-douzaine de jeunes gens et de jeunes filles qui allaient à Hammersmith faire une partie de bateau sur la Tamise. L'un des canotiers fumait une pipe. Arrive un employé à la portière. « Monsieur, dit-il au jeune homme, vous n'ètes point dans le compartiment des fumeurs, et vous fumez.

— Vous vous trompez, je ne fume pas, » répondit sans broncher mon fumeur qui avait mis sa pipe de côté en voyant le garde du train s'approcher du compartiment.

1. William Cowper.

Et, en effet, il avait raison : au moment où il répondait à l'interpellation de l'employé, c'était sa pipe qui fumait, pas lui.

Dans un pays qui fait profession de ne jamais mentir, qui punit le parjure des travaux forcés, mais qui n'est pas plus vertueux que son voisin, il a bien fallu trouver avec le ciel des accommodements, et l'on a inventé les mensonges blancs (*white lies*), les mensonges plus ou moins innocents. Combien j'en connais de ces bons Anglais qui n'osent pas prononcer *my God*, mais qui se mettent à l'aise en disant *mon Dieu* ou *mein Gott*, comme si le bon Dieu ne parlait qu'anglais.

Mais c'est le monde puritain qu'il faut entendre pour se faire une idée du génie de la langue anglaise. Cette phraséologie se colle au gosier et sort de la bouche comme de la mélasse. C'est une étude toute spéciale à faire.

Si vous voulez être édifié tout votre soûl sur ce sujet, promenez-vous dans le Strand pendant le

mois de mai, et arrêtez-vous près des groupes pour écouter.

Il existe, dans le Strand, une salle immense qui appartient à l'Association chrétienne des jeunes gens. Cette salle, qui devrait s'appeler *Salvation Hall*, se nomme tout simplement *Exeter Hall*. Ce lieu saint se loue successivement, du 1er au 31 mai, aux différentes sociétés angéliques, évangéliques, archangéliques, qui y tiennent leurs réunions annuelles, appelées *May meetings*.

C'est la foire au salut, où se donne tour à tour rendez-vous la gent trotte-menu du Royaume-Uni pour y faire le *spring cleaning*[1] de leurs âmes. Pendant un mois, l'air du Strand est imprégné d'une odeur de sainteté... dont il a, du reste, grand besoin : c'est un spectacle bien anglais que de voir, d'un côté d'une rue, — le côté nord du Strand — des groupes édifiants, onctueux, spé-

1. Nettoyage du printemps. C'est l'habitude en Angleterre de nettoyer les maisons de fond en comble au printemps. Je connais plusieurs Anglais qui, à cette époque, demandent à leurs femmes une semaine de vacances.

cimens de la plus austère vertu ; de l'autre, à quatre ou cinq mètres de distance, des groupes de malheureuses éhontées, sales, ivres, sans vergogne, spécimens de la plus grossière débauche : à droite, les cantiques; à gauche, les chansons obscènes : à droite, la Bible et l'Évangile ; à gauche, la bière, le gin... et le reste.

Chez ce saint monde, le ramage se rapporte au plumage.

Voyez le puritain trottiner dans le Strand. Il se rend pieusement au meeting de sa secte. Il marche à pas menus et saccadés, sautillant, le corps un tant soit peu incliné de côté. Il est vêtu d'un costume noir uni, tout brillant, et coiffé d'un feutre mou à larges bords : c'est l'uniforme de la piété en Angleterre. Tous les symboles imaginables de la vertu britannique, il les porte, y compris son morceau de ruban bleu à la boutonnière, et son indispensable parapluie à la main. Le parapluie est le *fidus Achates* de tout Anglais bien né. Vous ne verrez jamais un puritain assez dévergondé pour se risquer avec une canne,

à ces meetings de séraphins mâles et femelles.

Se met-il à parler? « Il ose espérer que vous vous portez *assez* bien (*pretty well*); » prononcez *poutti ouel*. Jamais il ne poussera la présomption jusqu'à croire que, sur cette terre de douleurs, vous puissiez vous porter tout à fait bien. Il ne faut pas être trop exigeant; on doit se contenter des petites faveurs (*small mercies*) que l'on reçoit de la Providence. Vous donne-t-il rendez-vous pour le lendemain? « Il se hasarde à espérer qu'il aura, si le Seigneur le permet, le plaisir de vous voir demain. » Si l'on doit se réunir pour prier, pour dîner, ne fût-ce même que pour prendre le thé, l'invitation porte invariablement la formule D. V. (*Deo volente*). C'est attendrissant.

Cette prudente et sage personne entre et sort inaperçue, sans bruit, dans le saint tabernacle du *West End;* elle marcherait sur des œufs sans en faire craquer la coquille. Elle jette à droite et à gauche de petites grimaces qui sont autant de sourires jaunes; puis elle s'assied, se recueille, sent l'intérieur de son chapeau, et fait sa prière,

soit dans ses mains, soit dans son chapeau. C'est généralement dans leurs chapeaux que les Anglais de la basse Église et des sectes dissidentes adressent leurs prières au Seigneur.

Ensuite on écoute le rapport du secrétaire, qui rend compte de l'état des finances de l'association; on chante des cantiques monotones à quatre-vingt dix-neuf couplets, et l'on entend une conférence édifiante sur la situation florissante de la Société, et les bienfaits qu'elle confère au genre humain en général et à ses ministres en particulier.

Puis on sort, et, dans la rue, on forme de petits groupes, pour se serrer la main, et s'adresser les uns aux autres quelques paroles de félicitations au sujet de la bonne cause. Voici un échantillon de conversation que j'ai attrapé au vol; je le reproduis fidèlement, mot pour mot. Malheureusement, ici, la langue française me fait défaut; je m'avoue complètement incapable de traduire pareil langage.

Premier chérubin (*mâle*). — *How do you do, mistress Jones? Are you pooty well?*

DEUXIÈME CHÉRUBIN (*femelle*). — *Pooty well, thank you; are you pooty well?*

PREMIER CHÉRUBIN (*déjà nommé*). — *Pooty well. How is dear miss Evans? Is she pooty well?*

TROISIÈME CHÉRUBIN (*femelle*). — *Not very well, she has such a bad cold!*

4e CHÉRUBIN (*mâle*). — *Has she really? this is a dreary world, is it not? Dear soul! I hope she will take care of herself.*

5e CHÉRUBIN (*femelle*). — *Glorious meeting, was it not?*

CHORUS. — *Glorious indeed!*

Je continue mon chemin, et j'arrive à la porte de l'Exeter-Hall. L'entrée et les vestibules sont couverts d'affiches : les programmes des représentations. Dans ce steeple-chase de gens qui croient en Dieu sous bénéfice d'inventaire, c'est le général de l'Armée du Salut qui remporte le grand prix : il annonce un actif de plus de 350,000 livres sterling, soit près de neuf millions de francs, et un effectif de 500,000 soldats mâles

et femelles, aguerris et bien disciplinés. Enfoncés Moody et Sankey, les évangélistes américains, que j'ai vus, en 1875, prêcher tous les soirs devant des auditoires de trente et quarante mille personnes, et cela pendant des mois! C'est fini : M. Sankey s'accompagne sur un harmonium; le général a des grosses caisses, des cymbales et des trombones; vive le général! Depuis l'emprisonnement de miss Booth en Suisse, les actions de l'Armée du Salut ont monté graduellement : il n'est pas au monde de métier plus lucratif que celui de martyr, quand on sait bien s'y prendre... et le général sait battre la caisse, et la remplir.

Comme, ici-bas, on ne se nourrit pas seulement de la parole de vie et de l'amour de son prochain, l'Exeter-Hall tient restaurant. Je vois la carte affichée à la porte d'entrée. Cette carte me remplit l'âme de tristesse et de regrets. Mes illusions s'évanouissent; je ne suis plus en paradis. J'aurais voulu voir un menu dans le goût suivant :

Potage alleluia aux flageolets.
Petit agneau sauce pénitence.

Haricots bon jeune homme.
Lentilles sauce Ésaü.
Crême à la vertu.
Soufflé aux petits anges.
Paradise pudding.

Cela se verra peut-être bientôt.

VIII

Les boas de l'aristocratie. — Les plus jolies femmes de Londres. — Les factrices. — Les demoiselles de restaurants. — Les actrices et les figurantes. — Miss Mary Anderson.

Voici comment, au dire de lady John Manners, se nourrissent les dames de la société anglaise. Comme cette *haulte* dame s'y connaît mieux que nous, non-seulement nous nous garderons bien de lui donner un démenti, mais encore nous nous servirons de ses observations pour tirer plusieurs conclusions judicieuses.

« Au château, dit lady John Manners[1], les dames reçoivent au lit du thé accompagné de

1. *National Review* (mars 1884).

minces tartines de pain et de beurre. Les jeunes gens préfèrent généralement du cognac et de l'eau de Seltz. Fortifiés par ces rafraîchissements, les invités qui ne chassent pas descendent déjeuner vers dix heures. La table est couverte de quatre services chauds, de viandes froides de toute espèce, de fruits et de gâteaux. Thé, café, chocolat, vins, rien ne manque à ce festin qui se prolonge pendant une heure et demie ou deux heures. Le luncheon, cet événement important du jour, ajoute milady, commence à deux heures : viandes et volailles, mets chauds et froids, puddings simples pour les dames qui ont l'estomac délicat, gâteaux à la crême pour celles qui ne craignent point une légère indigestion, desserts, fromages, glaces. A trois heures, on sert le café. Si les chasseurs sont en campagne, on leur expédie force paniers de provisions. A cinq heures, les dames se remettent à table pour prendre le thé et faire honneur aux *muffins* et autres gâteaux de circonstance. On fait alors un brin de causette, et il est temps de monter s'habiller pour le dîner

« Le dîner est servi à huit heures ou à huit heures et demie, et dure jusqu'à dix heures ou dix heures et demie. Le dîner fini, les dames se retirent au salon pour y prendre le café, et y fumer, disons-le tout bas, une ou deux cigarettes. On joue aux cartes, quelques souverains changent de poche, et ces dames vont se coucher. Les messieurs se font alors apporter du whisky, du cognac, du bordeaux, des eaux minérales, des citrons, et des cigares, de manière à pouvoir supporter l'existence jusqu'à une heure ou deux heures du matin ».

Tel est l'ordinaire de l'aristocratie. Un coupe-gorge que cet ordinaire!

Eh bien, cette voracité prodigieuse doit nous expliquer bien des choses.

D'abord on ne saurait trop admirer la Providence qui, dans sa sagesse infinie, a muni ces carnassières, je ne dirai pas de défenses, mais bien de ces crocs d'attaque qui les font reconnaître aux quatre coins du globe.

Nous comprenons maintenant pourquoi les An-

glaises ont les dents déchaussées avant quarante ans; nous comprenons maintenant pourquoi ces dents, pas bêtes, protestent contre cet exercice surhumain, et s'échappent en dehors, de manière à se faire aider par les gencives dans ce travail gigantesque de mastication; nous comprenons enfin pourquoi, chez la plupart des habituées de Rotten-Row, les yeux semblent sortir de la tête, et vous n'avez pas besoin de sourire, car les yeux vous sortiraient aussi bientôt de la tête, si votre appareil digestif était mis en mouvement perpétuel de déglutition : c'est un sauve-qui-peut général.

Le fait est qu'à la promenade fashionable de Hyde Park, on voit peu de jolies femmes. A l'exception d'enfants blonds et roses qui sont délicieux, vous ne voyez guère, dans les voitures, que des figures maussades et hébétées, des boules de loto qui vous jettent un regard indifférent presque éteint. Ce sont des figures de boas qui digèrent, des têtes qui ont l'air de s'ennuyer à dire d'experts. Pas de sourires, pas de petits gestes gracieux de recon-

naissance, de voiture à voiture : c'est le musée de madame Tussaud à la promenade. Procession solennelle et stupide.

Si vous voulez vous repaître les yeux de jolis minois roses, pimpants, frais comme des gardons, si vous voulez en voir défiler devant vous par centaines, allez flâner, entre neuf et dix heures du matin, dans Regent Street, Oxford Street, New Bond Street et Piccadilly. Là vous verrez tout ce que John Bull a de plus joli à vous offrir, comme produit national. Les plus beaux spécimens d'Anglaises sont les factrices des grands magasins de nouveautés, de modes, et de confections. Les grands commerçants anglais, qui sont intelligents, n'emploient dans leurs magasins que des femmes jeunes, jolies, bien faites et comme il faut, et le spectacle de ces jeunes filles indépendantes, respectables, distinguées même, se rendant le matin par milliers à leurs magasins, est un des spectacles les plus agréables et les plus édifiants de la vill immense.

J'ai souvent accompagné des dames chez les

modistes du West-End, et quelquefois j'ai été témoin de petites scènes fort amusantes. J'ai vu de jeunes miss de trente-neuf ans et *quelques* mois faire essayer à une jolie fille tous les chapeaux du magasin, et aller ensuite les essayer elles-mêmes devant la glace, les uns après les autres. La figure désappointée de ces laiderons était à croquer. C'est curieux, avaient-elles l'air de se dire en faisant la grimace, aucun de ces chapeaux ne me va aussi bien qu'à cette fille! Et avec quel regard méchant, assassin, ces jolies modistes de vingt-cinq ans — cet âge est sans pitié — leur disaient : « Oh! ce chapeau vous va à ravir! » J'admirais la patience d'ange avec laquelle elles faisaient passer le fonds de magasin sur ces vilaines têtes. Ce travail ne doit pas laisser souvent que d'être fort amusant, et le soir, en retournant au logis, quelles bonnes histoires elles ont à se raconter!

C'était chez une grande modiste de New Bond Street. Un épouvantail à chènevière venait, après une heure d'hésitation, de choisir un délicieux petit chapeau blanc qu'une jeune fille de vingt

ans aurait trouvé quelque peu trop innocent. Deux charmantes factrices reconduisent la dame d'un air des plus sérieux, lui font une profonde révérence, et ferment la porte. — Dites donc, dit l'une d'elles à sa camarade, ne trouvez-vous pas que les femmes devraient rendre le dernier soupir à quarante ans? *I think women ought to expire at forty, don't you?* Et les deux mauvaises pièces de s'en donner à cœur joie.

Les magasins à la mode ne sont pas les seuls qui tiennent le bel article féminin anglais. Les restaurants et les buffets en sont pleins, et des plus beaux échantillons. MM. Spiers et Pond, les fameux limonadiers-restaurateurs, en ont des légions sous leurs ordres. Ces magnifiques filles d'Albion sont d'une couche sociale inférieure, mais elles ont de bonnes manières et sont, pour la plupart, suprêmement belles. Ce ne sont pas des vertus si sauvages qu'elles ne peuvent souffrir le regard des hommes, et permettre à quelques dandys un petit brin de flirtation en leur passant leur verre de grog ou de bière, mais des femmes

qui consentent à travailler debout, de dix heures du matin à minuit, pour un salaire d'une trentaine de schellings par semaine, sont évidemment respectables. La modicité du revenu, chez une femme jeune et belle, est un certificat de vertu.

C'est enfin dans les théâtres qu'à défaut de talent chez les actrices vous pourrez du moins admirer la beauté chez les femmes. Il ne faut pas cependant hésiter de faire ici une exception en faveur de mistress Stirling, la première comédienne de l'Angleterre, qui, malgré son talent de professeur, ne laissera malheureusement après elle personne pour la remplacer; de mistress Bernard-Beere, si sympathique et si distinguée; de mistress Bancroft, à la voix argentine, si vive, si gaie, si pétillante; de miss Ellen Terry, si gracieuse dans l'enfantillage et la gaminerie câline; de mistress Kendal, la première dugazon de la scène anglaise, dont le jeu réunit à la fois grâce, finesse, pathos, et pureté de diction irréprochable.

A l'exception des artistes que je viens de nommer, vous n'aurez guère à admirer sur la scène

des théâtres de Londres que de jolies actrices et de jolies figurantes, et quand il y en aurait des centaines dans la pièce, elle sont toutes jolies. Eh bien, ce n'est pas à dédaigner, et l'on peut encore passer une soirée fort agréable à regarder de jolis visages et à contempler de belles épaules, surtout quand on a dîné à l'anglaise, qu'on a fait le cinquième repas dont parle lady John Manners, et que l'esprit n'est point exigeant. Aussi vous conseillerai-je bel et bien, si vous venez à Londres, d'aller voir les pièces à grand spectacle, voire même les féeries de Drury-Lane, le grand impresario (il faut lui rendre justice, personne ne sait monter une pièce comme lui) dût-il faire insérer dans ses prochaines annonces que je vous donne ce conseil-là.

Il est impossible de parler des actrices anglaises sans faire mention de la jolie Américaine qui est venue faire salle comble à Londres, cette année, au théâtre du Lyceum, pendant que M. Henri Irving et miss Ellen Terry étaient en Amérique à faire les délices des Yankees.

Miss Mary Anderson peut sans crainte être proclamée la *Champion-beauty of the world.*

L'actrice est bonne, mais chez elle la beauté l'emporte encore tellement sur le talent qu'on n'a d'yeux que pour la femme. La figure est divinement suave et jolie; le regard candide; la grâce indescriptible; les lignes sculpturales d'une pureté classique; les proportions parfaites : c'est une fête pour les yeux. Gérard n'aurait pas demandé de modèle plus pur et plus chaste pour peindre sa Psyché recevant le premier baiser de l'Amour.

IX

Le demi-monde. — Jolis sournois. — Le monde immonde. — La Société protectrice des femmes. — Amendes honorables; amendes bon marché.

Dans un pays où, comme le dit si bien M. Taine dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, la religion et la morale sont une monnaie que, bonne ou mauvaise, il faut avoir dans sa poche, le monde où l'on s'amuse est le monde où l'on se cache.

La femme du demi-monde n'a point ici droit de cité, et l'Anglais qui, à la tombée de la nuit, s'enfile dans son corridor, le collet de son paletot relevé jusqu'aux oreilles et le chapeau enfoncé sur les yeux, ne songerait point à la mener au

théâtre ou à la mettre dans sa voiture à Hyde Park. Et pour cela je lui donne un bon point. Appelez cela de l'hypocrisie, si vous voulez, c'est du respect humain, et je préfère le vice qui se cache au vice qui s'affiche.

J'affirme avoir entendu, il y a quelques années, dans un salon parisien des plus orthodoxes, de mes oreilles entendu, une dame fort comme il faut faire des compliments à un jeune homme sur la jolie pécheresse qu'elle avait aperçue avec lui dans une avant-scène. Et le jeune homme se rengorgeait, d'un air qui signifiait : « Oui, c'est une telle qui a quelques bontés pour moi. »

La cocotte anglaise n'ouvre point sa table et ne tient point salon. On ne va point chez elle faire la causette, encore moins faire sa cour : ses séances se tiennent à huis clos. Ce n'est pas Aspasie ou Laïs, c'est une grosse belle fille plantureuse que l'ami John va trouver quand la bête déborde et qu'il n'a pas le temps d'aller à Boulogne. De retour chez lui..... ni vu ni connu : pour ses amis les plus intimes, ses petites expéditions nocturnes

demeurent lettre close. Le lendemain, les joues roses et les yeux baissés, avec force bibles et livres de prières, il conduit sa mère et ses sœurs au temple.

Hypocrisie! allez-vous crier. — Mais non. Ou bien alors acceptez de l'hypocrisie la définition qu'en donne La Rochefoucauld : « Un hommage que le vice rend à la vertu; » car, grâce à cette hypocrisie, la femme vertueuse n'a pas à céder sa place en public.... à l'autre qui a conscience de sa dégradation et se cache. La femme vertueuse peut régner seule, bien seule, et, au cercle intime de la famille, la conduite du fils est rarement un sujet de scandale pour les femmes de foyer qui en sont l'honneur, et qui ont bien le droit d'exiger que leurs susceptibilités soient ménagées.

Je connais un bon Anglais dont l'habitation se trouve à trois lieues de Brighton. Tous les samedis il va faire à cette ville une petite visite anonyme, et, religieusement, il en profite chaque fois pour se faire couper les cheveux.

« Ah ça ! lui dit un jour en riant une de ses

jeunes sœurs, qu'est-ce que tu vas donc faire tous les samedis à Brighton ?

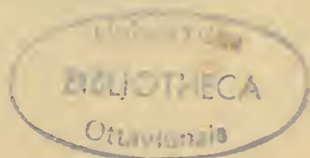
— Ma chère enfant, je vais me faire couper les cheveux, » lui répondit mon sournois sans broncher.

C'était fort bien, ma foi, la vérité.

J'en connais un autre qui, tout Anglais qu'il est, commence à ressentir les effets du mal de mer en allongeant le prix de son billet au guichet de la station de Charing Cross. Cela ne l'empêche pas d'aller tous les quinze jours passer deux jours à Boulogne. Il ne m'a jamais expliqué ces petits voyages d'une manière satisfaisante. Tout ce que je sais, c'est que si vous voulez le taquiner, vous n'avez qu'à lui dire : « — Vous avez été à Boulogne, je crois ? — ou bien : Est-ce que vous connaissez Boulogne ? »

L'Angleterre n'a pas de maisons de tolérance, et le vertueux John en est très fier. Il n'y a pas de quoi. Si la loi anglaise se refuse à reconnaître officiellement le vice et à le réglementer entre

quatre murs, elle le tolère en plein vent, dans les rues, dans les parcs surtout; et je ne vois pas très bien ce que la morale y gagne, si ce n'est qu'on peut toujours chercher à nier, même en présence de faits évidents, ce qui n'est pas décrété légal. Quant au bas peuple, il ne peut qu'y gagner... des rhumes de cerveau, et le reste. J'ai parlé ailleurs des processions de Regent Street, du Strand, de cette foire, de cette foule éhontée qui grouille dans le Haymarket, dans les parcs, depuis le coucher du soleil jusqu'à deux heures du matin, je n'y reviendrai pas, il serait malséant de s'arrêter longtemps sur un sujet pareil et d'entrer dans des détails écœurants. Grâce aux efforts de Lord Dalhousie, l'un des membres les plus sympathiques et les plus intelligents de la Chambre des Lords, il est cependant probable que d'ici à peu de temps un des spectacles les plus hideux de Londres, spectacle unique en Europe, on peut l'affirmer, cessera de s'offrir aux regards des gens qui sont assez malheureux pour n'être point rentrés chez eux à la tombée de la nuit : Lord Dalhousie réus-


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

sira, je crois, à faire passer un *Acte de parlement* qui interdira la prostitution aux filles âgées de moins de seize ans. Ce sera un grand progrès.

A propos, il est temps, pendant que j'y pense, que je répare une grande erreur que j'ai commise. Erreur épouvantable! J'ai dit, hélas! j'ai fort bien écrit même, qu'il y avait en Angleterre une Société royale pour protéger les animaux, mais j'ai eu le malheur d'ajouter: « La Société protectrice des femmes n'a pas encore été formée. » Eh bien, il paraît que si. Vous ne vous en seriez pas doutés, n'est-ce pas? Ni moi non plus. Rien n'est plus vrai, cependant : cette société existe depuis des années. Aussi n'ai-je point été surpris, l'autre jour, en ouvrant mon journal, de voir qu'un magistrat de Londres[1] n'avait pas craint de condamner à une amende de dix schellings une brute de mari qui avait fracassé le crâne de sa femme à coups

1. V. Appendice B

de pincette. Mes félicitations à une Société qui inspire pareille terreur aux magistrats de la grande ville. Après un exemple aussi sévère, peu de maris s'aviseront d'ouvrir le crâne de leurs femmes pour voir ce qu'il y a dedans. Je n'hésite donc point à faire à la Société protectrice des femmes mes plus humbles excuses.

Tous les livres sur l'Angleterre relèvent ce fait que, dans les basses classes, un homme se débarrasse d'une épouse légitime pour la somme de quelques schellings, et les critiques anglais ne manquent jamais de profiter de l'occasion pour crier à l'exagération, au pamphlet, à la caricature. Je n'ai pas échappé moi-même aux diatribes habituelles en pareille circonstance. Je comprends que, dans mon cas, on ait un peu crié à l'exagération, car j'ai dit que le prix de la transaction variait d'une demi-couronne à dix schellings. Or, j'ai constaté, dans deux journaux de cette année, qu'une épouse avait été adjugée, dans le premier cas, pour six pence, soit soixante centimes, et,

dans le second, pour une pinte de bière, soit une valeur de quinze centimes, avalée comptant.

L'article est à la baisse, c'est évident.

Ces cas doivent être beaucoup plus fréquents qu'on ne peut s'en faire un idée par les journaux. En effet, ces actes se font *sous seing privé*, et, comme les Anglais ont soin de se tenir à une distance respectueuse de cette *bourgeoisie* unique au monde, il n'est aucun moyen de se renseigner. Seulement quelques imbéciles croient qu'après s'être ainsi débarrassés de leur femme à l'amiable, ils peuvent aller à l'instant en épouser une autre. Accusés de bigamie, ils passent en cour d'assises, les journaux publient un compte rendu de l'affaire, et la mèche s'évente.

« Milord, disait l'autre jour à son juge un accusé qui s'était remarié après avoir vendu sa femme, ma première femme est heureuse avec son nouvel acquéreur, mettez-moi en liberté, laissez-moi retourner auprès de ma nouvelle épouse, je vous promets que je lui donnerai à

manger. » (Textuel.) Cet appel était touchant.
Le juge le condamna à six mois de prison.
C'est un homme sans entrailles que ce juge.

X

Réflexions d'un innocent sur les femmes en général et sur les Anglaises en particulier. — Épître à John Bull. — Les droits de la femme. — Un meeting orageux. — Viragos et autres laiderons britanniques de la confrérie de Sainte-Catherine.

La femme est un objet d'art un peu dangereux à manier, et quand on a quelques petites vérités à dire à ce joli chef-d'œuvre de la création, il faut prendre des ménagements, je le reconnais

Cependant, puisque la femme nous a été donnée pour compagne, plus ou moins avec notre consentement, pourquoi ne pourrions-nous pas lui dire poliment, gentiment, mais franchement, parlant collectivement en sa personne : « Voyons, madame, tâchons d'arriver à nous comprendre.

Que voulez-vous? Je vous entends constamment réclamer à hauts cris l'émancipation de la femme. Vous ne voulez plus de notre protection, vous pouvez vous passer de nous. Pendant des siècles, vous nous avez fait tirer l'épée; aujourd'hui à peine nous considérez-vous assez bons pour tirer des lettres de change. Vous voulez être l'égale de l'homme, comme si vous ne deviez pas vous trouver amplement satisfaite de lui être incontestablement supérieure. Vous êtes belles, vous êtes spirituelles, en un mot, vous êtes des anges, les hommes vous rendent un culte qui frise de près l'adoration. Voulez-vous de nouveaux devoirs pour imposer à l'homme de nouvelles obligations? Il fera banqueroute, je vous le garantis. Vos premiers devoirs, mesdames, sont d'être jolies, tendres et aimables. Vous voulez bien continuer d'être jolies, nous n'en doutons pas, mais vous voulez cesser d'être tendres et aimables. Vous allez vous mettre en grève, tout comme au temps d'Aristophane. A quelles conditions nous rendrez-vous vos bonnes grâces? Voulez-vous changer de

rôles avec nous? Nous ne nous y opposerons probablement pas, car si, nous autres Français, nous avons la bosse de l'amour et quarante-deux centimètres de circonférence de cou, tout cela nous coûte assez cher pour que nous ayons le droit de n'en pas être très fiers. J'admets que, dans la reproduction du genre humain, le rôle qui vous revient est plus douloureux que celui qui nous incombe; autrement, mesdames, ne vous semble-t-il pas que vous avez la belle part? Dispensatrices du bonheur, n'avez-vous pas le monde à vos pieds?

» Vous voulez être savantes? mais vous l'êtes par le cœur de naissance. Vous voulez être libres? mais nous sommes vos esclaves. Vous voulez faire la loi? mais vous nous la faites à tous. Et même, disons-le entre nous, mesdames, est-ce que vous ne faites pas voter vos maris comme vous l'entendez, à la Chambre des Députés? Vous voulez avoir plus d'influence dans les conseils supérieurs? Mais n'êtes-vous pas heureuses et satisfaites de savoir que c'est une femme qui a fait le malheur du genre humain; que c'est une femme

qui a été la cause de toutes les grandes catastrophes, depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre franco-prussienne; que ce sont, en un mot, les femmes qui nous font commettre toutes nos grandes actions et tous nos crimes?

» Vous êtes fières de dire que c'est à votre sexe qu'ont appartenu Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Charlotte Corday, madame de Staël et George Sand. Parfait; mais, comme j'ai l'honneur de vous le répéter, la femme est destinée à être la compagne de l'homme. Or, pourriez-vous me nommer beaucoup de messieurs qui eussent été heureux d'être le mari d'aucune des dames que je viens de vous nommer?

» L'émancipation de la femme, quelle belle phrase! quelle jolie plaisanterie! quelle platitude sonore!

» Non, mesdames, ne suivez pas les conseils de ces bas bleus à lunettes qui cherchent à vous éloigner de nous, et nous de vous. Plus vous voudrez nous ressembler, plus vous perdrez vos charmes: les électricités de nom contraire s'atti-

rent, les électricités de même nom se repoussent.

» Le nom de femme sera à jamais glorieux parce qu'il sera le synonyme de beauté, de tendresse, de douceur, de dévouement, de toute la troupe sacrée des vertus ; il le sera, grâce aux Lucrèces, aux Pénélopes, aux Cornélies, anciennes et modernes, à ces filles dévouées, à ces tendres épouses, à ces adorables mères, à ces milliers d'héroïnes obscures, qui nous rappellent, selon l'expression du poète de l'antiquité, que les femmes les plus vertueuses ont été celles dont on a le moins parlé. »

Une Française spirituelle, qui a aussi le bon esprit d'être jolie et fort aimable, me rappelait l'autre jour que madame de Girardin avait dit que, sur cent femmes, il n'y en avait que deux de bêtes. Si l'Angleterre avait, ou avait eu une madame de Girardin, nous pourrions lire dans quelque ouvrage que sur cent Anglaises, il y en a deux de spirituelles. Mais cela n'empêche pas

John Bull de réussir dans ses petites affaires. Bien au contraire : l'Angleterre a fait toutes ses grandes conquêtes dans des temps où les femmes étaient à peu près traitées avec les égards qu'on a pour elles dans les harems de l'Orient, et c'est à cette indifférence pour la femme, à cette indépendance de l'homme, qu'on peut en partie, croyons-nous, attribuer le succès des Anglais. Nos mères, en France, sont adorables; mais elles nous accaparent trop : elles nous rendent plus souples et plus aimables; mais elles nous énervent. Du joug de la mère nous passons, après quelques moments de liberté plus ou moins capables de nous améliorer, sous le joug de l'épouse. Je le répéterai, je le crierai sur les toits : Du berceau à la tombe, les femmes, en France, nous mènent par le bout du nez. Liens charmants, servitude adorable! tout cela est très joli, mais c'est la servitude; et, si nous devons aller fonder des colonies, voire même des empires, en Afrique, en Chine, je ne sais où, il nous faudra des pionniers, et ce ne sont pas nos jolis jeunes gens, dont les mères

d'aujourd'hui sont si fières et si jalouses, qui iront implanter notre civilisation au delà du territoire de notre chère et belle patrie.

L'Anglais quitte sa mère sans plus d'émotion et de cérémonie que nous, nous quittons notre propriétaire. S'il est marié, il annonce à sa femme qu'il a décidé de partir le lendemain en Australie. Elle fait ses malles, ce qui ne prend jamais autant de temps qu'en France, et l'on part.

Chez nous, la femme suit son mari de par la loi; ici, elle le suit par instinct. En France, la femme est un rêve; en Angleterre, une nécessité ou une habitude.

Condé et Turenne obéissaient à la voix des femmes; Wellington et Nelson maltraitaient les leurs.

Les héroïnes de Corneille sont des Romaines, au cœur solide, à la volonté de fer, aux dévouements sublimes. Les héroïnes de Shakespeare sont, pour la plupart, des esclaves ou des bêtasses : Juliette est une enfant gâtée, Desdémona

une sorte d'odalisque soumise, Béatrice une babillarde, et Ophélie une oie.

« Madame, disait un jour un prince peu galant de la maison de Wasa à sa femme, nous vous avons prise pour nous donner des enfants, et non point pour nous donner des conseils. » Mot digne de Napoléon Ier. C'est encore ce que l'Anglais dit à sa femme. Aussi mistress John Bull donne-t-elle à son mari beaucoup d'enfants et fort peu de conseils.

Cependant, grâce à l'enseignement supérieur administré aux jeunes filles anglaises, grâce à *Girton College*, à *Newnham College*, grâce aux *High Schools*, et à d'autres établissements qui se fondent tous les jours dans le but d'enlever à la femme le caractère qui la rend si attrayante à nos yeux, tout ce qui a été dit et redit sur la réserve, la modestie, l'innocence des Anglaises, vertus qui en faisaient la femme de foyer par excellence, tout cela, dis-je, il faudra le rayer de nos papiers : ce sera bientôt un vieux cliché à détruire.

Autrefois on les envoyait s'instruire chez de bonnes dames qui ne leur apprenaient rien, je le veux bien, mais qui ne laissaient pas pourtant d'en faire de bonnes maîtresses de maison, de bonnes épouses et de bonnes mères. Aujourd'hui on leur apprend le latin, le grec, les mathématiques, les sciences naturelles, l'économie politique, la médecine, oui, la médecine, et que sais-je encore? On les voit maintenant porter des chapeaux d'homme, appelés *wide awake* (*beaucoup trop éveillés*, en effet), des pardessus à longs pans, et vous regarder effrontément dans le blanc des yeux. A quand les pantalons?

Fais-y attention, mon ami John, tu t'engages sur une pente rapide et dangereuse. Je te vois présider des meetings de bas bleus et faire chorus avec elles en réclamant les droits de la femme. Tu joues gros jeu. Il y va de ton avenir. Tu épouseras une femme qui saura le calcul différentiel et intégral, mais qui ne saura plus te faire les bons puddings dont tu es si friand. Plus de pantoufles sur le garde-feu ; au lieu du chant mélo-

dieux de la bouilloire, ce doux chant du foyer, la litanie des Droits de la femme; plus de baisers sur les paupières demi-closes de ton épouse, elle portera des lunettes. Tu auras la consolation de pouvoir te retirer dans ton club et d'y grogner tout ton soûl, ou d'aller au restaurant, et, pour quelques pence de pourboire, y acheter le droit de laver la tête au garçon. Mais souviens-toi bien d'une chose, c'est que, pour grogner, il n'est tel qu'un chez soi, et que si ton dîner n'est pas à ton goût, parbleu! tu peux laver la tête à ta femme sans qu'il t'en coûte un sou.

Les dames anglaises remuent ciel et terre pour obtenir du parlement un *acte* qui leur permette de voter. Un jour peut-être iront-elles jusqu'à demander à siéger à la Chambre des Communes.

Que faire des femmes? Grâce à l'émigration des hommes, c'est là, en effet, un problème que l'Angleterre aura sous peu à résoudre d'une manière quelconque.

« L'émigration de deux ou trois cent mille de

nos femmes, disait l'autre jour Lord Shaftesbury, serait pour nous un grand bonheur; ce serait même le plus grand bonheur qui pût arriver à l'Angleterre. Le souhait n'est pas galant, mais il est sensé et d'un homme pratique.

On calcule même que, si ce souhait se réalisait, il resterait encore un nombre de femmes qui surpasserait de cinq cent mille le nombre des sujets mâles de Sa Majesté britannique.

En supposant qu'un jour ou l'autre tous les hommes se marient, on arrive donc à montrer, par les chiffres mentionnés ci-dessus, qu'il y a, en Angleterre, environ huit cent mille demoiselles pour lesquelles il n'est plus d'espoir. Or, miss Miller, miss Cobbe, et autres *leaders* de la confrérie de Sainte-Catherine, remédieraient bien vite à ce déplorable état de choses si on leur donnait les droits civiques, et qu'on leur permît de changer le *Parlement* en *Bavardement*.

Miss Cobbe, l'ange exterminateur des droits de l'homme, s'écriait, dans un meeting tenu à Londres le 13 juin 1884, que, pour arriver à ses

fins, « elle n'hésiterait pas à se battre, et qu'elle regrettait vivement de ne pouvoir briser les grilles des parcs de la métropole ».

Cela promet.

Dans le même meeting, miss Miller annonçait son intention de ne plus payer d'impôts. « Je forcerai ainsi, disait-elle, le percepteur à briser ma porte pour venir saisir mon mobilier. Je résisterai à l'autorité, et tous les ans je me rendrai plus désagréable et plus ennuyeuse. » (*I will make my resistance more forcible and myself more disagreeable and troublesome to the authorities every year*[1].)

Voilà de l'énergie digne d'une meilleure cause.

Inutile d'ajouter que ces dames ne sont pas en puissance de mari, et que je ne les recommande pas comme *professional beauties*. Quand la femme est belle, elle se contente d'être femme;

1. Au grand amusement des paisibles habitants de Londres, cette demoiselle vient de mettre ses menaces à exécution. Vous serez heureux, toutefois, d'apprendre que ses amis lui ont racheté les meubles saisis. Parbleu, c'était prévu.

quand elle a des enfants, elle est satisfaite de son rôle sublime de mère.

Ces ennuyeuses personnes embrassent la carrière ingrate de bas-bleu, parce qu'elles n'ont jamais trouvé rien de mieux à embrasser. Et il ne faut pas non plus que ces bonnes demoiselles croient avoir inventé leur rôle. Il existait du temps d'Aristophane ce rôle-là, et Praxagora n'était ni plus ni moins souverainement ridicule que les vaillantes championnes du siècle présent.

Il serait peu généreux à un homme de reprocher à une femme d'être vieille fille. Quand un homme ne se marie pas, c'est qu'il ne le veut pas : c'est l'inclination qui lui manque ; quand une femme ne se marie pas, c'est qu'elle ne le peut pas : c'est l'invitation qui lui manque.

Quoi qu'il en soit, la vieille fille est un fiasco social et, en Angleterre, presque une plaie sociale. Elle embarrasse la voie publique, quand elle vient se poser en institution, en système, et réclamer le droit de mettre la main au gouvernail.

Qu'on respecte la vieille fille, quand elle con-

sent à rester héroïne obscure, et à consacrer au bien l'énergie qu'il lui est refusé de consacrer aux devoirs sacrés d'épouse et de mère ; qu'on la tolère, quand elle s'abat sur ses semblables, pour les convertir à domicile, en omnibus, ou en chemin de fer ; qu'on la plaigne, quand elle est réduite à verser ses trésors d'amour sur son chat ou son perroquet : tout cela, je le veux bien. Mais quand elle parle d'employer ce qu'elle a d'énergie à briser les grilles des parcs, et à tracasser les paisibles percepteurs, je crois qu'il est grand temps qu'on trouve le moyen au Parlement — avant qu'elle n'y siège — de la supprimer, tout comme on supprime les veuves au Malabar.

XI

Les femmes de foyer : filles, épouses, veuves et mères. — Comparaisons. — L'hospitalité de mistress John Bull. — La vie de province.

La jeune fille est l'héroïne de la société anglaise. Libre et accessible, elle est plus attrayante comme femme, mais peut-être moins tentante comme future épouse, que la timide et douce jeune fille française.

Elle sort seule, voyage seule, et vous secoue la main à vous démettre l'omoplate [1]. Ses occupations favorites sont la promenade, l'équitation, et le jeu

1. « Serrer la main » est en anglais « secouer la main (to shake the hand) ».

de *lawn-tennis* qui développe chez elle les formes du corps et son goût pour la flirtation. Elle porte la tête haute, les épaules effacées ; en marchant, ses bras font presque le moulinet, et vous jugez qu'au besoin elle saurait se défendre, et allonger un soufflet à l'homme qui lui manquerait de respect. Son allure franche et hardie est sa protection la plus sûre : c'est l'allure de la confiance et de la sécurité.

La jeune femme mariée est beaucoup plus séduisante en France qu'en Angleterre.

En se mariant, la Française gagne sa liberté, l'Anglaise la perd. Celle-ci, en prononçant le *oui* fatal, devient mineure pour le reste de ses jours ; l'autre, au contraire, est émancipée par ce mot sacramentel : elle n'est plus mineure qu'en tant qu'elle minera l'existence de son mari.

Si la Française a son franc parler en ménage, bien souvent elle ne l'a pas volé. Il n'est malheureusement pas rare que ses parents lui aient offert, pour embellir et poétiser son existence, un mon-

sieur d'une quarantaine d'années, chauve, avec un gros ventre, qui, après avoir mangé santé, fortune, illusions, a bien voulu lui offrir le reste en échange de sa dot, de sa jeunesse, de sa beauté et de ses vertus. C'est triste à dire, mais il est de fait qu'une mère française rêve pour sa fille ce qu'elle appelle un homme posé, un homme d'expérience, un homme sérieux, quoi ! un notaire. Le notaire est coté très haut au marché matrimonial français.

C'est un homme mûr, madame, qu'il vous faut pour votre fille. Mûr ! c'est *blet* que vous voulez dire, sans doute. Et votre charmante demoiselle, qui a peut-être brodé son roman, bâti ses petits châteaux en Espagne, après avoir dansé avec un beau jeune homme de vingt-cinq ans, accepte sans murmurer ce M. Dupont de vos rêves. Il est encore vert, il est bien conservé, vous écriez-vous ; c'est un homme tranquille qui ne songera qu'au bonheur de ma fille.

Mais, madame, ne vous vient-il pas à l'esprit que le spectacle de cette belle tête de vierge de

dix-huit ans, touchant sur l'oreiller cette tête chauve ou grisonnante est tout simplement révoltant ? Quand cesserez-vous de prêcher à vos filles qu'un mari est un sot animal, créé et mis au monde pour acheter des robes et des diamants, et qu'il est rare qu'à vingt-cinq ans il soit en mesure de s'exécuter ? Un mari de quarante ans qui met des diamants aux oreilles de sa femme, c'est peut-être agréable ; mais un mari de vingt-cinq ans qui loge de bons baisers dans le cou de sa femme, c'est bien autrement délicieux. Donnez à vos filles, madame, comme on le fait aux jeunes filles anglaises, la liberté de faire elles-mêmes leur choix, et vous verrez quel est l'article qu'elles préfèrent. Donnez à vos belles jeunes filles de beaux jeunes hommes qui les aiment, et, la main dans la main, ils livreront heureux les batailles de la vie, élèveront de nombreuses familles d'enfants robustes qui vous feront revivre, et arriveront au terme de la vie se voyant toujours jeunes, toujours beaux, comme au jour de leurs fiançailles.

En Angleterre, la femme se marie à son goût. Cela ne laisse pas quelquefois d'avoir ses inconvénients. C'est ainsi que la sœur d'une *lady* fort connue est devenue, par mésalliance, boulangère sans écus, et que, l'autre jour, je voyais dans les journaux que la fille d'un baronnet, qui s'était mariée avec l'un des grooms de son père, plaidait en séparation contre son mari, parce que celui-ci ne la traitait pas précisément avec autant de bonté qu'il traitait les chevaux de son ancien maître.

Toutes les règles ont leurs exceptions, toutes les médailles leurs revers, sans que cela prouve que les règles soient mauvaises et les médailles de bas aloi. La liberté et la confiance, accordées, en Angleterre, à la jeunesse, à l'enfance même, sont bien mieux faites pour inculquer les sentiments de respect, d'amour-propre et de responsabilité, que le système de surveillance et de méfiance avec lequel on élève les enfants français, dans la famille comme au collège. Je viens de dire que la plus grande liberté est accordée à la jeunesse, à l'enfance même; j'aurais pu ajouter qu'il n'est

pas jusqu'aux bébés qui ne soient libres ; car, en Angleterre, on ne les emmaillote pas, on ne les coiffe pas de petits bonnets, on ne les emboîte pas des pieds à la tête, comme on le fait chez nous ; on n'enchaîne pas leurs membres, on leur donne libre essor : on les laisse s'allonger et gigoter tout leur soûl. Jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, les enfants sont en chaussettes, leurs mollets brunis par le soleil exposés au grand air, et cela, été comme hiver ; et je ne sache pas que les Anglais aient les jambes plus tordues ou la tête plus chauve que les Français, à qui je voudrais bien rappeler la phrase suivante de Jean-Jacques Rousseau : « Les pays où l'on emmaillote les enfants sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce. » De l'air, de l'air, encore de l'air ! voilà ce que nos enfants demandent à cor et à cri.

Les jeunes filles anglaises se marient rarement avant l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans; il y

en a qui font de fort jolis partis alors qu'elles frisent la trentaine.

Un mariage n'est point ici bâclé en quelques jours, ni même en quelques mois. Un jeune homme d'une vingtaine d'années s'*engage* à une jeune fille de dix-huit ans, et les deux amoureux restent ainsi fiancés deux, trois et quatre ans.

Pour la femme, c'est le bon temps. Elle jouit, pendant l'engagement, de presque toutes les douceurs du mariage; elle n'en a point les ennuis, et elle est libre. Aussi fait-elle souvent son possible pour faire durer le plaisir longtemps. Elle aime mieux murmurer des paroles d'amour avec son amant que d'aller s'enfermer avec lui, dans une *semi-detached*, pour y murmurer sur le prix du beurre et du charbon de terre.

Le jour où elle est mariée, elle est ce qu'on appelle en anglais *settled*, c'est-à-dire établie. Moi je traduirais ce mot *settled* plus exactement, je crois, en disant qu'elle a son affaire.

Je ne veux point donner ici à entendre que, dans le ménage anglais, la femme ne trouve pas le bon-

heur ; rien n'est plus loin de ma pensée. Je crois, au contraire, qu'elle peut y entrer avec plus de confiance que sa voisine d'Outre-Manche, parce qu'elle y assume une responsabilité moins grande, et que, invariablement, sa mère lui a appris à tenir une maison.

En France, l'épouse est la confidente et souvent, je le dis à sa louange, la maîtresse de son mari ; en Angleterre, elle n'est que la maîtresse de la maison, j'entends l'intendante du ménage. En France, dans le commerce, c'est elle qui, la plupart du temps, tient les livres et la caisse de la maison, et jamais caisse ne fut plus en sûreté qu'entre les mains de cette déesse de l'ordre et de l'économie qui s'appelle la Française. Si son mari vient à mourir, elle est capable de faire marcher la maison toute seule, et je pourrais nommer bon nombre d'importantes maisons de commerce, entre autres le fameux *Bon Marché*, qui sont dirigées par des veuves. L'émancipation de la femme, en France, est proclamée par les *Mademoiselle une telle* et les *Madame Vve une telle*, qu'on peut lire

sur les portes de nos magasins. C'est l'indépendance.

En Angleterre, la femme ne connaît rien des affaires de son mari — pas plus qu'un employé ne connaît les affaires de son patron — et il lui serait souvent difficile de dire s'il est en train de faire fortune ou banqueroute. A la mort de son mari, une Anglaise sans fortune devient institutrice, dame de compagnie, femme de charge, ou garde-malade. C'est la servitude.

Un Anglais donne à sa femme tant par mois pour faire marcher sa maison, et tant pour sa toilette : ses gages. C'est sans étonnement qu'elle apprend un beau jour que son mari l'emmène dans une habitation somptueuse, ou qu'il faut déménager un soir à la corde, sans tambour ni trompette : elle suit le mobilier.

Le caractère bohémien de l'Anglais contraste d'une façon bien étrange avec ses habitudes de travail et de réserve : c'est un mélange curieux de cigale et de fourmi.

Le Français, lui, n'a qu'une idée en tête : mettre

de côté, amasser de petites rentes, et aller planter ses choux.

L'Anglais vit au jour le jour. L'ouvrier et le paysan, alors qu'ils gagneraient cinquante francs par jour, n'ont qu'une consolation en rêve : mourir tranquilles à l'hospice. La maison anglaise montre qu'on n'y songe point à la provision, à l'avenir : peu d'armoires, point de caves. Je parle des maisons de Londres dont le loyer s'élève jusqu'à cent livres sterling (2,500 francs). L'Anglais fait venir une douzaine de bouteilles de vin qu'il met dans son buffet. En France, la petite maison de province est un véritable magasin de fourmis. Il n'est pas jusqu'au modeste savetier qui ne puisse, le jour où il a un malade à soigner ou un vieil ami à régaler, descendre dans sa cave et, dans un coin bien sombre, bien sec, trouver une bouteille poudreuse de vieux bordeaux. La cave est au Français ce que l'armoire au linge est à la Française, un sanctuaire.

J'entends constamment parler autour de moi de la stagnation des affaires. Les agriculteurs

poussent les hauts cris; ils affirment que la terre est rebelle à leurs fatigues et qu'ils ne peuvent plus vivre sur le sol britannique.

Voilà un grand problème social que je ne me proposerai pas de résoudre. Cependant, j'ai fait quelques petites observations, d'après lesquelles il me semble que les fermiers anglais, les *gentlemen farmers*, n'ont pas à aller chercher bien loin la cause de leur peu de succès.

La fermière d'autrefois était une brave femme sans prétentions, qui faisait elle-même marcher sa ferme, se levait à cinq heures du matin, surveillait les laboureurs, faisait son beurre et sa crême, et allait elle-même donner à manger à ses pourceaux. Souvent aujourd'hui, la fermière est une lady qui, sous prétexte qu'elle ne peut aller souvent voir ses amis, a sa maison toujours pleine de convives, auxquels elle fait les honneurs de la ferme avec une grâce et une libéralité dignes de l'hospitalité princière d'un château anglais. Elle descend à neuf heures, ou se fait apporter son déjeuner au lit. Elle a chevaux et voitures, poneys pour les

enfants, wagonnettes pour les parties de plaisir, tout l'appareil de la maison du grand seigneur. Sa vie se passe en pique-nique, en promenades, en visites et en réceptions. Elle fait concurrence à la femme du *Squire* du voisinage, avec cette difficulté à surmonter toutefois, que le *Squire* loue la ferme et ses dépendances au *gentleman farmer* qui doit lui payer les fermages, qu'il ait fait une bonne année ou non.

Les femmes de commerçants éclipsent en luxe de toilette les femmes des classes supérieures. C'est aujourd'hui par la profusion des fourrures et des bijoux qu'on reconnaît les boutiquières. Ce sont des caricatures chamarrées de chaînes, de colliers, de médaillons, de longues boucles d'oreille, de plumes, pliant sous le faix des falbalas. Ces *ladies* doivent attendre avec impatience le moment où la liberté et la mode permettront de porter deux chapeaux à la fois et des anneaux dans les narines. Ces plumeaux ambulants forment un curieux et désagréable contraste avec les jolis petits cha-

peaux princesse et les toilettes simples des Anglaises distinguées.

J'ai presque un remords de conscience d'avoir reproché aux *lady-farmers* l'existence à grandes guides qu'elles mènent, car je crois pouvoir affirmer que les plus délicieuses heures de *jucunda oblivia vitæ* que j'aie jamais passées de ma vie, je les dois à l'hospitalité de la ferme anglaise. O conscience!

Autant les possessions de maître John Bull sont étendues et variées, autant le domaine de mistress John Bull est restreint.

Quand elle a donné à son mari son cœur et les quelques petites propriétés qui en dépendent, son actif est réduit aux qualités incontestables dont l'a douée la nature en maman gâteau. Il est vrai que, de par le *Married Women's property Act*, la loi lui permet aujourd'hui de posséder; mais si elle fait le moindre cas de sa tranquillité et de la paix du ménage, elle cède bien vite à son mari des droits qu'il considère comme bien acquis à lui par

le mariage. En effet, il prend une femme *for better, for worse*, et si ce n'est pas un sot, il s'arrange de manière à ce que ce soit *for better*. C'est clair.

L'Anglais est très fort : il sait enlever à l'ennemi le nerf de la guerre et, partant, sa liberté d'action. Il sait aussi insinuer à sa femme, pour qu'elle ait grand soin de lui, qu'il ne fera son testament en sa faveur qu'autant qu'elle l'aura bien servi.

Une Américaine bien connue disait l'autre jour que, de tous les métiers, le plus dur, le plus ingrat, et le moins lucratif pour une femme, c'était le mariage. Pour être juste, il faut ajouter que, pour une raison ou une autre, cette dame n'y a pas encore goûté.

Je connais un Anglais qui, il y a quelque cinquante ans, réussit à épouser une jeune fille riche qui était alors fiancée à un jeune homme qu'elle aimait. Après avoir passé sa vie à reprocher à sa femme son infidélité..... envers le jeune homme qu'elle avait délaissé pour lui, ce tyran domestique a bien voulu, l'année dernière, partir en

paradis et laisser à sa femme quelques années de veuvage et de tranquillité. De veuvage, oui ; mais de tranquillité, hélas ! non.

Par son testament, le joli petit mari en question laisse toute sa fortune à son fils, c'est-à-dire sa fortune à lui, et celle de sa femme qu'il avait accaparée et qu'il ne lui fait même pas la politesse de lui rendre. Cependant il charge son fils de servir à sa mère une rente de 100 livres sterling, tant qu'elle restera veuve. Voilà qui est gentil, certainement. Qu'en pensez-vous ? On ne pouvait faire mieux pour une vieille servante. Quant à supposer qu'il pourrait entrer dans l'esprit de cette bonne dame de se remarier, c'est, de la part du digne époux, une plaisanterie d'un goût douteux. Elle a aujourd'hui soixante-douze ans. Son fils est en train de se ruiner au *Stock-Exchange* et au Champ de course, et la rente de 100 livres sterling court des dangers inouïs. Ne crrignez pas, toutefois, que, poussée par le désespoir, la pauvre dame se jette à l'eau : elle a trop peur de retrouver son mari.

Si vous voulez être édifiés, ouvrez l'*Illustrated London News* qui, tous les vendredis, donne des nouvelles testamentaires. La bien-aimée épouse, *the dearly beloved wife* — c'est la formule — sera souvent l'objet de votre compassion la plus vive.

Si j'en crois les épitaphes, il est des veuves qui m'ont l'air d'être loin d'avoir eu à se plaindre de leurs pauvres défunts.

Je lis au cimetière de Kensal-Green, sur un monument magnifique :

CI-GIT JOHN DAVIES,
L'AMI DES INFORTUNÉS,
LE PLUS TENDRE DES ÉPOUX.

Et plus bas, sur la même pierre :

CI-GIT, THOMAS MILLARD,
L'AMI DES INFORTUNÉS,
QUI FUT
POUR LA VEUVE DE JOHN DAVIES,
MENTIONNÉ CI-DESSUS,
LE PLUS TENDRE DES ÉPOUX.

Je vais religieusement tous les ans faire une visite au *Kensal-Green Cemetery*. Je suis encore

jeune, et j'espère voir un jour la fin de la liste des tendres époux de cette veuve exemplaire, si consolable et si consolée.

La veuve, en France, reste chef de la famille : elle y fait autorité.

A la mort de son mari, la veuve anglaise devient douairière : elle abdique le peu d'influence qu'elle a jamais eue dans la famille en faveur de son fils aîné. Elle a rarement été initiée aux affaires de son mari, et elle trouve tout naturel que son fils, un homme, prenne en main les rênes du gouvernement.

Un proviseur de lycée français vous dira que les fils de veuves sont généralement les plus dociles et les plus laborieux ; un *Head Master* d'école publique anglaise vous dira que les fils de veuves sont généralement les plus volontaires et les plus paresseux. Un banquier anglais vous dira aussi qu'il y a deux classes de clients auxquels il n'aime point avoir affaire : les veuves et les clergymen. « Ils n'entendent rien aux affaires, me

disait un jour le directeur d'une des grandes banques de Londres.

— Je crois, lui répondis-je, que vous calomniez les clergymen. »

Je connais une veuve française qui, un an avant d'envoyer son fils au collège, s'est mise à apprendre le latin et le grec afin de pouvoir lui servir de répétiteur. Ayant ainsi sur son fils l'avance d'une année d'étude, elle l'a suivi jusqu'en rhétorique. Tout le monde aura reconnu cette Cornélie française, quand j'aurai dit que, le jour où son fils remporta le premier prix au grand concours de la Sorbonne, elle l'empêcha d'aller recevoir une couronne, qui allait lui être remise par le Prince Impérial qui présidait ce jour-là à la distribution des prix.

Je connais une veuve anglaise à qui je faisais remarquer un jour que les mères n'avaient, en Angleterre, presque aucun empire sur leurs fils. « C'est tout naturel, me répondit-elle, chacun a son rôle en ce monde : les hommes sont faits pour commander, et les femmes pour obéir. »

Inutile d'ajouter que, lorsque nous caressons tendrement nos mères, nous nous rendons souverainement ridicules aux yeux des Anglais. Mais tant que nous aurons pour nos mères cet amour si vif et si tendre, tant que nous les conserverons comme guides, comme confidentes, comme consolatrices, nous n'aurons pas lieu d'être jaloux des Anglais.

Cependant cette influence de la mère, si grande en France, si insignifiante en Angleterre, explique l'homme des deux pays : chez le Français, vous voyez se mêler aux qualités de l'homme, des qualités et des défauts qui appartiennent à la nature de la femme, la finesse, l'amabilité, l'amour du joli plutôt que du beau, le goût de la causerie, voire même des petits potins; chez l'Anglais, les qualités et les défauts n'y sont point tempérés par l'art ou le désir de plaire, ils ont libre carrière. De là des inondations, des avalanches de vertu ou de vice.

L'Anglais n'est adorateur que du bon sens pratique et, si j'avais un titre à lui donner,

je l'appellerais Sa Solidité maître John Bull.

L'Anglais ne tire son origine que du père; le Français tire la sienne du père et de la mère.

Si j'avais à nommer la qualité la plus éminemment anglaise, sans hésiter je nommerais : l'hospitalité.

Et comme il est difficile, quand on fait des observations sur un pays étranger, de ne point se lancer dans les comparaisons, j'ajouterais, au risque d'être taxé de manque de patriotisme par ces bons chauvins qui se plaisent à croire que les Anglais sont des semi-barbares qui vivent dans une sorte de nuit éternelle, j'ajouterais, dis-je, que l'hospitalité anglaise est beaucoup plus prévenante et plus généreuse que l'hospitalité française. La Française est fourmi et n'est point prêteuse : elle ne fait qu'entr'ouvrir la porte de sa maison. L'Anglaise est cigale : elle ouvre à deux battants les portes de son hospitalité.

Allez en province faire visite à une Française... si vous vous trouvez mal, elle vous offrira un

verre d'eau sucrée; si vous allez danser chez elle, elle vous offrira une brioche et une tasse de chocolat. Pour prendre place à sa table, il faut être des siens : son hospitalité ne s'étend point au-delà du cercle de la famille. Elle fait régulièrement ses visites; on les lui rend religieusement, en les comptant; mais ce sont des visites de convenance, des visites sèches. Rentrée au foyer domestique, elle s'y enferme, s'y calfeutre à double tour.

Eh ! parbleu, voilà bien pourquoi la vie intime en France est pour l'étranger lettre close. Les absurdités qu'on débite sur nous, dans des livres qui ont la prétention de décrire nos mœurs, sont bien là pour en faire foi.

La vie de province, en Angleterre, est beaucoup plus intelligente et plus gaie : on y est plus sociable et d'un commerce plus libre. La jeunesse comme il faut fait partie du club de lawn-tennis et autres clubs athlétiques de la ville, et tous les jours se réunit en plus ou moins grand nombre dans les champs des environs. Ces réunions jour-

nalières sont à chaque instant l'occasion de parties de plaisir et de pique-nique. On va dîner, prendre le thé, souper les uns chez les autres. Les habitants d'une petite ville anglaise m'ont toujours fait l'effet de ne former qu'une seule famille. Et les sauteries improvisées, les soirées musicales, les conférences, pour ne rien dire des réunions religieuses et philanthropiques! Il ne se passe pas de semaine qu'on ne se réunisse pour se divertir ensemble. Je connais une petite ville où, pendant l'hiver, les habitants se rendent tous les samedis soir dans la grande salle d'école de l'église. On y chante, on y fait de la musique, on y fait la lecture de quelques morceaux humoristiques. Chacun paye sa place dix centimes. La somme ainsi recueillie sert à payer l'éclairage et le chauffage de la salle; s'il y a du bénéfice, on le donne aux pauvres. J'ai toujours vu salle comble à ces *penny-readings*.

Voilà une étude critique qui prend singulièrement la tournure d'un panégyrique, vont peut-être s'écrier quelques-uns de mes compatriotes,

en lisant ces lignes qui n'ont d'autre ambition que d'être fidèles.

Mais, dirai-je à ces compatriotes, fort peu nombreux du reste, il y a deux sortes de patriotisme, le patriotisme aveugle et le patriotisme intelligent : celui qui ne veut rien apprendre et rien louer chez les autres, et celui qui cherche à s'éclairer, à s'instruire, et qui sait reconnaître les qualités dont aucune nation n'est dépourvue, l'Angleterre surtout, bien certainement.

C'est à ce dernier que je m'adresse.

XII

Mistress John Bull restera chez elle, le... R. S. V. P. — Un propriétaire intelligent, — Signification du mot « Concert ». — La conversazione. — L'Académie royale de peinture.

Quand vous entendrez le double coup de marteau du facteur, ne vous précipitez pas avec joie sur votre boîte aux lettres, car, au lieu d'une réponse impatiemment attendue, vous y trouverez peut-être un petit piège conçu en ces termes :

> MISTRESS JOHN BULL
> restera chez elle
> le. . . . . .
>
> *Musique à 9 heures.* R. S. V. P.

R. S. V. P.! Le conseil est bon, suivez-le : *Résistez, si vous pouvez.*

Refusez en bon diplomate : « Monsieur X. présente ses compliments à mistress John Bull et regrette infiniment qu'un engagement pris par madame X. le prive du plaisir de se rendre à son aimable invitation pour le..... » Voilà. Ne manquez pas de nommer madame X. et de la rendre responsable de votre vif désappointement, vous donnerez ainsi à entendre à mistress John Bull, que, si vous aviez pris l'engagement vous-même, vous eussiez fait tout votre possible pour vous en désister, afin de vous rendre à même d'assister à sa soirée musicale.

Imitez en cela les Anglais, qui sont en diplomatie les maîtres du monde : quand ils ont quelque chose de désagréable à faire dire, c'est invariablement leurs femmes qu'ils chargent de la petite corvée. Demandez, par exemple, à votre propriétaire de faire des réparations ; dites-lui qu'il pleut dans sa maison ; que vous êtes sujet aux rhumatismes, et que sa bicoque de carton sera votre

tombeau s'il ne vous envoie pas au plus vite le maçon et le menuisier. Vous croyez peut-être qu'il va s'apitoyer sur votre sort et accourir. Du tout : pas si bête. C'est sa femme qu'il vous envoie. Vous voyez, en effet, arriver chez vous cette dame, l'air maussade et quelque peu malhonnête. Elle vous dit alors que les locataires sont des gens grincheux qui ne sont jamais satisfaits, qu'elle voudrait voir la maison à tous les diables, que les courants d'air sont nécessaires à la vie, qu'autrement les miasmes qui s'exhalent des briques vous empoisonneraient, qu'il est clair que vous ne savez pas apprécier votre bonheur. Elle vous souhaite à l'avenir un meilleur caractère, et vous tire sa révérence. Furieux, vous écrivez à votre propriétaire pour vous plaindre du résultat peu satisfaisant de vos démarches, et vous recevez la réponse suivante : « Monsieur, s'il ne tenait qu'à moi, je m'empresserais de faire droit à vos justes récriminations, mais voici la chose : le loyer de la maison que vous occupez est l'argent de poche, l'argent mignon de ma femme (est-il assez gentil, ce petit

mari!) et c'est elle seule que celà regarde. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui persuader de faire faire les réparations en question, mais je regrette d'avoir à vous annoncer que mes démarches auprès d'elle sont restées infructueuses. » Et comme les lois, en Angleterre, sont faites par les propriétaires, et que, si votre maison s'effondre et que vous ayez un bail, le propriétaire n'est pas tenu de la relever, plutôt que de geler chez vous ou d'y être noyé, vous faites faire les réparations à vos frais. Voilà.

Mais revenons à notre soirée musicale, ou plutôt, allons-y, puisque, ne nous doutant pas du coup, nous avons accepté l'invitation.

A neuf heures, vous vous présentez. La maîtresse de la maison vient au-devant de vous vous serrer la main et vous souhaiter la bienvenue.

« Que c'est aimable à vous, monsieur, d'être venu vous joindre à notre petit cercle!

— Mais, madame, tout le plaisir est pour moi, croyez-le bien.

— Est-ce que vous chantez?

— Moi? Non, je ne chante pas.

— Eh bien, je vous en félicite, m'a plusieurs fois dit mistress Bull tout bas à l'oreille.

— Mais, pardon, c'est plutôt moi qui vous en félicite; je serais désolé de gâter votre charmante réunion. »

Vous allez prendre votre place, on va commencer.

Les morceaux se succèdent avec une rapidité vertigineuse. J'ai été témoin, à ces soirées musicales, de véritables tours de force : des prodiges. J'ai entendu jusqu'à vingt-cinq romances en moins de deux heures, et quand je me prenais à songer au nombre incalculable de petits ronds noirs qui avaient voltigé dans le salon sans qu'aucun des amateurs ait réussi à en attraper un de juste, je me disais : « — C'est vraiment jouer de malheur; jamais je n'ai vu de déveine pareille. C'est insensé, c'est prodigieux, quand on songe à la théorie des chances, au calcul des probabilités. »

« Concert, dit Littré, action d'agir ensemble. » Pas en Angleterre aux soirées d'amateurs : action de courir l'un après l'autre sans jamais parvenir à s'attraper. Ces excellentes gens m'ont toujours fait l'effet, dans leurs duos, de se crier à tue-tête : « — Tu ne m'attraperas pas, Nicolas ! »

Le piano est généralement bon, j'entends l'instrument ; cependant le piano anglais n'a pas la sonorité, surtout la limpidité, du piano français.

« — Nos pianos sont un peu sourds, me disait un jour une aimable maîtresse de maison.

— Ils ont de la chance, vos pianos, » pensai-je.

Ce qu'il y a de mieux à faire, quand on se trouve pincé à ces soirées musicales, c'est d'en prendre son parti, et de se tenir coi sur sa chaise. Après tout, c'est une affaire de quelques égratignures aux oreilles. On en revient.

Mal me prit un soir de quitter cette malheureuse chaise. J'étais au supplice depuis deux mortelles heures. « — Allons, mon ami, me dis-je,

il faut à tout prix sortir de cette position, tu te grises à écouter ce bruit; circule un peu. »

Un jeune homme à la voix cuivrée venait de massacrer *Non è ver*, la jolie romance de Tito Mattei. L'*exécution* terminée, je me lève, croyant le moment favorable, et je m'avance vers mon braillard.

« — Ah, monsieur, lui dis-je, que cette romance est donc jolie, et que vous l'avez chantée à ravir !

— C'est ma romance de prédilection, me dit-il d'un air triomphant.

— Vous la chantez avec un goût exquis. Est-ce que vous la savez en italien?

— Mais, monsieur, s'écria-t-il, je viens de la chanter en italien.

— Vraiment! fis-je sans me déconcerter; excusez-moi, j'étais tellement sous l'influence de la mélodie que je n'ai point fait attention aux paroles....... »

« — Pas de chance ! me dis-je à moi-même en retournant à ma place un peu penaud. D'ailleurs, tu ne l'as pas volé, » me hâtai-je d'ajouter.

Un quart d'heure après, l'insulaire s'assit au piano et joua un nocturne, une *brise du soir* quelconque.

J'appris en confidence que le morceau était de sa composition. Il le joua assez correctement pour satisfaire un mathématicien, sans y mettre plus d'expression qu'une boîte à musique. Au reste, pour plaire à un auditoire de salon, il faut ici jouer ou chanter comme une mécanique, sans qu'aucun muscle du visage compromette la dignité britannique.

L'Anglais qui montre ses sentiments perd son *self-control*, et se voit renié de ses compatriotes. C'est mauvais ton.

La voix sympathique est inconnue : on chante plus ou moins fort, plus ou moins faux. Quand la maîtresse de la maison vient vous dire : « Vous allez entendre ce monsieur, il a une voix magnifique, » cela signifie qu'il a une voix de stentor.

Si j'avais à donner une idée à peu près exacte de ce que l'on ressent aux soirées musicales de mistress John Bull, je dirais que ce sont des dou-

leurs intolérables que je ne pourrais mieux comparer qu'au mal de dents dans les intestins. Figurez-vous qu'on vous arrache une molaire au fond de l'estomac.

La soirée musicale, passe encore : on y fait du bruit, et cela vous permet de constater que vous êtes encore en vie. Et puis, quand le tapage est fini, on soupe, et, comme je vous l'ai dit, chez mistress John Bull on soupe bien.

Mais il y a pis que la soirée musicale : c'est la *conversazione*, ainsi appelée, parce que l'on s'y promène beaucoup et qu'on y converse fort peu.

En arrivant, vous allez serrer la main au maître et à la maîtresse de la maison, puis vous partez : votre carte d'invitation vous sert de feuille de route. Vous marchez doucement, à pas lents et solennels, jusqu'à ce que vos genoux fléchissent ou que la tête vous tourne. Alors vous vous dirigez du côté du buffet, et si vous savez jouer des coudes, vous obtenez une tasse de thé ou de café, une glace ou des petits fours. Le buffet, se trou-

vant être la seule *attraction* de la soirée, soutient un siège formidable, et vous n'y arriverez pas sans protections, voire même sans quelques contusions. Mais, après votre première étape, il vous faut faire halte et vous rafraîchir, même au prix de deux ou trois horions ; vous n'y regardez pas de si près. Quand vous vous êtes réconforté, il faut songer à repartir du pied gauche. Vous n'êtes pas venu pour vous amuser; quant à passer la soirée au buffet, il n'y faut pas songer. Vous jetez un regard caressant sur les glaces à la vanille et autres bonnes choses que vous quittez avec tant de regret, et vous entamez la seconde étape. Vous souhaitez, en chemin, d'être présenté à une dame, afin d'avoir une occasion de retourner au buffet avec elle. A la *conversazione*, point de tables de whist, peu ou point de sièges : quelques albums de photographie à feuilleter. Ces réunions, dites *Social Gatherings*, sont très courues... j'entends marchées. S'il y avait moins de monde, vous pourriez prendre votre courage à deux pieds, et faire en une heure les trois ou quatre kilomètres

qui sont attendus de vous. Quand vous sentez des millions de fourmis vous dévorer des cuisses aux talons, vous allez dire au maître de la maison : « Mille fois merci de la charmante soirée que vous m'avez fait passer. » Il vous répond invariablement : « Je suis heureux que vous vous soyez amusé, *I am so glad you have enjoyed yourself.* » Il est de bon ton de se dire ces choses sans se rire au nez. John Bull, passé maître en l'art de s'ennuyer, n'a jamais rien inventé de plus tuant que la *conversazione* : c'est le *nec plus ultra* de l'art.

L'Académie royale de Peinture, le Salon de Londres, ouvre le 1er mai. Si, pendant les mois de mai et de juin, vous faites une visite à mistress John Bull, sa première question sera : « Avez-vous été à l'Académie royale ? Quels tableaux avez-vous remarqués ? » Or, les Anglais sont excellents connaisseurs en peinture, et moi, je l'avoue à ma honte, je prends des croûtes pour des chefs-d'œuvre. Comme je pourrais me hasarder à répondre :

« J'ai remarqué tel ou tel tableau », et manquer mon effet, j'ai recours, pour me tirer d'embarras à un petit moyen des plus simples, et que voici : je me fais indiquer, par quelques artistes de mes amis, les quinze ou vingt meilleurs tableaux de l'exposition, je vais les voir, j'en retiens les noms avec soin, et je pars faire mes visites.

« Avez-vous été.....? me dit-on.

— Parfaitement. Vous n'avez pas manqué, j'en suis sûr, ajouté-je, de remarquer tel ou tel tableau... »

Je m'épargne ainsi bien des peines et des impairs ; d'abord deux journées entières à regarder les tableaux, puis un torticolis... enfin l'ennui de passer pour un âne, ce qui est fort désagréable... surtout quand c'est la vérité.

Je soupçonne plus d'une excellente Anglaise d'aller un peu à l'Académie royale pour y voir les toilettes. Quant aux fils de la vieille joyeuse Angleterre, j'en ai vu s'installer au buffet, à la *bar*,

et y avaler force grogs au brandy ou au whisky, jusqu'au retour des dames qu'ils étaient venus accompagner. Cela leur permet de voir à l'Académie deux fois plus de tableaux qu'il n'y en a.

XIII

Les femmes de la famille royale. — Mistress Christian. — Minnie et Alec. — Le noble lord le poète-lauréat. — On demande une Académie anglaise.

Dites à un conservateur anglais que Gladstone est un vieux gredin et Chamberlain un démagogue dangereux, il vous répondra : « — Vous l'avez dit. »

Dites à un libéral anglais que Salisbury est un charlatan, Stafford Northcote une vieille femme, et Randolph Churchill un pantin, il vous répondra : « — Bien touché. »

Mais permettez-vous une plaisanterie sur la

reine Victoria, et votre Anglais, conservateur ou libéral, vous sautera à la gorge comme un bouledogue.

La raison en est fort simple.

Pour un conservateur, un gouvernement libéral n'a jamais fait et ne fera jamais rien de bien.

Pour un libéral, un gouvernement conservateur n'a jamais commis et ne commettra jamais que des sottises ou des horreurs.

Mais en insultant la reine, qui se trouve placée à l'abri de toutes les jalousies de parti, sur la tête de laquelle rejaillissent tous les succès, toutes les gloires de la nation, vous insultez l'Angleterre, et sur ce chapitre-là l'Anglais est intraitable ; et c'est bien là ce qui fait sa force, ne vous y trompez pas.

Heureux les pays dont les enfants savent oublier les querelles de parti pour ne songer, à un moment donné, qu'à se rallier autour du drapeau !

Allez au théâtre, au concert, à une réunion athlétique de collégiens, quand la musique, pour annoncer la fin de la représentation ou de la cé-

rémonie, se mettra à entonner le *God save the Queen*, vous verrez toutes les têtes se découvrir, tous les visages devenir graves, et, au milieu de ce silence imposant, de ce recueillement solennel, vous vous sentirez frappé d'admiration et de respect pour cette nation chez laquelle le son d'un hymne monotone fait vibrer dans le cœur toutes les cordes de l'amour de la patrie.

Certes, la *Marseillaise* est un chant bien plus beau ; mais hélas ! il éloigne encore du drapeau bien des Français : c'est un chant de parti, ce n'est pas le chant national de la France.

Et, cependant, ce respect universel pour la reine n'est pas encore tant un hommage rendu à la monarchie qu'un hommage rendu à une cour dans laquelle la chronique scandaleuse perdrait son temps à chercher de quoi s'alimenter, et à une reine vertueuse qui comprend si bien ses devoirs de souveraine constitutionnelle que les mieux informés, parmi les libéraux et les conservateurs, affirment ignorer de quel côté son cœur balance.

Ce n'est pas, toutefois, qu'on ne sache parfaite-

ment que le conservatisme de la reine est des plus prononcés ; mais elle a toujours eu assez de tact et de respect pour les convictions de ses sujets pour dissimuler ses sentiments personnels, à ce point qu'un homme d'état peut toujours en public feindre de les ignorer sans insulter au bon sens de son auditoire.

A lire les discours et les décrets de la reine, émaillés comme ils le sont de *c'est notre royal plaisir;* à entendre sa sanction royale donnée, à la Chambre des Lords, aux projets de loi votés par la Chambre des Communes, par la formule : *La Reyne le veult*, vous vous croiriez en plein moyen âge, ou tout au moins au XVIIe siècle, sous le régime monarchique absolu, despotique. Tous ces vestiges des anciennes prérogatives royales sont religieusement conservés en Angleterre, mais ce ne sont plus que des mots : la volonté de la *reyne* n'est pas plus terrible que la Tour de Londres, d'où l'on sort aujourd'hui aussi facilement qu'on y entre... moyennant la modique somme de six pence. Aussi bien la reine pourrait se faire rem-

placer par sa photographie, si sa photographie savait signer.

Gouvernement facile et beau,
A qui suffit, pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Les discours et les décrets royaux sont approuvés de la reine et signés par elle, je veux bien qu'elle les ait lus ou entendu lire; mais pas une phrase n'est d'elle, et si vous voulez vous faire une idée exacte de ce qu'est la femme, ce ne sont pas ses discours et ses décrets qui vous y aideront.

Dans le second volume de mémoires: *Life in the Highlands* (1862-1882), publié cette année par la reine Victoria, vous chercheriez en vain la moindre allusion politique: c'est le journal d'une femme de gentilhomme campagnard qui ne voit point d'événements importants au delà du petit cercle de sa famille. C'est le journal d'une reine qui ne donne à son peuple qu'un sujet de plainte: c'est qu'on ne la voit pas assez.

Heureuse reine! heureux peuple!

A l'exception des veuves de colonel et des comtes polonais de table d'hôte qui, en Angleterre comme dans tout pays où s'est posé le pied de l'homme, connaissent les secrets les plus intimes de toutes les familles royales du monde, et qui vous diront d'un air mystérieux : « Oh ! la princesse une telle ! je sais de source certaine qu'il a fallu la marier au plus vite. » Ou bien : — « Vous savez, ce petit baby qu'a eu l'autre jour la comtesse de... Cher enfant ! il ne saura jamais ce qu'il doit à Son Altesse Royale ; » à l'exception de ces braves gens, dis-je, vous n'entendrez personne en Angleterre vous raconter d'anecdote piquante sur aucune des femmes de cette cour si pure et si sévère à l'endroit des mœurs, que la reine, dit-on, ne permet même pas qu'on lui présente une femme séparée de son mari, fût-elle marquise ou duchesse.

C'est en offrant l'image d'une vie de famille exemplaire ; c'est en laissant son peuple se gouverner comme bon lui semble ; c'est en prenant part aux joies et aux douleurs de ses plus hum-

bles sujets ; c'est en attachant par des liens d'affection le trône à la chaumière, que cette reine, cette mère modèle, a pu inspirer à son peuple des sentiments qui frisent l'adoration.

Les filles de la reine sont artistes. Elles ont exposé au Salon de Londres et font des illustrations pour les journaux. Elles passent agréablement une partie de leur temps à visiter les expositions de peintures et les ateliers des peintres.

Leur éducation a été celle qu'une mère prévoyante de la classe bourgeoise donnerait à ses filles, et ce n'est un secret pour personne qu'au châlet suisse d'Osborne, les jeunes princesses apprenaient à coudre et à tenir un ménage.

En 1866, la princesse Alice, mariée au prince Louis de Hesse qui succéda, en 1877, au trône grand-ducal de Hesse-Darmstadt, écrivait à sa mère, la reine du plus grand empire du monde, les lignes suivantes : « Je viens de faire les robes d'été de mes petites filles ; j'en ai fait sept. Je ne les ai pas seulement brodées : je les ai coupées,

bâties, et cousues. J'ai fait aussi les petits jupons de flanelle pour le baby que nous attendons. C'est moi qui tiens tous les comptes de la maison, aussi je suis bien occupée. Notre petite famille augmente rapidement, et pendant plusieurs années, il va nous falloir vivre très économiquement. »

Les lettres de la princesse Alice, où la femme de foyer se révèle à chaque ligne, ont été publiées en allemand il y a quelques années. La princesse Christian de Schleswig-Holstein vient de les publier en anglais. Cette correspondance fait connaître cette princesse qui, après avoir, en 1861, prodigué à son père tous les soins d'un ardent amour filial et lui avoir fermé les yeux, succombait, dix-sept ans plus tard, jour pour jour, à la fleur de l'âge, victime de son dévouement au chevet de ses enfants et de son mari, atteints de la terrible maladie qui fit, à l'époque, de si grands ravages dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt.

Je flânais un jour au *Soho Bazaar* avec quelques

dames anglaises de mes amies. A quelques pas de nous, la princesse Christian de Schleswig-Holstein, accompagnée de son mari, faisait des emplettes. Après avoir choisi plusieurs petits bibelots qu'elle fit mettre de côté :

« Vous m'enverrez ces objets, dit-elle à la jeune femme qui les lui avait montrés.

— A quelle adresse?

— A Buckingham Palace.

— Quel nom, madame?

— Oh! attendez!... à mistress Christian, » fit la princesse vivement, en lançant à son mari un petit regard fin qui traduisait la joie enfantine qu'elle ressentait de son espièglerie. Marie Antoinette, la plus hautaine des reines, aimait à jouer à la bergère.

Le poète Tennyson se trouvait, au mois de septembre de l'année 1883, à la cour du roi de Danemark. Assis un soir auprès de la jeune impératrice de Russie et de sa sœur, la princesse de Galles, il semblait mal à l'aise : « Mesdames, leur

dit-il, excusez mon embarras, obligé d'appeler l'une de vous Votre Majesté, l'autre Votre Altesse Royale, je ne vois pas le moyen de donner à la conversation ce tour plaisant et commode...

— Oh! qu'à cela ne tienne, interrompit la charmante princesse de Galles, appelez-nous Minnie et Alec : ce sont nos petits noms d'amitié. »

En effet, la princesse de Galles s'appelle Alexandra et l'impératrice de Russie Marie Fedorovna.

C'est là une réponse gracieuse et vraiment digne d'une aimable princesse en vacances.

Pauvre Tennyson! M. Gladstone l'a élevé à la pairie. Le poète-lauréat anglais a consenti à changer son glorieux nom pour celui de lord Tennyson. Pendant longtemps la république des lettres avait bien voulu considérer la nouvelle comme un canard, une mauvaise plaisanterie; mais hélas! rien n'était plus vrai. Le gracieux barde saxon, l'illustre chantre du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, siège aujour-

d'hui à la Chambre des Lords, tout comme M. Guinness, fabricant de *double-stout.*

> Ah ! quel honneur,
> Monsieur le Sénateur !

C'est un bien vilain tour que lui a joué là M. Gladstone.

Le mot *esquire* paraissait déjà assez ridicule après ces deux noms : Alfred Tennyson ; mais lord Tennyson ! Non, c'est à n'en pas croire ses oreilles.

Quel est le Français qui dit *Monsieur* Victor Hugo, en parlant de notre immortel poète ? Eh bien, imaginez-vous mieux que cela : figurez-vous qu'il faille l'appeler *Monsieur le comte* Victor Hugo, et vous arriverez ainsi à vous faire une idée à peu près juste de ce que l'on a ressenti ici en apprenant que Tennyson allait, de son propre gré, s'affubler du titre de lord.

Nul ne songerait à reprocher son titre à lord Byron : c'était un accident ; il avait onze ans quand il hérita des titres et des biens de son grand oncle. On dit qu'il versa des larmes de joie, en

apprenant l'honneur que le hasard de la naissance lui conférait. Quelles larmes amères Tennyson n'a-t-il pas dû verser en se voyant, au terme de sa brillante carrière, *le noble lord le poète-lauréat*. C'est un suicide.

Il y avait pourtant, dans la généalogie d'Alfred Tennyson, de quoi satisfaire ses appétits aristocratiques : on y compte des princes, des rois, voire même des saints.

En effet, John Savage, comte Rivers, se trouvant être un des ancêtres de Tennyson, on peut dire que les quatre Édouard, Jean, les trois premiers Henri, Guillaume le Conquérant, Alfred, Ethelwulf et Egbert sont ses aïeux. Or Édouard III, étant le fils d'Isabelle, fille de Philippe le Bel, on peut ajouter que saint Louis, Philippe-Auguste et Hugues Capet figurent sur la liste des ancêtres du poète-lauréat. Ce n'est pas tout. La *Saint-James's Gazette*, qui, l'autre jour, déroulait la généalogie tout entière, prétendait qu'on pouvait ajouter aux noms mentionnés ci-dessus les noms de Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, cano-

nisé par le pape Clément X, de l'empereur Frédéric Barberousse, et de plusieurs rois d'Écosse.

Voilà du sang noble dans les veines ou je ne m'y connais pas. Qu'est-ce qui a bien pu démoraliser ce rejeton de si nobles aïeux?

Ce voyage au Danemark?

Serait-ce une visite à la cour de Copenhague, au moment où s'y trouvaient le czar de toutes les Russies, la czarine et la princesse de Galles? Il n'y avait pas là cependant de quoi tourner la tête au plus illustre enfant d'Albion.

Qu'est-ce que lord Tennyson va bien pouvoir faire à la Chambre des Lords? Votera-t-il, lui qui ne s'est jamais mêlé de politique, excepté à vingt ans (il y a longtemps de cela!) ,alors qu'il faisait du radicalisme à outrance? Sa présence, dans cette auguste et vénérable assemblée, prouvera une fois de plus qu'on ne saurait prendre la Chambre des Lords au sérieux en tant que corps législatif.

Mais hélas! l'Angleterre n'a point d'Académie

nationale. Elle ne peut récompenser le génie qu'en lui faisant des rentes, et en l'envoyant à la Chambre des Lords... ou à l'exhibition de madame Tussaud.

XIV

L'institutrice et autres domestiques de la maison de mistress John Bull. — Dames de ménage. — Bonnes anglaises et françaises. — Chasse au voleur : le policeman ne rentre pas bredouille, par extraordinaire.

L'institutrice est, dans la maison anglaise, beaucoup moins qu'une invitée, un tant soit peu plus qu'une domestique. Ses gages sont inférieurs à ceux de la cuisinière, et celle-ci sait au besoin le lui faire sentir. Le sommelier lui adresse de petits regards protecteurs et, quand il lui trouve l'air un peu pâle, il pousse la galanterie jusqu'à lui offrir en cachette un verre de vin d'Oporto. La pauvre déclassée est souvent prise d'envie d'ap-

peler cet important personnage *monsieur*. Sa position est humiliante et insupportable. Chacun dans la maison a sa place, excepté l'institutrice. Le salon n'est pas pour elle, la cuisine n'est pas pour elle. Elle gêne les maîtres de la maison, les domestiques la trouvent fière et la détestent. Elle n'est à l'aise avec personne. Elle regrette de n'être pas entrée dans la maison comme simple gouvernante : elle pourrait alors faire un brin de causette avec la femme de chambre, et sa position serait tolérable.

Je vois dans les journaux l'annonce suivante : « Une demoiselle, fille et sœur de clergymen, désire entrer dans une bonne famille, pour enseigner à des enfants de huit et douze ans l'anglais, le dessin, la musique, l'arithmétique, le français et l'allemand (appris sur le continent). *Accepterait volontiers un salaire.* »

Il n'y a dans cette annonce rien qui m'étonne. Je connais des institutrices qui sont passées à l'état d'encyclopédies vivantes pour gagner leurs frais de blanchissage et le droit de faire maigre

chère à la table du logis. J'en connais qui, dégoûtées de ce métier ingrat, se sont faites demoiselles de magasin. Elles gagnent de douze à quinze cents francs et sont très bien traitées par leurs patrons.

Beaucoup de jeunes filles, appartenant à des familles aisées, vont passer leurs matinées à donner des leçons, pour se mettre un peu d'argent mignon dans la poche. Celles-là sont indépendantes, elles ont leurs *homes*, et n'ont point, comme l'institutrice pensionnaire, à passer leur vie à essuyer des mortifications.

Quelques institutrices diplômées, sachant se faire valoir et surtout se faire payer, parviennent à rendre leur position à peu près supportable.

Offrez à un Anglais de donner chez lui des leçons à deux schellings, il vous traitera en besogneux et vous dira : c'est trop cher. — Demandez-lui une guinée, d'un air arrogant et le chapeau enfoncé sur les yeux, sa bouche et ses yeux s'arrondiront de respect : il vous fera un pro-

fond salut, vous adressera quelques paroles flatteuses et s'exécutera : *experto crede.*

J'extrais les réflexions suivantes du compte-rendu d'une affaire qui s'est jugée dernièrement à la cour du Banc de la Reine.

Une jeune institutrice réclame la somme de 7 livres sterling et 10 schellings, soit 187 fr. 50 c. pour six mois de leçons. Sa maîtresse les lui refuse en prétendant qu'elle est partie avant l'expiration de son engagement. Surquoi la plaignante affirme qu'elle est partie, parce que sa maîtresse l'avait frappée, et cela devant les enfants. On s'explique au tribunal.

LE JUGE. — Avez-vous signé un engagement de douze mois?

L'INSTITUTRICE. — Non, milord. Je ne signerais jamais d'engagement pareil.

LE JUGE. — Pourquoi?

L'INSTITUTRICE. — Parce que, au bout de six mois, j'ai toujours besoin de repos.

LE JUGE. — Je comprends cela. Je ne doute pas que, d'ici à peu de temps, vous ne soyez plei-

nement satisfaite d'engagements de trois mois. (Rires.)

L'INSTITUTRICE. — Ni moi non plus, milord. (Nouveaux rires.)

Plus loin, le juge s'adresse à la défenderesse.

LE JUGE. — Admettez-vous avoir frappé la plaignante?

LA DÉFENDERESSE. — Oui, milord; je lui ai donné un soufflet.

LE JUGE. — En présence de vos jeunes enfants?

LA DÉFENDERESSE. — Oui, milord : la plaignante avait insulté mon petit garçon.

LE JUGE. — Comment cela?

LA DÉFENDERESSE. — Elle l'avait appelé *petit malhonnête* et *petit imbécile*. Votre Seigneurie doit comprendre que je ne pouvais pas tolérer une pareille conduite chez une institutrice.

Et, en prononçant ces mots *chez une institutrice*, je m'imaginais voir le dégoût qu'exprimait le visage de l'excellente dame : certes il eût été cha-

ritable de lui offrir un verre d'eau pour se rincer la bouche!

Soyez donc institutrice et savante!

Mais voilà : en Angleterre, une institutrice est rarement savante. On se fait institutrice comme souvent on se fait maître de pension : pour prendre sa revanche des déboires qu'on a éprouvés en ce monde, sur le bas des reins de moutards impuissants.

L'enseignement privé est un pis aller : c'est une carrière peu lucrative qu'on embrasse... quand tout vous fait la grimace; lorsqu'on a fait tous les métiers sans avoir réussi dans aucun.

Le jour où il y aura en Angleterre un corps enseignant, reconnu *professionnel;* le jour où nul ne pourra enseigner sans avoir préalablement obtenu un brevet de capacité, tout comme le garçon apothicaire; le jour où l'instruction frelatée sera poursuivie par la loi, l'institutrice pourra marcher la tête haute : elle aura dans sa poche un certificat de supériorité sur la mère des enfants qui seront confiés à ses soins;

elle n'aura plus à rougir de ses occupations, elle s'en fera gloire.

A proprement parler, il y a peu de bonnes en Angleterre : il y a des *young ladies* (prononcez *laïdies*) qui consentent, pour une indemnité qu'elles méritent rarement, à cirer vos bottes, à nettoyer les couteaux, à laver la vaisselle, et à vous épargner, au prix de votre tranquillité, quelques petites besognes désagréables auxquelles vous pourriez facilement vous faire, si l'on vous avait inculqué dans votre jeunesse de meilleurs principes d'égalité, et des habitudes de ménage mieux en rapport avec les progrès de la démocratie.

En Amérique, chez les cousins de John Bull, il n'y a plus de bonnes : il y a des *lady-helps*[1] que les maîtresses de maison traitent en amies, d'égales à égales. Les nègres seuls consentent

1. Dames de ménage.

encore à faire passer sur les bottes des Yankees le vernis luisant de leurs boules de singe.

Ces *lady-helps* vont aux renseignements : elles s'informent auprès des *lady-helps*, qui les ont précédées, du caractère de la maîtresse de la maison, qui aura bientôt, il faut l'espérer, à tenir son livret en règle. Aussi bon nombre d'Américaines ont-elles renoncé à tenir maison : elles vivent à l'hôtel.

Un de mes amis visitait l'Amérique en 1876, au moment de l'Exposition de Philadelphie. Muni de chaleureuses lettres de recommandation auprès de plusieurs importants personnages de Washington, il se promettait du bon temps dans la haute société américaine. En effet, un sénateur l'invite bientôt à venir passer quelques jours dans sa maison de campagne, aux environs de Washington. Mon ami accepte avec empressement, et se rend le samedi suivant à la résidence du sénateur : c'était un château luxueux, paraît-il. Après avoir passé une soirée charmante en famille, il se retire dans sa chambre et se couche, comptant bien rê-

ver aux deux jolies filles de l'Américain, entre lesquelles il avait eu le plaisir d'être placé à table. Le lendemain, il se lève, s'habille, se bichonne... et ouvre doucement la porte pour saisir ses bottines. Grande fut sa surprise de voir que les bottines étaient là..... telles qu'il les avait placées à la porte la veille au soir. On s'était bien gardé d'y toucher. Était-ce un oubli ou une mystification? Que faire? Mon excellent ami se perdait en conjectures, quand survint le sénateur, qui, lui tapant amicalement sur l'épaule en riant, s'écria : « Ah! mon cher ami, que je suis donc étourdi! j'ai oublié de vous dire, hier au soir, où étaient les brosses et le cirage! »

Mais revenons aux filles de John Bull.

Les bonnes anglaises se distinguent de leurs maîtresses par l'élégance. En France, on reconnaît la bonne à son petit bonnet de linge propre et coquet; ici on la reconnaît à ses plumes. La Française, même des classes les plus inférieures, a l'amour du linge, son ambition est d'en remplir

ses armoires; l'Anglaise l'ignore : quand elle lave sa chemise, elle n'en a pas sur le corps. La bonne française, en province du moins, met ses gages de côté pour se retirer un jour à la campagne et y vivre de ses petites rentes. La bonne anglaise dépense son modeste salaire en chapeaux à plumes, en fourrures, et en falbalas de toutes sortes. C'est dans le sang.

Une dame française de mes amies avait une jeune femme de chambre à laquelle elle s'intéressait. Voyant que cette fille dépensait tous ses gages en camelotte, et que les remontrances qu'elle lui faisait à ce sujet ne produisaient aucun effet sur elle, elle écrivit à la mère pour la prier de donner de bons conseils à sa fille : « Peut-être votre fille entrera-t-elle un jour en ménage avec quelque honnête ouvrier, vous devriez lui inculquer des principes d'économie, » disait-elle. La mère arriva furieuse : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde, fit-elle à mon amie, est-ce que ma fille ne vous vaut pas? est-ce qu'elle n'est pas libre de dépenser son argent comme bon lui

semble? A-t-on jamais vu! Ma fille fait votre ouvrage et ne s'occupe pas de vos affaires. Restez donc dans votre salon, vous n'avez que faire à la cuisine. » Et cette excellente mère, indignée, emmena immédiatement sa fille.

En Angleterre, si l'on fraye avec la valetaille, on est perdu : on leur donne des ordres, on ne leur parle pas.

En France, on a encore de bonnes vieilles servantes avec lesquelles on est familier, et qui pour cela ne le sont pas avec vous. Dans notre bonne existence de province, que l'on ne sait pas apprécier, admirer même, à l'étranger, parce qu'on l'ignore, il n'est pas rare de voir une vieille cuisinière qui vit de ses cinq ou six cents francs de rentes, et à qui les enfants de ses vieux maîtres font porter un plat délicat ou une bouteille de vieux bordeaux, toutes les fois qu'il y a fête à la maison.

Non, on ne la connaît pas notre existence. Parce que nous respirons la gaieté et que nous voyons la vie en rose, on nous appelle peuple léger :

nous, la nation la plus économe, la plus laborieuse au monde. Mais si nous ne savons pas faire de colonies comme les Anglais, c'est parce que nous sommes trop casaniers, c'est parce que nous ne pouvons pas quitter notre chère patrie que nous aimons tant. Non, on ne la connaît pas notre vie de famille. C'est pourtant là que nous pouvons nous redresser fièrement et reprendre nos prérogatives de cœur. C'est dans la famille française la plus humble qu'on trouve l'amour, l'abandon et la joie, grâce à l'entrain et à la bonhomie du père, grâce aux baisers de l'adorable mère. Et ce n'est pas la froideur et la solennité de la famille britannique, qu'un fils quitte, sans une larme, sans la moindre émotion, pour aller s'établir à la Nouvelle-Zélande ou dans quelque autre colonie des antipodes, qui forment un contraste bien séduisant avec le charme intime qui règne autour du foyer français.

Le grand problème à résoudre en ce monde n'est pas simplement de faire des colonies, c'est d'être heureux et de rendre heureux ceux qui

vivent avec nous au cercle béni de la famille. Ce problème-là nous savons le résoudre.

Me voilà encore parti, j'en ai bien peur, pour le royaume des hors-d'œuvre, oubliant que j'ai à vous parler, ami lecteur, des bonnes anglaises. Pardonnez-moi ; mais, voyez-vous, j'ai la tête bourrée, farcie, de tout ce que j'entends dire sur notre compte à des Anglais qui n'étudient la France que sur le Boulevard des Italiens, de onze heures du soir à minuit, et dans des romans dont tous les héros sont boursicotiers ou lorettes.

Les bonnes sérieuses se payent de trente à cinquante livres sterling, soit de 750 à 1250 francs par an. Dans les classes bourgeoises ordinaires, où l'on doit se contenter de la *general servant*, c'est-à-dire de la bonne à tout faire, mais qui ne sait rien faire, et que l'on paye de 15 à 20 livres sterling, la maîtresse de la maison et ses filles ont à faire leurs chambres à coucher et leur dîner. La bonne sait faire bouillir les pommes de terre et semble passer le reste de son temps à laver le

plancher de sa cuisine et à frotter les marches de l'extérieur de la maison. Ce travail pénible se fait à genoux, au moyen d'une pierre *ad hoc* et de torchons mouillés qu'on trempe dans un seau et que l'on étreint à la main. Pourquoi ne leur fait-on pas faire ce travail avec un balai dur, ce qui leur épargnerait la moitié de la peine, ainsi que les lumbagos et les maux de genou qui en sont la conséquence? je vous le demande.

Il n'y a entre la maîtresse et la servante aucune affection, pas même le moindre attachement, et il est rare que les relations durent plus d'un an : à la première mouche qui pique, on se quitte. Pour les bonnes, toutes les maisons se valent; pour les maîtresses de ménage, toutes les bonnes sont équivalentes : aussi, tu ne me conviens pas? Bonjour — bonsoir.

Quand la servante est malade, on la fait filer promptement à l'hôpital; quand la maîtresse est malade, on fait venir une sœur, une amie ou une garde-malade, de sorte qu'il n'existe entre le salon et la cuisine aucun de ces sentiments de recon-

naissance qui puissent porter ombrage ou préjudice à cette grande vertu anglaise qui s'appelle l'indépendance du cœur.

De toutes les filles des basses classes anglaises, ce sont les servantes qui trouvent le plus facilement à se marier. La raison en est simple. Toujours pimpantes et bien vêtues, coquettement coiffées d'un petit bonnet de dentelle à rubans, élégamment placé sur le sommet de la tête et qui les rend fort appétissantes, le buste généralement développé par l'exercice des bras, ces filles sont beaucoup plus attrayantes que les souillons du bas peuple anglais; mais habituées, en condition, à dépenser leurs gages en parures et en luxe de mauvais goût, et à gaspiller le charbon qu'elles n'ont pas à payer, elles ne sauraient faire que de fort mauvaises épouses d'ouvrier.

Comme j'ai dit plus haut que la bonne anglaise ne portait pas de bonnet de lingerie, je dois faire remarquer que la coiffure de dentelle dont je viens de parler ne se porte qu'à la maison. Si la bonne doit sortir, ne fût-ce que pour traverser la rue, elle

enlève son petit bonnet, et met son chapeau à plumes.

Toute bonne anglaise, comme toute Anglaise de vingt ans qui n'est pas bossue, a son amoureux (*her young man*), et les dames trouvent tout naturel qu'elle demande à aller se promener et *sweethearter* avec lui une ou deux fois par semaine. La permission est invariablement accordée, à moins que le *sweetheart* ne soit un grenadier, ou quelque autre habit rouge au service de Sa Majesté, aussi suspect à une Anglaise que le cousin ou le *pays* des bonnes françaises l'est à une Parisienne. C'est qu'ils sont irrésistibles ces beaux militaires de six pieds, avec leurs raies au milieu de la tête et leurs ailes de pigeon, avec leurs pantalons collants et leurs cigares d'un penny qui embaument ! Et puis, dans l'armée, on est pressé : on traite les affaires d'amour comme les ennemis de Sa Majesté Britannique : tambour battant.

Les amoureux de bonnes qui me paraissent jouir le plus tranquillement, le plus sûrement, de leurs bonnes fortunes sont les policemen. Ces pai-

sibles fonctionnaires sont en effet admirablement placés pour bien choisir leurs conquêtes. Chargés de surveiller, en se promenant à pas lents, un certain côté de rue, ils ont bien vite déniché le plus joli minois de leur ronde ; et le moyen le plus sûr de se protéger à Londres contre les voleurs est d'avoir une jolie bonne dans sa maison, je vous garantis que le policeman ne la perdra pas de vue. Il poussera même le zèle jusqu'à venir voir entre dix et onze heures du soir, si votre porte est bien fermée. Si vous vous attardez le soir et qu'il voie de la lumière chez vous à travers vos jalousies, ce protecteur de l'honnête et tranquille citoyen n'hésite pas à venir frapper discrètement à votre porte. En vous voyant, il vous fait des excuses : — il craignait qu'un voleur ne se fût introduit dans votre domicile. Vous le remerciez chaleureusement, vous félicitant de ce que l'impôt sur le revenu, dont une partie sert à récompenser le policeman de ses peines, vous assure ainsi la pleine et paisible jouissance de vos meubles, et vous permet de dormir sur les deux oreilles. En

le voyant s'éloigner souriant, vous n'hésitez pas à attribuer son air radieux à la satisfaction du devoir rempli, et comme, lorsqu'on fait son devoir dans l'administration, on est heureux d'avoir l'occasion de le faire voir, vous ne doutez pas que le brave policeman n'ait été enchanté que vous lui ayez ouvert la porte vous-même, car cette occasion il l'aurait perdue, si votre jolie bonne avait été à la porte à votre place, et, bien certainement, ce n'est pas dans l'espoir de la voir qu'il est venu vous faire cette petite visite nocturne.

C'était au mois de mars de l'année 1875.

J'étais un soir à lire dans mon cabinet de travail quand, ouvrant violemment la porte, ma bonne entra tout effarée. « Ah! monsieur, s'écria-t-elle, il y a un voleur dans la maison! Le policeman est en bas; si monsieur voulait venir lui parler! »

On ne se fait pas répéter deux fois une pareille prière. Je descendis quatre à quatre. Le policeman était à la porte du sous-sol, sa lanterne sourde à la main.

« Monsieur, me dit-il, j'ai vu un voleur sur le toit de votre maison. Si vous voulez aller faire le guet dans les chambres de l'étage supérieur et l'empêcher de pénétrer chez vous, moi je vais visiter le jardin et faire le tour de la maison ; il ne pourra pas nous échapper, je vais lui couper la retraite. »

Il me semblait que le brave policeman m'assignait un poste plus dangereux que celui qu'il se réservait ; mais, après tout, comme j'avais encore plus intérêt que lui à ce que le voleur n'entrât pas chez moi, je montai me placer en embuscade dans les mansardes, après toutefois m'être muni du plus solide gourdin que je pus trouver dans mon porte-parapluie. Je restai un bon quart d'heure à mon poste d'observation.

Fatigué d'attendre mon voleur qui ne bougeait pas plus qu'un mort, je redescendis à la cuisine pour voir où le policeman en était de ses découvertes. Il n'avait rien attrapé.

« — Je ne vois plus rien, monsieur, me dit-il ; le gredin se sera échappé.

— Par où? m'écriai-je. Les voleurs n'ont pas le pouvoir de se rendre invisibles comme les mahdis.

— Je n'y comprends rien, » me répondit l'honnête gardien de la sûreté publique, évidemment embarrassé. Et, reprenant sa lanterne qu'il avait déposée sur la table de la cuisine, il me souhaita une bonne nuit et se retira.

« — Est-ce que vous avez vu quelqu'un ou entendu du bruit? dis-je à ma bonne.

— Non, monsieur.

— Vous avez eu peur tout de même, vous êtes toute rouge.

— Oh! oui, monsieur, j'ai eu un peu peur, » fit-elle.

Je rentrai dans mon cabinet quelque peu pensif. Les policemen, comme les gendarmes, se ressemblent tous. Il me semblait bien, cependant, que la figure de celui que je venais de voir ne m'était pas inconnue, et que c'était bien lui que j'avais surpris un soir, de derrière mes rideaux, en train de prendre la mesure de la taille de ma bonne à la porte de la grille.

La fin de cette véridique histoire de brigands est qu'au mois de mai suivant, ma bonne me quittait pour aller se marier..... et qu'au mois de décembre de la même année, un petit policeman rose et blond faisait son entrée en ce monde en criant à tue-tête : — Au voleur! au voleur!!

J'ai toujours trouvé que l'excellent policeman avait manqué à ses premiers devoirs de politesse et de reconnaissance, en ne m'invitant pas à être le parrain de ce moutard-là.

Il me devait bien cela.

XV

Causerie au fumoir. — (John Bull, Esquire, et son voisin d'Outre-Manche se communiquent leurs idées sur le mariage.)

J. B. — Ainsi, mon cher monsieur, c'est décidé, vous allez vous marier.

MONSIEUR. — Tout ce qu'il y a de plus décidé.

J. B. — Et qui épousez-vous... sans indiscrétion ?

MONSIEUR. — Une Anglaise... une femme charmante.

J. B. — Sans doute..... et puis?

MONSIEUR. — Et puis? Mais c'est déjà beaucoup, ce me semble. Que voulez-vous de plus,

mon cher monsieur? des yeux bleus admirablement fendus.....

J. B. — Mes compliments sincères..... Avec cela, du solide, je suppose?

MONSIEUR. — Une taille divine.....

J. B. — Une taille divine! Mon cher ami, nos compatriotes font venir cela de Paris. Le *Bon Marché* fournit une taille divine pour 6 fr. 50..... Pour un Français, vous m'avez l'air d'être encore bien jeune pour songer au mariage.

MONSIEUR. — C'est vrai; mais je m'ennuie dans votre pays..... et la vie de garçon est si chère à Londres! Et puis, je ne sais pas, mais je trouve que la vie anglaise invite au mariage. Je ne comprends pas l'existence en Angleterre sans un intérieur à soi. Vous n'avez pas de cafés..... vos clubs et vos restaurants sont des tombeaux..... et vos femmes sont des amours..... je trouve qu'il n'y a pas à hésiter. J'ai découvert, aux environs de Londres, une délicieuse petite maison, ensevelie sous les tilleuls, couverte de vigne-vierge, de jasmin et de chèvrefeuille, cela m'a fait rêver.

En regardant les deux gros verrous de la porte d'entrée, je me suis pris à songer qu'après avoir payé son loyer et ses impôts..... et poussé les verrous, on doit être heureux de se sentir maître de quelque chose..... cela fait naître le goût de la propriété..... Voyez-vous, en Angleterre, il faut se marier, il n'y a pas autre chose à faire.

J. B. — Vous épousez une jeune fille de fortune...?

MONSIEUR. — Je l'ignore. Vous n'imaginez pas, cher ami, que je suis allé, comme on le fait en France, demander à mon futur beau-père ce qu'il donnera à sa fille le jour de son mariage.

J. B. — Évidemment non. Les Français n'entendent rien à la diplomatie. On ne fait pas de pareilles questions de but en blanc..... mais on peut prendre des renseignements..... et s'assurer.

MONSIEUR. — Je ne sais rien.

J. B. — Et si votre femme n'a point de fortune?

MONSIEUR. — Eh bien, nous vivrons avec économie.

J. B. — Mon cher ami, vous m'avez l'air d'être en train de faire de jolies sottises.

MONSIEUR. — Combien de fois vous ai-je entendu dire que le mariage était un devoir, une institution sacrée!

J. B. — Parfaitement; mais je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas en même temps une institution utile..... Moi, voyez-vous, j'ai un faible pour le trois pour cent, je ne le cache pas.

MONSIEUR. — Moi j'ai la bosse de l'amour.

J. B. — Elle s'aplatira.

MONSIEUR. — J'aurai une femme jolie.

J. B. — Elle ne le sera pas toujours. Les Anglaises ne sont pas, comme vos compatriotes, expertes dans l'art d'accommoder les restes.

MONSIEUR. — Spirituelle.....

J. B. — On ne saurait longtemps avoir de l'esprit pour ceux avec qui l'on vit.

MONSIEUR. — Excellente musicienne....

J. B. — Avant six mois vous saurez tous ses morceaux par cœur... Tout cela n'est pas sérieux. Au point de vue social, en épousant une femme,

vous lui donnez de l'avancement..... Vous avez tort de ne pas chercher, de votre côté, à monter en grade au point de vue de la fortune.

MONSIEUR. — Je ne suis pas spéculateur.

J. B. — Ni moi non plus; et voilà bien pourquoi je tiens au trois pour cent. La beauté passe, les qualités éphémères disparaissent, les qualités solides restent. Les filles qui ont de l'argent tiennent à se marier, tout aussi bien que celles qui n'en ont point; il serait injuste, mon cher ami, de les abandonner à leur malheureux sort... sous prétexe qu'elles ont de l'argent.

Votre Balzac a dit qu'un homme qui met le pied dans le cabinet de toilette de sa femme est un imbécile... ou un philosophe. Moi, je vais plus loin que Balzac, et je dis que, pour se marier, il faut qu'un homme soit un philosophe ou un imbécile, à moins qu'il n'en profite pour améliorer sa position. Vous parlez d'amour, mon cher garçon, mais le mariage est la profanation même de l'amour. Il n'y a que dans les pays orientaux que l'on comprenne l'amour et la

femme. C'est l'habitude qui tue l'amour; aussi, dans l'Orient, la femme est esclave et n'ennuie pas l'homme du matin au soir : elle ne paraît devant son mari qu'exhalant les parfums les plus exquis. Mais en Europe ! Dieu me pardonne, en Europe, elle se croit l'égale de son mari..... En Angleterre, elle mange du fromage et boit du stout avant de se coucher. Vous la voyez, la tête couverte de frisures..... cela vous agace, vous trouvez cela charmant, n'est-ce pas? Mais, mon cher innocent, savez-vous que, pour avoir ses cheveux frisés, il faut qu'elle pénètre dans sa couche, la tête chargée d'épingles et de papillotes?..... Oui, c'est ainsi qu'elle pénétrera dans la vôtre pour être belle... non pas pour vous le soir, mais pour les autres, vous y compris peut-être, le lendemain. *Le lendemain*, mon bon, entendez-vous bien? Quand vous aurez subi ce traitement pendant quelques mois — je vous en donne douze, si vous êtes bon diplomate — vous entrerez dans la chambre de votre femme avec autant d'émotion que dans l'omnibus des Bati-

gnolles. Non, mon ami, dans le mariage, pas de dessert, pas de luxe, pas de petits plats délicats : un pot-au-feu continuel, éternel, sempiternel... de l'estime, du respect, je vous l'accorde.....

MONSIEUR. — A qui la faute, mon cher monsieur Bull? La femme est ce que son mari l'a faite, c'est aussi Balzac qui a dit cela. En amour, comme en cuisine, vous n'avez qu'une sauce... On peut respecter une femme et en être amoureux : le pain de ménage, assuré sur la planche, c'est quelque chose; mais un peu de miel dessus ne le rend pas plus désagréable.

J. B. — Fadaises, enfantillages, folies, mon cher monsieur.

MONSIEUR. — Enfantillages, folies tant que vous voudrez, le bonheur n'est pas fait d'autre chose. L'abandon, de bons et francs rires, de gros baisers, voilà des mots qui sonnent à mon oreille bien plus agréablement que les liens sacrés du mariage, la gravité du père de famille...

J. B. — On voit bien, mon cher garçon, que vous venez d'un pays frivole, où les femmes mènent les hommes par le bout du nez.

MONSIEUR. — Et quand cela serait...

J. B. — Un système social repose à faux, s'il n'a pas pour base la soumission de la femme.

MONSIEUR. — Et le bonheur... et la joie? qu'en faites-vous? où les trouvez-vous? Dans vos comptes en banque?

J. B — On dirait, mon cher, que vous faites fi du compte en banque.

MONSIEUR. — Du tout : la tranquillité vient du compte en banque; mais la joie vient du cœur... Je vous assure que je vois tout en rose dans le mariage, et, selon moi, les romans ont tort de s'arrêter à la cérémonie du mariage... Si jamais j'écrivais un roman, — Dieu m'en garde, vous savez... et le public surtout à qui je l'infligerais — mon premier chapitre commencerait à la bénédiction des jeunes époux... et je ne trouverais pas qu'une délicieuse petite maman de trente-cinq ans, un peu grassouillette, fût une

héroïne à dédaigner pour le chapitre douze ou quinze de mon roman.

J. B. — Je vous félicitais tout à l'heure de la nouvelle de votre mariage que vous m'annonciez... Mais c'est surtout votre jeune fiancée que je voudrais féliciter de tout mon cœur. Mon cher ami, si vous répandez vos idées dans ce pays-ci, nous ne trouverons plus de femmes qui voudront nous épouser, nous autres prosaïques insulaires. Et puisque vous êtes sur le chapitre des confidences, initiez-moi donc à votre secret, et dites-moi comment vous supprimez... les désagréments du ménage.

MONSIEUR. — Je ne les supprime pas, je les prévois, et j'y porte remède.

J. B — Très bien, mais comment? faites-moi part de vos projets.

MONSIEUR. — Projets! le mot est un peu vaste, je n'ai pas de plan de campagne bien arrêté... mais, dans mon petit bon sens, voici ce que je me dis : Pour réussir dans le mariage, il faut de la diplomatie, afin de faire durer le plaisir long-

temps. Or, j'entends bien faire durer le plaisir longtemps. Ce qui tue l'amour dans le ménage, c'est l'habitude et la légalité. Bonjour, contrat! adieu, amour! Eh bien, puisque quelque sot ou quelque gredin a inventé le mariage légal, c'est à un homme sensé d'en prendre son parti et d'oublier au plus vite les paroles malséantes, par lesquelles on a cherché à lui faire comprendre que le mariage est une dure réalité et une corvée assez désagréable. Je vais me marier, mais j'ai la ferme intention d'être et de rester l'amant de ma femme. Je tâcherai donc d'oublier que je suis marié. Pour ne point perdre l'illusion de la scène, il faut bien se garder de pénétrer dans les coulisses. D'abord, nous aurons chacun notre appartement : Monsieur amènera madame chez lui, ou bien monsieur se faufilera à la dérobée chez madame, quand tout reposera dans la maison. Chacun de nous aura une pièce qui sera interdite à l'autre : le boudoir pour madame, le cabinet de travail pour monsieur : ces deux pièces sont à mes yeux les forteresses de l'amour en ménage.

J. B. — Je vous admire, mon cher.

MONSIEUR. — Je m'explique. Pour qu'un homme continue à inspirer du respect et, partant, de l'amour, à une femme sensée, il ne faut pas qu'il vive constamment près d'elle; pour qu'il conserve du prestige aux yeux d'une pareille femme, il ne faut pas qu'il soit jamais désœuvré. S'il n'est pas toujours occupé, il faut que toujours il le paraisse. Donc, quand je n'aurai rien à faire, je m'enfermerai à clef dans mon cabinet. Là, je lirai mon journal et fumerai mon cigare, mais j'aurai soin, avant de m'y calfeutrer, de faire prévenir ma femme que, devant être très occupé toute la matinée, ou toute l'après-midi, suivant le cas, elle veuille bien veiller à ce que je ne sois pas dérangé. De son côté, quand madame aura sa migraine ou qu'elle ne se sentira pas d'humeur sociable, elle se retirera dans son boudoir, en me faisant dire : — Madame est souffrante. Dans ce boudoir, que je ferai meubler coquettement, elle recevra ses amies, lira un roman, se reposera et exhalera sa

mauvaise humeur. De cette façon, nous ne serons ensemble que lorsque nous nous sentirons attirés l'un vers l'autre, et je ne serai point condamné à passer des soirées entières à bâiller devant ma femme jusqu'à me démettre la mâchoire. Pourquoi ferait-on devant sa femme ce qui semblerait du dernier malhonnête en présence de la femme la plus indifférente?

J. B. — Ah! mon cher monsieur, que c'est beau d'être jeune! Je ne puis que vous admirer dans vos illusions. Cependant je dois dire que vous faites preuve de beaucoup de bon sens avec votre grognoir : ne montrez pas à votre femme que votre bonne humeur lui est acquise de droit, et qu'elle n'a rien à faire pour l'obtenir. Ce sont les gens difficiles qui sont bien servis, en ménage et en amour, comme en toute autre chose. Vous n'avez pas fait part de vos intentions à la jeune Anglaise en question?

MONSIEUR. — Mais c'est ce qui vous trompe, mon cher monsieur Bull; et elle les approuve fort...

J. B. — Allons, cher ami, puisque vous allez vous marier, je vois avec plaisir que vous vous préparez à faire contre fortune bon cœur. Un homme est un sot quand, après avoir pris un engagement qu'il ne saurait briser, il ne fait pas de son mieux pour le tourner à son avantage et le faire servir à son bonheur... Mais, dites-moi donc, je crois que ces dames nous réclament au salon.

MONSIEUR. — Allons les rejoindre.

XVI

LA BRUNE ET LA BLONDE. — Madame la comtesse d'A. et Lady B. jasent un peu sur leurs maris, discutent les mérites respectifs d'iceux, et se font quelques petites confidences intimes. (La scène se passe dans un petit salon. — Les deux amies sont assises et font de la tapisserie.)

LADY B. — Que vous brodez bien, ma chère! vous perlez ce que vous faites. Ce petit pélican rose en dégradé est délicieux. Je ne pourrais jamais arriver à fondre les couleurs comme vous. Et que vous travaillez vite!

LA COMTESSE. — Ah ça! vous croyez sans doute que nous autres Françaises nous ne savons que lire des romans

LADY B. — Du tout, je sais, au contraire, que les travaux à l'aiguille sont votre fort. Mais, dites-moi, c'est trop délicat pour des pantoufles. Ces couleurs-là passeront bien vite, surtout si le comte a, comme mon mari, le défaut de se croiser les pieds quand il est assis, ou à moitié couché sur sa chaise longue.

LA COMTESSE. — C'est seulement pour la chambre à coucher. Je n'aime pas les hommes en pantoufles, ça les rapetisse et les autorise à être sans gêne devant vous, à se croiser les jambes... j'y ferai mettre des talons élevés, je ne veux pas qu'à mes yeux mon mari perde rien de sa grandeur. Et vous, ma chère, qu'est-ce que vous faites donc là?

LADY B. — Une calotte. Nous appelons cela en anglais *a smoking-cap*.

LA COMTESSE. — Ça n'est pas possible?

LADY B. — Pourquoi donc?

LA COMTESSE. — Quel âge a lord B.?

LADY B. — Trente-deux ans.

LA COMTESSE. — Vous allez lui permettre de

s'affubler d'une calotte ! (*Riant aux éclats.*) Mais, ma chère, le front est ce qu'un homme a de plus beau. Si vous tolérez la calotte, je vous verrai bientôt tricoter des bonnets de coton. C'est une pente rapide et dangereuse que vous suivez là. C'est un cas de divorce...

LADY B. — Moi j'aime voir les hommes à leur aise chez eux.

LA COMTESSE. — A leur aise ! Et quand cela serait? Est-ce que c'est une raison pour les enlaidir ! Ils sont déjà bien assez laids comme cela. Et puis vous allez rendre ce pauvre lord B. sujet aux rhumes de cerveau... Trouvez-vous rien de plus ridicule qu'un homme qui éternue et qui transforme son nez devant vous en trompette éclatante ? Moi je lui rirais au nez tout le temps ; ça serait plus fort que moi.

LADY B. — Que vous êtes mauvaise !

LA COMTESSE. — Il faut si peu de chose pour vous gâter un homme. Tenez, regardez le marquis de P., c'est un homme magnifique, de tout point gentilhomme : un vrai port de roi. Eh bien,

croiriez-vous que la marquise qui, dit-on, en est encore folle, lui laisse porter des lunettes? Il a l'air d'un docteur allemand.

LADY B. — Mais, s'il est myope?

LA COMTESSE. — La belle raison! Les lunettes sont des remèdes d'amour. Est-ce qu'il ne pourrait pas porter un lorgnon, ou un monocle? Je ne déteste pas les monocles, et vous?

LADY B. — C'est horrible.

LA COMTESSE. — Je ne trouve pas : cela donne aux hommes un petit air impertinent qui ne me déplaît pas. Chez les jeunes gens, je vous l'accorde, c'est insupportable; mais chez un homme de trente ans, je vous le répète, j'aime assez cela... Mais, ma chère, tous les hommes comme il faut portent le monocle en Angleterre?

LADY B. — Oui, mais ils n'en abusent pas, comme en France, pour regarder insolemment les femmes. Je trouve les Français souverainement malhonnêtes à cet égard-là.

LA COMTESSE. — Les Anglais ont de l'indifférence pour les femmes.

LADY B. — Pas le moins du monde. Cette indifférence apparente n'est que du respect, et, grâce à ce respect, nous pouvons aller libres et en sûreté où bon nous semble. Je ne vous cacherai pas que j'ai des doutes sur les véritables motifs de la politesse des Français.

LA COMTESSE. — Allons donc! Comment pouvez-vous parler de la sorte, vous dont les compatriotes ne se gênent pas pour passer devant une femme, et l'obliger dans la rue à s'arrêter, ou dans les chemins de fer à n'entrer en wagon qu'après eux? N'importe où il se trouve, un Français bien élevé se range pour laisser passer une femme...

LADY B. — Oui, afin de pouvoir la regarder plus à son aise. Tenez, au théâtre, par exemple, je les trouve particulièrement agaçants, vos Français. Pendant les entr'actes, ils viennent se planter dans les corridors et aux portes de la galerie, et là, à un ou deux mètres de vous, ils braquent leurs lorgnettes et vous examinent en détail. Puis, vous les voyez se faire peu de scrupule

de se livrer sur votre compte à toutes sortes de remarques. Cela gêne une femme et l'insulte. Vous pouvez trouver cela galant si vous voulez, moi je trouve cela malhonnête.

LA COMTESSE. — Un peu impertinent, je le reconnais.

LADY B. — Impertinent? Dites grossier. Figurez-vous qu'un soir — c'était à l'Opéra — j'étais dans une loge... un peu décolletée, vous savez... en losange... c'était la mode en 1880.

LA COMTESSE. — On y reviendra, soyez-en bien sûre, c'était mutin en diable.

LADY B. — Comment dites-vous cela?

LA COMTESSE. — Je dis : c'était mutin en diable. Est-ce que cela vous choque?

LADY B. — Oui, un peu : cela me rappelle une expression de lord B.

LA COMTESSE. — Laquelle?

LADY B. — Je n'ose pas vous la dire.

LA COMTESSE. — Allez donc, ma chère, c'est entre nous; il n'y a que moi qui puisse vous entendre.

LADY B. — Eh bien! figurez-vous — c'était un soir en revenant d'un banquet — il m'a dit que j'étais *damned pretty.*

LA COMTESSE. — Oui? (*L'embrassant.*) Mais c'est la vérité.

LADY B. — Comment traduiriez-vous cela en français? Diriez-vous *jolie à faire... damner?*

LA COMTESSE. — *Jolie en diable,* c'est moins risqué.

LADY B. — Je l'ai un peu excusé, il avait banqueté, comme nos maris en Angleterre seuls savent banqueter... Quand mon mari rentre tard le soir, je l'attends toujours, et vous?

LA COMTESSE. — Toujours, c'est élémentaire... Et puis, quand le comte a dîné en ville, il est d'un galant...

LADY B. — Je n'en saurais dire autant de lord B. : il a le vin quelque peu triste.

LA COMTESSE. — Vous me disiez donc que vous étiez un soir à l'Opéra... décolletée, et que...

LADY B. — Ah! c'est vrai, je n'y étais plus;

prêtez-moi donc une aiguillée de votre soie rose. C'est bien simple : ce n'est ni une histoire ni une aventure. Je vous disais donc que j'étais dans une loge… eh bien, pendant un entr'acte, deux individus sont venus se planter devant moi, et pendant tout le temps n'ont pas… perdu de vue mon corsage. J'étais indignée.

LA COMTESSE. — Vous aviez tort. Quand nous voulons être coquettes, pour satisfaire notre amour-propre, nous devons être prêtes à en subir les conséquences.

LADY B. — Comment, pour satisfaire notre amour-propre !

LA COMTESSE, *souriant.* — Dame, voyons, est-ce simplement pour avoir moins chaud que nous nous décolletons ?

LADY B. — Non, certes non : nous nous décolletons, parce que c'est la mode, parce qu'il le faut, sous peine de paraître ridicule, prude et rococo. Hélas, nous sommes les esclaves de la mode.

LA COMTESSE. — Ma bonne, si vous étiez bâtie

comme la pauvre petite baronne de S., je vous garantis qu'il n'est pas de mode en ce monde qui vous fît mettre un corsage décolleté... et que vous vous habitueriez bien vite à paraître ridicule, prude... et rococo.

LADY B. — Alors, vous excusez ces deux effrontés.

LA COMTESSE. — Je suis tentée de le faire. Je ne vois pas pourquoi ces messieurs ne regarderaient pas avec plaisir ce que nous semblons avoir du plaisir à leur montrer.

LADY B. — Eh bien, tout ce que je peux vous dire c'est que pareil affront ne me serait jamais arrivé en Angleterre.

LA COMTESSE. — Je n'en doute pas. J'ai vu de vos Anglais regarder le Vésuve comme ils auraient regardé les cheminées de Saint-Étienne ou de Birmingham... et puis enfin, ma chère, les éventails sont faits pour quelque chose.

LADY B. — Vous savez, je prends note de ce que vous venez de me dire, que les femmes sont coquettes pour satisfaire leur amour-propre.

Peut-être réussiriez-vous à m'expliquer pourquoi il y en a qui poussent la coquetterie jusqu'à la galanterie.

LA COMTESSE, *sérieusement.* — Une femme coquette satisfait son amour-propre; une femme galante satisfait l'amour-propre de son amant. C'est une sotte.

LADY B. — Voilà une réponse qui me raccommode avec vous. (*Quelques moments de silence.*) A propos, avez-vous vu lady G. ces jours-ci? Pauvre petite femme! c'est une veuve inconsolable...

LA COMTESSE. — Je l'ai vue mardi dernier. Je l'ai trouvée plus calme... elle commençait à entendre raison.

LADY B. — Je l'ai vue le lendemain de la mort de lord G. Elle faisait pitié à voir.

LA COMTESSE. — Moi aussi; mais ce n'était rien... Oh! c'est le jour même qu'il vous eût fallu la voir... Elle divaguait... elle avait complètement perdu la tête... Il fallait l'entendre réciter la litanie de toutes les qualités de son mari

Quelles qualités, quelles vertus on découvre tout de même chez les gens, quand ils ne sont plus, vous ne trouvez pas ?... On dit que lord G. lui a laissé toute sa fortune ou, du moins, tout ce qu'il a pu lui laisser... Il ne fait pas bon être veuve en Angleterre... ; savez-vous que vos maris sont très forts ! Les femmes ont, en Angleterre, grand intérêt à prendre bien soin de leurs maris.

LADY B. — Tel n'est pas, cependant, le cas de lady G. Son mari lui laisse sa fortune à la condition qu'elle restera veuve. Si elle se remarie, elle perd tous ses droits à l'héritage.

LA COMTESSE. — Eh bien, voilà de la tyrannie, ou je ne m'y connais pas. Non content d'avoir été despote toute sa vie, il faut encore qu'après sa mort, il fasse sentir à cette femme une autorité qu'il ne peut plus exercer que par procuration. Oh ! tenez, il n'y a qu'en Angleterre qu'on trouve des maris de cette trempe-là.

LADY B. — Je ne suis pas de votre avis. Je trouve qu'un mari fait acte de sagesse en protégeant sa femme contre les intrigants

qui pourraient plus tard en avoir à sa fortune.

LA COMTESSE. — Mais une femme n'est pas une enfant qui ne sait pas ce qu'elle fait... et si vos maris ne vous traitaient pas comme des mineures...

LADY B. — Et puis enfin, voyons, il faut bien avouer que si un homme aime sa femme, il est ennuyeux pour lui de songer qu'il y a un monsieur qui attend sa mort pour épouser sa veuve et jouir à son aise d'une fortune que lui a peut-être amassée à grand'peine.

LA COMTESSE. — Je n'admets pas de pareilles injonctions. Une femme peut être capable de dévouement et de fidélité. Mais imposer à une femme un sacrifice qu'on lui paye, c'est l'insulter. Je ne pourrais avoir que du mépris pour la mémoire d'un mari qui m'aurait traitée de la sorte... je ne lui pardonnerais jamais... Je me remarierais et lui ferais cadeau de son argent.

LADY B. — Je pardonne la jalousie chez ceux qui aiment profondément; du moins, je l'excuse.

LA COMTESSE. — Moi aussi, mais ce n'est pas

de la jalousie ce que vous venez de me raconter là, c'est de la vanité, de la vanité de fat et de tyran... A propos de vanité et de testament, vous avez entendu parler des dernières volontés de M. de R.?... Non! Eh bien, voilà la vanité telle que je la comprends : M. de R. a soutenu sa réputation d'humoriste et de bon mari jusqu'à son dernier moment. Figurez-vous que, la veille de sa mort, il fit venir son notaire, et, devant tous ses parents et amis assemblés, lui dicta le testament suivant : « J'ai tendrement aimé ma femme et je sais que ma femme m'a tendrement aimé et qu'elle me regrettera. Je lui laisse toute ma fortune, pour en disposer comme bon lui semblera et sans avoir à prendre conseil de qui que ce soit. Je l'autorise à se remarier, je le lui conseille même : je ne crains pas la concurrence. » Eh bien, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que madame de R. n'a que trente-cinq ans, qu'elle est fort jolie, mais que jamais elle ne se remariera. Voilà un mari français, ma chère.

LADY B. — Je veux bien croire tout ce que

vous me dites des maris français, de l'amour en ménage, mais pourquoi vos romans ne font-ils pas connaître ce bonheur intime... ?

LA COMTESSE. — Ah! je vous arrête. Vous allez me parler de romans qui ne traitent que de mondes impossibles, d'hommes blasés et de femmes galantes; mais nous en avons d'autres, ma chère amie. Si nous avons *Nana*, nous avons aussi *le Roman d'un Brave Homme, l'Abbé Constantin, le Maître de Forges*... j'en pourrais nommer des centaines. Tenez, avez-vous lu *Monsieur, Madame et Bébé?*

LADY B. — Si je l'ai lu! Mais dix fois au moins, et je le lirai encore bien des fois.

LA COMTESSE. — Je vous en félicite.

LADY B. — C'est lord B. qui l'a mis entre mes mains.

LA COMTESSE. — Lord B. est intelligent. Ce délicieux livre devrait être dans tous les ménages... comme la Bible : c'est un véritable traité du bonheur en ménage. Combien de fois le comte et moi nous avons passé des heures délicieuses en tête-à-

tête à lire un ou deux chapitres de ces descriptions charmantes!..... Le comte lit admirablement. Et que nous en avons mis en pratique, de ces chapitres! Combien nous en avons joué, de ces délicieuses petites scènes!

LADY B. — Le comte vous aime?

LA COMTESSE. — Voilà douze ans que nous sommes mariés : douze années du ciel le plus pur... Le comte embellit tous les ans. Il a l'aspect un peu sévère, vous savez, mais j'aime cela chez un homme. Quand il fronce les sourcils, il est superbe... et puis, il est si facile de le dérider : il est si bon, si généreux, si attentionné! Croiriez-vous qu'il me fait une déclaration en règle chaque fois qu'il me voit une toilette nouvelle?

LADY B, *riant*. — Vraiment! Il doit avoir une jolie note de couturière à payer au bout de l'année! Ah! ah! ah! Allons, bon! J'ai cassé mon aiguille. Prêtez-m'en donc une autre.

LA COMTESSE, *lui donnant une aiguille.* — Voilà.

LADY B. — Merci... Oh! la délicieuse marquise

que vous avez au doigt! Ces diamants sont d'une eau admirable. Je ne vous la connaissais pas, cette bague.

LA COMTESSE. — Mais non : c'est une folie du comte, il n'en fait jamais d'autres. Figurez-vous qu'hier j'avais quelques emplettes à faire au Louvre. Le comte propose de m'accompagner. J'accepte avec joie et je l'emmène. Mais voilà qu'arrivé à la porte des magasins, le cœur lui manque, il hésite : « Tenez, chère amie, me dit-il, je vous laisse, je viendrai vous chercher. Comptez-vous rester longtemps au Louvre? — Mais deux heures peut-être; qu'allez-vous faire tout ce temps-là? — Ne vous inquiétez pas de moi; je serai ici à cinq heures... précises, ne me faites pas attendre. » Un rendez-vous avec mon mari, c'est sacré; je ne l'ai jamais fait attendre. Les hommes détestent attendre, les militaires surtout, cela les met d'une humeur horrible. Bref, à cinq heures, je sors, et naturellement je trouve mon galant mari à la porte. « Où avez-vous été? lui dis-je. — Mais, chère amie, j'ai flâné. » Il avait l'air

un peu mystérieux; je devinai immédiatement qu'il avait fait quelque méchanceté. Vous savez, entre nous, les hommes ne sont pas forts pour dissimuler leurs secrets. Le comte trahit les siens comme un enfant. Ses yeux les publient tout de suite : on y lit comme dans un livre ouvert. Il ne chercha pas à se défendre longtemps. Monsieur avait flâné dans les galeries du Palais-Royal et m'avait acheté la bague que vous voyez : c'est un diamant d'au moins deux mille francs. Je vous demande après cela, ma chère lady B., si l'on peut perdre son mari de vue un seul instant!... Ça ne l'a pas empêché de recevoir un fameux baiser en rentrant, je vous le garantis. Dieu sait si j'aurais voulu pouvoir le lui donner sur la place du Palais-Royal!

LADY B. — Que je vous aime! que c'est donc bon de vous entendre! (*Regardant sa tapisserie.*) Cette calotte est horrible... regardez donc ce bleu et ce vert... vous ne trouvez pas que ça jure?

LA COMTESSE. — Mettez-moi donc cette calotte de côté. Brodez un porte-cigare à lord B. J'en ai

fait un délicieux pour le comte : ses initiales et sa couronne bleu foncé sur fond gris perle...

LADY B. — Tiens, oui, c'est une idée. (*Se rapprochant de la comtesse.*) Est-ce que le comte vous a jamais menée souper en cabinet particulier?

LA COMTESSE, *souriant.* — Bien des fois.

LADY B. — Lord B. dit qu'on ne peut pas mener une femme respectable, sa femme légitime, en cabinet particulier.

LA COMTESSE. — Ma chère, vous n'êtes pas forcée d'exhiber au garçon votre certificat de mariage. Le comte trouve qu'une femme peut aller partout avec son mari, et moi je ne vois pas pourquoi les bons endroits ne seraient réservés qu'aux... créatures, et pourquoi aussi les femmes honnêtes ne sauraient être admises qu'aux Bouillons Duval. Voilà mes idées à moi, vous savez.

LADY B. — Ce sont bien aussi un peu les miennes, mais je crains que...

LA COMTESSE. — Je crains, ma belle, que votre mari... ne vous respecte un peu trop. Moi je ne

déteste pas que le comte... me fasse... quelquefois rougir.

LADY B. — Oh! lord B. ne ferait jamais cela... c'est moi qui l'ai fait rougir plusieurs fois.

LA COMTESSE. — Oui? vous êtes charmante. Contez-moi donc ça!

LADY B. — Cela me serait difficile.

LA COMTESSE. — Dites donc, vous m'enverrez la photographie de votre mari. Je serai bien aise d'avoir dans mon album le portrait d'un lord anglais que sa femme fait rougir.

LADY B. — Avec tout cela, vous ne m'avez pas dit ce que c'est... que les cabinets particuliers.

LA COMTESSE. — Mais ce n'est rien de bien remarquable : de petits salons coquettement meublés... tout le plaisir est dans la nouveauté, dans l'étrangeté... dans l'imprévu... c'est piquant de se déguiser en... maîtresse de son mari. Voilà tout.

LADY B. — Oh! dites-m'en plus long.

LA COMTESSE. — Vous voulez donc que je vous choque?

LADY B. — Toutes les femmes aiment à être choquées... un peu, vous savez... pas trop.

LA COMTESSE. — Eh bien donc, ma chère — il y aura de cela tantôt dix ans — j'étais au bal avec mon mari. Vers une heure du matin, je venais de valser avec lui, nous remarquâmes qu'il n'y aurait pas de souper... et nous avions une faim de loup. « Dis donc, ma chérie, me dit le comte, je meurs de faim... ne crois-tu pas qu'il serait temps de rentrer? — Mais, mon ami, nous ne trouverons rien à nous mettre sous la dent à la maison. — Non? eh bien, me dit-il, qu'à cela ne tienne, nous sommes en carnaval, nous irons souper à la Maison-Dorée. » Aussitôt dit, aussitôt fait : nous descendons, nous montons en coupé, et au bout de quelques minutes nous étions... en cabinet particulier. Le comte avait un petit air sardonique, triomphant, qui m'inquiétait bien un peu... mais que faire? Je pris l'air aussi digne que possible quand le garçon entra pour recevoir le menu. Avec sa femme, on ne fait pas de grandes folies : le comte ordonna des huîtres, une salade

de homard, de la volaille froide, des glaces et une bouteille de champagne frappé. Jamais je n'avais vu mon mari aussi gai, aussi entraînant, aussi spirituel... Oh! que c'est donc bon d'être adorée de son mari!... Au dessert, le comte devint d'un entreprenant... oh! d'un entreprenant!... Heureusement le garçon entra...

LADY B. — Sans frapper?

LA COMTESSE. — Sans frapper, ils sont habitués à cela... Oh! ils en voient bien d'autres, paraît-il.

LADY B. — Ils doivent joliment s'amuser.

LA COMTESSE. — Du tout... l'habitude... ils aimeraient beaucoup mieux être dans leur lit, je vous le garantis. Donc, comme je vous le disais, le garçon entra pour recevoir les ordres de mon mari. « Garçon, dit-il, vous pouvez vous retirer. Vous apporterez du café... quand je sonnerai. » Le garçon se retira en s'inclinant. Il fallait voir l'aisance du comte en donnant cet ordre... Oh! vous savez, il était facile de voir qu'il avait un peu... d'expérience... ce n'était pas la première

fois qu'il soupait en cabinet particulier. Il était en pays de connaissance.

LADY B., *sérieusement.* — Comment pouvez-vous supposer des choses pareilles?

LA COMTESSE. — Comment je puis... (*Embrassant son amie.*) Chère enfant, je vous admire! Ce qu'il y a de certain, c'est que, bien qu'un peu étourdie par les deux verres de champagne que le comte m'avait versés, je vis fort clairement qu'il poussait les verrous.

LADY B. — Oh! Je me serais mise à crier.

LA COMTESSE. — Ce fut bien mon intention; mais à quoi bon? La loi ne protège pas la femme contre son mari, vous savez cela. Nous n'avons pas encore, en France, de Société protectrice des femmes; vous en avez... vous autres?... Je m'étais levée, mais le comte m'avait presque aussitôt saisie dans ses bras... A propos, vous ne trouvez pas que... c'est une position charmante : une femme, un peu étourdie... presque perdue... vous savez... perdue avec son mari, on se retrouve... dans les bras de l'homme qui l'aime et

qu'elle adore... qui est là, ivre d'amour, debout, la soutenant de ses bras vigoureux, jetant sur elle des regards qui tombent brûlants...

LADY B. — Vous me donnez le frisson...

LA COMTESSE. — J'étais éperdue...

LADY B. — Appelons le garçon, et faisons servir le café, ma chère comtesse, il n'est que temps.

LA COMTESSE. — Je vais faire mieux que cela; je vais vous offrir une tasse de thé... à l'anglaise. (*Elle sonne.*)

XVII

Nouvelles agences de salut. — Les prêtresses ont le dos bon. — Les frotteurs ou frictionnaires. — ASINUS ASINAM FRICAT.

L'Almanach Whitaker, qui fait autorité en matière de renseignement, annonce, pour l'année 1884, seize nouvelles sectes ou associations religieuses, reconnues par le directeur général de l'Enregistrement. A mon grand regret, je constate, dans le même almanach, l'extinction de la secte des Chrétiens Rationnels. C'est donc, pour l'année 1884, un gain net de quinze religions, chiffre fort respectable, il faut en convenir. Voici

les noms des seize nouvelles sectes ou associations en question :

L'Association du service spécial des Enfants;
Les Soldats chrétiens;
L'Armée de l'Église;
L'Église Anglicane indépendante;
L'Armée du Salut libre;
L'Armée de l'Évangile;
La Bande de l'Évangile;
La nouvelle Maison d'Israël;
L'Armée du roi;
Les Saints du dernier jour;
Les Membres de l'Église Anglicane;
L'Armée méthodiste;
L'Armée de la mission;
La Bande des Pèlerins;
Les Positivistes;
L'Association chrétienne des Jeunes Femmes.

Ne soyez pas étonnés si, avant peu, vous voyez figurer sur la liste des nouvelles sectes religieuses les Matérialistes et les Athées ou Bradlaughistes. Je dis *sectes religieuses*, car ici il n'est pas jusqu'à

athée qui n'érige son système en religion et ne se bâtisse, ou plutôt ne se fasse bâtir — ce qui est plus intelligent — son petit conventicule.

En France, la religion est un monopole; en Angleterre, une concurrence, un steeple-chase.

En France, une idée nouvelle, une théorie qui voit le jour et réussit, fait école; en Angleterre, elle fait église.

Vous entendrez aussi bientôt parler d'une secte qui fera fureur, je n'en doute pas : c'est la secte des Frotteurs, ou, pour employer une expression plus technique, la secte des Frictionnaires. Cette secte est d'importation américaine, cela va sans dire. Voici ce que je lis dans les journaux anglais, à la date du 5 février 1884 : « Nous apprenons qu'une nouvelle secte religieuse vient de se fonder à Park-Street, Boston, sous le nom de secte des Scientistes Chrétiens. Les réunions se composent ordinairement de dames pieuses. La nouvelle doctrine peut se résumer de la manière suivante : La matière est par elle-même inerte, inanimée et impuissante : la force qui anime la matière est divine.

La maladie provient du manque de force vitale, c'est-à-dire du manque de divinité. La présence de la maladie prouve donc l'absence du Seigneur. Toute personne qui contient le Tout-Puissant en surabondance peut, si elle le veut, communiquer à ses semblables le fluide divin et régénérateur. Le procédé est des plus simples. Elle se déshabille, s'assied de manière que son dos coïncide avec le dos de la personne malade, et, pour la modeste somme d'un dollar l'heure — somme bien insignifiante quand il s'agit de sauver son âme — elle permet au fluide divin de s'infiltrer dans les tissus du patient. »

Ainsi donc, voilà qui est facile et commode, et je pourrais même dire, des plus agréables : vous frottez jusqu'à ce que votre salut soit un fait accompli. Si votre prêtresse a un joli dos bien rembourré, l'opération ne doit pas laisser d'être assez piquante.

Seulement.... ne vous retournez pas : c'est là qu'est le danger.

Comme on le voit, c'est tout bonnement l'embrocation du salut. Succès garanti en quelques heures.

Bonne chance aux Frotteurs!

S'ils sont à la recherche d'une devise ou d'une marque de fabrique, je leur proposerai : *Asinus asinam fricat.*

XVIII

La manie de l'abstinence. — Seconde épître à John Bull. — Le péché mignon de mistress John Bull au dire d'un vénérable archidiacre et de quelques dames bien pensantes. — Un Breton libre, membre de l'armée des rubans jaunes.

L'armée des rubans bleus compte, à ce jour, dit-on, plus de 600,000 soldats. Encore un peu de patience, et les buveurs d'eau seront presque aussi nombreux que les ivrognes. Quels spectacles d'excentriques contrastes ! Figurez-vous des enfants, des moutards en bas âge, que l'on décore du ruban bleu; des hommes, des femmes, à qui l'on fait prêter serment par écrit que jamais ils ne toucheront ni à vin, ni à bière, ni à aucune espèce

de liqueur alcoolique. Quelle folie! mais aussi quel aveu de faiblesse! Quoi! n'est-ce pas, en effet, leur faire signer que, puisqu'ils ne sauront pas s'arrêter quand ils auront étanché leur soif, ils jurent de ne jamais toucher à quelque boisson que ce soit? Et toi, John, mon ami, tu es satisfait de ce progrès; tu te frottes les mains de bonheur et d'admiration; tu vas fermer tes tavernes et même défendre aux épiciers de vendre du vin, de la bière et des liqueurs; es-tu assez simple pour t'imaginer qu'on rend un peuple vertueux de par la loi? Tes prêtres et tes vieilles filles, qui savent qu'il se consomme par an pour environ cent millions de livres sterling de boissons alcooliques, remuent ciel et terre pour faire entrer cette somme fabuleuse dans les coffres de l'Église pour l'enlever des griffes du diable et la remettre au bon Dieu; et toi, tu donnes dans le panneau, et tu ne t'aperçois pas que tu tires les marrons du feu pour quelques fins matois qui sont enchantés d'exploiter tes prétentions à la vertu pour en tirer à la fois bénéfice et honneur. Te rappelles-tu

par exemple, qu'il y a quelque temps la Société de tempérance évangélique d'Édimbourg était dans la gêne parce qu'il lui avait fallu payer cent livres sterling à un monsieur qui, pendant quatre semaines, s'était égosillé à prouver aux bons habitants de Auld Reekie que, pour se bien porter en ce monde... et dans l'autre, il n'est tel que de boire de l'eau, et que ladite société avait aussi eu à régler la note d'hôtel de ce bon apôtre, note qui se montait à cinquante-deux livres (1300 francs)? Peste! treize cents francs pour une note d'hôtel de quatre semaines! Crois-tu, John, que l'eau coûte des prix fabuleux à Édimbourg, et que ce prêcheur d'eau douce ne s'était pas fait passer quelques fines bouteilles sur la conscience?

Ne crois-tu pas que tes classes ouvrières auraient l'air beaucoup plus sain si, au lieu d'eau chaude et de pain plus ou moins beurré pour déjeuner, tu leur faisais manger de bonnes soupes, voire même boire un verre de bonne bière naturelle? Ce n'est pas l'abstinence totale qu'il s'agit de prêcher, c'est

la modération, mon ami : la modération [1], un mot qui semble disparaître de plus en plus de ton vocabulaire. Ce n'est pas le vin qui fait l'ivrogne, mais le vice, dit le proverbe chinois ; ce n'est donc pas le vin ou la bière, mais le vice qu'il faut chercher à supprimer.

In medio veritas et virtus. Mais la devise de ton île semble malheureusement être *in extremis dementia.* Tes armes portent trop loin, et tu ne tues rien.

Toutes ces doctrines insensées font quelques fanatiques et quelques hypocrites, mais fort peu de prosélytes sérieux, et elles ne tendent qu'à faire naître les réactions les plus outrées. Tu ne devrais pas oublier encore que ce thé, dont tu abuses, que la limonade et toutes ces boissons artificielles et *teetotales*, t'ont rendu bilieux, mon pauvre ami ; oui, bilieux, dyspeptique, hypocondriaque, morose et grincheux ; et tu devrais admettre qu'aucune loi divine ne défend de jouir

1. Le mot « tempérance » signifie « modération » ; il n'a jamais signifié « abstinence totale ».

des bonnes choses que la Providence a mises sur la terre à notre disposition, mais seulement que la loi de la nature nous ordonne d'en user avec discrétion.

Tu te moques de nous, parce que, en famille, nous ne nous gênons pas pour nous couvrir la poitrine de nos serviettes ; tu fais des gorges chaudes de nos bons commis voyageurs qui, à table d'hôte, se l'attachent bravement autour du cou, et empoignent leur fourchette comme des gens qui entendent bien tailler sérieuse besogne, et tu t'écries : Quels goulus ! Comme ils mangent !

Mais tu es un petit brin jaloux, mon bon, rien de plus. Oui, à table nous mettons nos soucis de côté, nous sommes heureux, nous bavardons et nous rions avec nos femmes et nos enfants, et nous faisons durer le plaisir longtemps. Et si nous avons le secret d'être gais et heureux, nous faisons plus envie que pitié, crois-le bien ; et, si tu ne t'étais pas délabré l'estomac avec ton thé et autres saletés malsaines, si tu mettais un peu de côté ta dignité insulaire quand tu es à table, et que

tu fisses faire quelques progrès à ta cuisine, tu pourrais faire comme nous, et tu ferais probablement comme nous. Je sais bien que tu vas me répondre que tu n'as en ce monde qu'un seul souci, c'est de faire ton salut. Je le veux bien; mais comme cela ne t'empêche pas de prendre grand soin de ton compte en banque et de mille autres petites affaires mondaines, j'en conclus que si, comme nous, tu as bien l'intention d'aller au paradis, comme nous aussi, mon ami, tu n'es pas pressé de te mettre en route.

Franchement, laisse-nous tranquilles avec ton thé, ton cacao, et autres potions de salut. Bois de l'eau, si cela te fait plaisir; mais l'Angleterre est un pays libre : pour l'amour de Dieu, laisse-nous boire à notre goût.

En tout cas, fais-y bien attention : ne dépasse pas ton but. L'ivrognerie n'existe plus à l'état hideux, enraciné, que dans les basses classes de tes grandes villes, c'est un grand progrès auprès du temps où les membres de ton Parlement se faisaient rappeler à l'ordre pour mettre les pieds sur

la table du *Speaker*[1]. Il faut même reconnaître que, grâce à l'instruction, le bas peuple devient plus sobre. Quant à demander un acte de Parlement pour interdire aux paisibles et honnêtes bourgeois d'aller acheter une bouteille de cognac chez l'épicier, c'est simplement de la folie.

Enfin, John, rappelle-toi que, naguère, un de tes évêques se refusait à signer une pareille pétition à la Chambre des Communes, en disant : « J'aimerais mieux appartenir à une nation d'ivrognes qu'à une nation d'esclaves. »

C'était dans la coquette ville de Torquay, au mois de mars de l'année courante.

J'assistais à un gigantesque *Tea-and-Bread-and-Butter Meeting* (traduisez cela si vous pouvez, moi j'y renonce), convoqué sous les auspices de la Société de tempérance, et présidé par un vénérable archidiacre. Me prenant à considérer, au-

1. Président de la Chambre des Communes.

tour de moi, ces longues figures de carême, silencieuses et damnées, pour me servir de l'énergique expression du poète Shelley, avalant à petites gorgées leurs tasses d'eau bouillante, et grignotant des beurrées en levant les yeux au ciel, je me disais : « Oui, je l'ai dit, et je le répéterai encore : Rien n'est plus beau, rien n'est plus édifiant que de contempler John en train de s'administrer ce breuvage angélique. »

Je venais d'avaler tant bien que mal un morceau de pain et de beurre, et de me pousser dans la gorge deux tasses de tisane aussi stoïquement qu'aucun des fidèles présents à cette édifiante réunion, quand une vieille miss, assise à mes côtés, qui, depuis le commencement du service, n'avait point desserré les dents, excepté pour bâiller démesurément à intervalles réguliers, comme un chronomètre, se hasarda à rompre ce silence solennel. « Ah! monsieur, me dit-elle, que cette réunion est imposante ! Une œuvre glorieuse que la nôtre !

— Je n'en doute pas, madame, répondis-je.

Quand nous aurons fini ce délicieux thé, nous aurons réunion, n'est-ce pas?

— Oui, le vénérable archidiacre va parler.

— Quel est le but exact de ce meeting? La fermeture des *public-houses* le dimanche, je suppose?

— Oh! du tout, nous voulons faire mieux que cela. Les *public-houses* ne font pas autant de mal qu'on veut bien le dire. Nous voulons envoyer une pétition au parlement, pour obtenir l'abrogation de la loi qui permet aux pâtissiers et aux épiciers de vendre du vin, de la bière, et des liqueurs.

— Vraiment! m'écriai-je.

— Oui, les *public-houses* ne sont fréquentés que par les basses classes; leur sphère d'action, dans le mal, ne s'étend pas au delà; mais l'ivrognerie chez les femmes des classes bourgeoises prend des proportions énormes. Sous prétexte d'aller acheter des gâteaux chez le pâtissier, elles se font servir du vin; sous prétexte d'envoyer leurs domestiques chercher des épiceries, elles se font rapporter de l'eau-de-vie, et s'enivrent chez

elles. Donc, nous nous sommes dit : Le pâtissier et l'épicier, voilà l'ennemi.

— Je crois que vous calomniez un peu vos compatriotes.

— C'est la triste vérité, vous allez entendre l'archidiacre dans un instant : il a de terribles choses à raconter. Oui, monsieur, les épiciers font plus de mal à notre cause que les *publicans*. C'est M. Gladstone qui leur a accordé ces licences, parce que les épiciers, c'est bien connu, sont tous libéraux.

— Je vous comprends, dis-je à ma voisine. Et, comme les *publicans* sont conservateurs, vous désirez leur accorder le monopole de la vente des poisons alcooliques : c'est une petite manœuvre électorale. Excusez-moi si je n'apprécie pas à leur valeur vos sentiments philanthropiques. Mais voilà la compagnie qui se lève pour se rendre dans la salle du meeting ; je vais me faire le plaisir d'aller écouter l'archidiacre. »

Quand nous entrâmes dans la salle, l'assemblée chantait un cantique dont le refrain commençait

par les mots *Sauvons les malheureux qui périssent*. Le cantique fini, le vénérable archidiacre qui présidait se leva, se recueillit quelques instants, et commença un discours dont j'extrais les passages suivants :

« Un de nos plus illustres magistrats disait, il y a quelques jours, que les assassinats de femmes, si fréquents dans la basse classe, pouvaient être attribués à l'ivrognerie des femmes beaucoup plus qu'à l'ivrognerie des hommes.

» Eh bien, si vous voulez remonter à la vraie source du mal, vous verrez que ces habitudes d'ivrognerie ne sont point contractées au *public-house*, mais bien à la maison, par la raison toute simple que ces femmes, en faisant leurs provisions chez l'épicier, fourrent au fond de leurs paniers une bouteille de gin ou d'eau-de-vie, et qu'elles boivent chez elles pendant l'absence de leurs maris. Aussi, en rentrant de son travail, l'artisan trouve-t-il sa femme grise. Point de dîner pour lui. Ses vêtements et ceux de ses enfants ont été engagés pour acheter la maudite boisson. Il fait

des reproches à sa femme, se prend de querelle avec elle, la frappe, et quelquefois, dans le paroxysme de la fureur, il la tue. J'entrai un jour, continua l'archidiacre, dans la boutique d'un épicier, sous le prétexte de changer un souverain, mais en réalité pour voir ce qui s'y passait. Eh bien, dans l'espace de quelques minutes, je vis huit femmes venir acheter de l'eau-de-vie. »

« Entre nous, dis-je à ma voisine, le très révérend gentleman eût été plus généreux de faire quelque petit achat dans la boutique d'un épicier qu'il venait espionner, que de venir lui demander un service. »

Je continuai à prêter une oreille attentive.

« Une autre fois, dit-il, j'étais au buffet d'une station à prendre une tasse de thé. Trois jeunes filles fort bien mises entrèrent et, sans rougir, demandèrent, l'une pour trois pence de cognac, les deux autres un verre de bière. Quelques instants après, une dame, à l'apparence respectable, accompagnée d'un jeune enfant, entra et demanda du xérès. Elle en but trois verres, trait sur trait.

De pareilles scènes sont révoltantes. Vous nous aiderez, j'en suis convaincu, à mettre fin à cet état de choses; vous signerez la pétition que nous allons envoyer au Parlement, et dans laquelle nous demandons à nos représentants de faire une loi qui défende aux épiciers, aux pâtissiers et aux restaurateurs de vendre des liqueurs alcooliques. »

Là-dessus on se mit à entonner un cantique commençant par les mots : « *A l'œuvre* », car si tout finit, en France, par des chansons, tout, en Angleterre, finit par des cantiques.

« Voyons, dis-je à mon excellente voisine, cela a-t-il du bon sens? Quoi! pas d'autres arguments! Pour quelques femmes qui sont allées acheter du cognac chez l'épicier, dans un but des plus innocents peut-être, vous allez demander au Parlement d'empêcher des citoyens libres et honnêtes de se procurer du vin, de la bière, du cognac. Mais c'est de la folie!

— Pas du tout, me répondit-elle; voilà plus de quarante ans que je ne bois que de l'eau, et le

jour où nous en boirons tous, nous serons une nation de saints.

— Une nation de lunatiques, » pensai-je, et je sortis de cette atmosphère au plus vite.

Je sautai dans un cab et me fis conduire à la gare. En descendant de voiture, je remarquai que mon cocher avait un bout de ruban jaune à la boutonnière. « Tiens, lui dis-je, quelle décoration avez-vous donc là?

— Ah! monsieur a été avec les buveurs d'eau, au meeting des rubans bleus, fit-il; moi j'appartiens à l'armée des rubans jaunes.

— Ah bah! m'écriai-je étonné; et qu'est-ce qu'on fait à l'armée des rubans jaunes?

— Monsieur, me dit-il, on mange ce qu'on veut, on boit ce qu'on veut, et l'on se fiche du qu'en dira-t-on. (*You eats what you like, you drinks what you like, and you don't care a damn for nobody.*) »

Sacrebleu! que c'était donc bon de voir un *homme*, après avoir passé la soirée avec tous ces bigots et toutes ces vieilles femmes!

« Tenez, mon ami, fis-je à mon cocher qui avait une de ces bonnes figures ouvertes, comme on en voit dans le Devonshire, tenez, voilà un bon pourboire, allez prendre un verre à ma santé. » Et j'allai au guichet prendre mon billet, réconcilié avec le genre humain[1].

1. Un clergyman de mes amis vient d'être obligé de quitter une excellente cure pour avoir refusé de se conformer au désir de son *squire*, le hobereau du voisinage, qui entendait qu'il s'affublât de ce ruban bleu, certificat d'idiotisme, décoration des ivrognes corrigés.

Mon ami est un sot. Pour gagner ou garder une bonne cure, je n'hésiterais pas à m'attacher un ruban bleu à la boutonnière : il est si facile de le mettre dans sa poche pendant qu'on prend son grog ou un verre de généreux bordeaux.

XIX

LA FEMME DU VICAIRE

Fragments.

I

Le révérend Bartholomew Goodman, vicaire de B..., était le seul représentant de l'orthodoxie dans cette jolie petite ville du comté de Devonshire. Malgré ses rhumatismes, cet apôtre salarié des vérités de la Bible et de l'Évangile n'était, à proprement parler, ni vierge ni martyr, car il avait femme et enfants, et, bon an mal an, sa cure lui rapportait environ cinq cents livres sterling, soit douze mille cinq cents francs.

Il dogmatisait peu : il aurait cru manquer de respect à son *alma mater*, l'Église anglicane, en cherchant à la défendre et à prouver qu'elle seule avait le monopole du salut des âmes. D'une nature simple, théologien peu savant, d'une intelligence assez bornée, il se contentait de prêcher à ses ouailles la *vieille histoire :* c'est ainsi qu'il se plaisait à appeler la doctrine du Christ. Ses sermons étaient, du reste, des productions de l'esprit fort médiocres, malgré le temps qu'il mettait à les faire ; et quand sa femme semblait le plaindre du mal qu'il se donnait, il lui répondait en soupirant : « Ma bonne amie, il est vrai que mes sermons me prennent bien du temps, mais ce n'est pas moi que vous devriez plaindre, ce sont les braves gens qui sont obligés de les entendre. »

Cet excellent homme avait son dada, car tout Anglais en a un, surtout en matière religieuse : il croyait fermement que le peuple anglais n'était autre que les dix tribus d'Israël disparues après la destruction de Jérusalem. Ce sujet était pour lui une source intarissable de discussion, et quand

il rencontrait une bonne âme prête à l'écouter, il s'animait et devenait presque éloquent. Cette pensée l'occupait sans cesse, et s'il allait le soir reposer près de sa chaste épouse, sans avoir découvert quelque nouvelle preuve de l'identité de la maison d'Israël et de la nation britannique, comme Titus il s'écriait : — j'ai perdu ma journée.

De tous les animaux domestiques qui respiraient au presbytère, y compris l'écurie et la basse-cour, il n'en était pas, aux yeux de mistress Bartholomew Goodman, de plus commode et de plus docile que le révérend gentleman, son mari.

La digne dame avait pris sur elle le soin d'administrer la paroisse. Son mari, pensait-elle, était une bonne pâte de vicaire, incapable de faire autre chose que des sermons. Or ces sermons étaient des histoires à dormir debout, et, comme on les écoutait assis, leur chance de succès était bien maigre. Du reste, ajoutait-elle en elle-même, les sermons ne convertissent plus personne. Alors que l'on serait noir comme le péché, on ne se reconnaît point dans les descriptions de pécheurs qui

sortent des lèvres des prédicateurs. Non, après le sermon, on rentre chez soi plus satisfait que jamais de sa personne, et l'on se dit simplement : « Ce pauvre Smith, ou ce pauvre Brown ! comme le vicaire l'a attrappé ce matin ! » C'est toujours au voisin que se sont adressés les traits mordants des comédies de mœurs ou les diatribes des sermons : voilà pourquoi personne ne se fâche au théâtre ou à l'église.

Pour produire de l'effet sur le pécheur, il faut des arguments *ad hominem;* il faut aller le trouver à domicile, et lui mettre le poing sur la gorge. C'était ce rôle de champion de l'église militante que mistress Goodman s'était adjugé. Jamais Satan ne s'était trouvé en présence d'un ennemi aussi formidable.

Mistress Goodman, nous devons le dire, semblait taillée pour la lutte : haute de six pieds, alerte et maigre comme un lévrier, des yeux petits et perçants, un ratelier solide et complet en forme de fer à cheval, un nez aquilin retombant fièrement en auvent, et prêt à faire jonction avec

un menton de galoche; tout semblait indiquer chez ce soldat de la foi une résolution à la hauteur des entreprises les plus ardues, une résolution que ne sauraient ébranler ni les rebuffades, ni les moqueries, ni les dangers d'aucune sorte.

A la voix de sa femme, le bon vicaire tremblait de respect et d'effroi.

En Angleterre, où la femme est si docile à son mari, si respectueuse, si soumise, l'épouse du pasteur semble faire exception à la règle. Cela est facile à comprendre. C'est toujours bien un peu l'habit qui fait le moine. Pour nous, le prêtre, c'est la soutane noire et le surplis blanc, c'est-à-dire l'austérité et l'innocence. Que ce soit préjugé ou non, il semble difficile de concilier la vocation du sacerdoce avec l'amour, quand même ce serait l'amour le plus terriblement conjugal. Appelez votre femme *votre chaste épouse* tant que vous voudrez, cela signifiera toujours qu'elle est chaste avec les autres, qu'elle vous est fidèle; mais enfin, voyons : je ne sais trop comment m'expliquer pour vous faire avaler mon idée... enfin, je ne

sache pas qu'au presbytère les enfants tombent de la lune entre les bras de la nourrice. Là m'en suis-je tiré à votre satisfaction?

Je n'ai jamais compris cet être curieux qui s'appelle le prêtre marié. J'entends le véritable prêtre de vocation, le pasteur d'âmes, l'évangéliste. Il n'est nullement question ici de ces clergymen savants, professeurs, hommes de lettres, parfaits gentlemen du reste, hommes mondains par excellence, et je prétends prendre le mot *mondains* en bonne part; encore moins de ces clergymen qui sont entrés dans les ordres, parce que cela pose et augmente les chances de faire un beau mariage, et qui ne se sont pas faits derviches, parce que, en Angleterre, ce n'est pas l'habitude, et que, d'ailleurs, cela n'ouvrirait aucune carrière lucrative.

L'évangéliste, qui se croirait damné s'il ne récitait son bénédicité avant de s'administrer un verre de whisky[1] et qui, selon nous, ne saurait manquer de traiter les douceurs du mariage

1. V. Appendice C.

avec la reconnaissance anticipée qu'il accorde à son grog; cet évangéliste, disons-nous, doit paraître souverainement étrange à une femme, témoin de tous ses petits travers — j'admets qu'il n'ait point de défauts, de vices encore moins — à une femme, ce petit penseur aux yeux d'Argus, témoin de ces milliers d'actes qui lui prouvent que ce prêtre n'est qu'un homme après tout... comme les autres hommes. Pour nous, au contraire, un prêtre n'est point comme les autres hommes; à peine est-il un homme à nos yeux. Non, je ne puis surmonter cette idée; c'est plus fort que moi. Ce surplis de nuit à manches, vous savez !... que je n'ose nommer, car, par la forme, c'est le plus ridicule de tous les vêtements au monde... non, non, dans la chambre à coucher, cet oracle et sa femme doivent se rire au nez.

Ce n'est pas tout. Une femme de ministre protestant a mille et une occupations qui lui donnent de l'importance, et ses occupations sont plus viriles que celles de son mari : elle met ses théories en pratique. Il fait des sermons et des

quêtes; elle fait l'aumône, visite les malades, organise associations, fêtes, bazars, concerts, conférences, *tea-parties* à un schelling par tête : c'est la dispensatrice de toutes les faveurs du presbytère. Or, mettez la femme sur un pied d'égalité avec l'homme, et son instinct naturel la placera bientôt sur un piédestal d'où elle exercera son empire à outrance. Oui, à outrance, car la femme étant née pour être protégée, quand elle commande, elle commande en parvenue, bruyamment, indiscrètement.

Cet instinct naturel de la femme, mistress Goodman le possédait au plus haut degré, son mari était là pour en faire foi.

Madame la vicaire avait encore d'autres raisons pour se croire supérieure à son mari. Elle était d'origine aristocratique, et se disait descendante des rois d'Irlande. Au reste, nous pouvons dire, en passant, que nous n'avons pas encore rencontré d'Irlandais qui ne fussent descendus en droite ligne des anciens rois d'Irlande. S'il faut en croire ces excellents Hiberniens, jamais

notre Louis XII n'aurait mérité le titre de *père du peuple* comme ces vieux monarques d'Erin. Les exploits d'Hercule sont de la Saint-Jean auprès des tours de force de ces gaillards-là.

Fière de ses ancêtres, mistress Goodman reprochait souvent au pauvre pasteur son obscure naissance. « Je devrais être la femme d'un évêque, lui disait-elle quelquefois, quand il ne semblait pas suffisamment saisi d'admiration en sa présence. — Hélas ! que ne l'êtes-vous, ma chère ! » pensait le brave homme. Et, comme il avait bon cœur, et qu'il n'avait aucune raison pour vouloir du mal au chef de son diocèse, ce désir expirait sur ses lèvres, ou ne s'y dessinait que faiblement.

Nous croyons en avoir assez dit pour prouver que le révérend Bartholomew Goodman faisait son purgatoire en ce monde, ce qui devait être pour son âme chrétienne une grande consolation et même une source de joie, puisque la religion protestante n'admet pas l'existence de ce lieu de purification dans la vie future.

II

Par une matinée du printemps de l'année 188..,
M. Goodman, vicaire de l'église de Tous-les-Anges — c'est ainsi que s'appelait sa paroisse — était dans sa bibliothèque à écrire ses deux sermons pour le dimanche suivant.

Comme nous l'avons dit ailleurs, les sermons, en Angleterre, se lisent en chaire : c'est du moins ce qui a lieu dans les églises anglicanes, et nous en avons donné les raisons.

Or, depuis un temps immémorial, les centaines de revues, de magasins, et de journaux religieux

qui inondent le pays, publient des sermons, et quand un clergyman a l'imagination quelque peu imitée, ces feuilles périodiques lui fournissent de quoi édifier les fidèles le dimanche : il copie de vieux sermons. Je n'en veux pour preuve que le spectacle qu'offre tous les samedis de l'année la grande salle de lecture du Musée Britannique. Tous les sièges sont accaparés par les ministres des cent et quelques sectes religieuses qui ont pris à tâche de faire oublier dans l'autre monde les mille et un petits péchés dont John Bull se rend coupable en celui-ci. Il faut les voir, courbés sur de vieilles paperasses toutes poudreuses, et en extraire le baume salutaire qui doit le lendemain vivifier les troupeaux confiés à leur garde. En entendant ces centaines de plumes d'oie gratter le papier au pas de course, je me suis quelquefois dit : il y a des gens qui gagnent facilement leurs appointements. Et cependant il faut songer au public surtout et avant tout : à vrai dire, je ne vois pas qu'il y ait du mal à copier un sermon. Pourquoi, au contraire, ne suivrait-on pas le con-

seil que donne Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique* au chapitre *Éloquence?* Voici ce qu'il dit, après avoir parlé des sermons de Massillon : « De pareils chefs-d'œuvre sont très rares ; tout est d'ailleurs devenu lieu commun. Les prédicateurs, qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur et de les débiter à leur auditoire (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation), que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'inutiles. »

Les habitués du samedi, au Musée Britannique, ne font pas autre chose; seulement comme cela leur prendrait trop du temps précieux qu'ils doivent aux ouailles qu'ils nourrissent de la parole de vie, d'apprendre par cœur deux sermons par semaine, et souvent davantage, ils les copient pour les lire : c'est plus vite fait. « Quand je veux émouvoir mes fidèles, disait un jour un bon curé, je leur récite du Massillon. »

Au reste, en Angleterre, on n'encourage pas beaucoup l'éloquence de la chaire. Un prédica-

teur vraiment éloquent friserait trop l'acteur pour plaire à ce peuple si susceptible en matière de religion. Il n'inspirerait pas de confiance. L'Anglais aime avant tout qu'on dogmatise; des torrents d'éloquence à la Bossuet l'effaroucheraient; des phrases étudiées et polies comme celles d'un Fléchier, des expressions élégantes et gracieuses comme celles d'un Massillon éveilleraient ses soupçons. Il préfère du bon sens pur et simple, et laisse au bas peuple le plaisir de se faire terrifier par les déclamateurs.

Nous parlions un jour de l'éloquence de la chaire anglaise avec un personnage important du monde politique. « L'éloquence de la chaire anglaise ! me dit-il; mais nous n'en avons point.

— Pourtant, lui dis-je, j'ai entendu ces jours-ci le chanoine X prêcher à l'abbaye de Westminster, et je vous assure que je n'ai jamais rien entendu de si gracieux; j'étais suspendu à ses lèvres. Bien certainement celui-là est éloquent en chaire.

— Oui, me dit-il; en effet, le chanoine X sait

parler..... mais, mon cher monsieur, s'il savait se taire, aujourd'hui il serait évêque. »

Le chanoine en question vient d'être nommé évêque, cependant; mais aux colonies, bien loin, aux antipodes. Si nos amis les Anglais l'ont reconnu, je leur offre l'anedocte : elle est inédite.

Notre excellent vicaire venait de copier son sermon du matin; mais comme il voulait, dans la soirée, tonner du haut de la chaire contre l'hérésie, contre le papisme, le ritualisme, le méthodisme, le socinianisme, le sécularisme, le matérialisme, et tous ces mots en *isme*, qui, ajoutés à ses rhumatismes, lui rendaient la vie presque intolérable, il était, au moment mentionné, au commencement de ce chapitre, dans le feu de la composition. C'était des foudres d'éloquence qu'il voulait lancer; et, comme Calchas, il préparait son tonnerre.

Mais c'était surtout à l'Armée du Salut qu'il en voulait; c'était à ces violateurs du sabbat qui

venaient brailler et gesticuler jusque sous ses fenêtres et vociférer des chants blasphématoires, accompagnés de trombones, de cornets à piston, d'accordéons, de grosses caisses et de tambours, qu'il réservait ses batteries de siège et ses avalanches d'anathèmes.

Aussi avait-il choisi, pour texte de sa philippique, le 5e verset du 6e chapitre de l'évangile selon saint Mathieu : « Et quand tu prieras, ne fais pas comme les hypocrites : car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes. »

Le bon clergyman aurait bien voulu ne citer dans son texte que la dernière partie du verset, car, au fond de son cœur honnête, il lui semblait que ce verset, dans son intégrité, devait s'interpréter ainsi : « Quand tu prieras ne fais pas comme les hypocrites : ne prie ni dans les temples, ni dans les rues, » c'est-à-dire : « Ne prie pas en public, en présence des hommes. » Et il savait fort bien que cette interprétation se trouve corroborée par le verset suivant qui dit : « Mais toi, quand tu

prieras, entre dans ton cabinet, et fermes-en la porte, afin de n'être vu que de Dieu. »

En Angleterre, les Saintes Écritures paraissent faites pour qu'on y prenne ce qui convient à la secte à laquelle on appartient, et qu'on en rejette ce qui pourrait lui porter ombrage ou préjudice. C'est ainsi que les cent quatre-vingt-quatre religions de l'Angleterre s'appuient sur les Écritures, et que chacune d'elles condamme ses cent quatre-vingt-trois rivales par ces mêmes Écritures.

Malgré cela, tout ce saint monde vit en paix, en parfaite harmonie. C'est la liberté à laquelle ce peuple est fait : l'excentricité religieuse paraît chose simple et naturelle. Mais les ministres de toutes les dénominations s'accordent à dire que, contrairement à l'Évangile, on doit se réunir en public pour prier. Raisonnement facile à suivre. Que deviendraient en effet les prêtres et les hommes de loi s'il était permis de plaider soi-même sa cause devant Dieu et devant les hommes? Et puis l'homme, tant qu'il sera homme, sera toujours heureux d'avoir une occasion d'afficher sa

vertu, et tel, qui ferait une courte prière dans son cabinet, si la porte en était fermée, en fait une bien longue au temple, en présence de ses semblables qu'il édifie par sa piété.

Le vicaire, la tête enfoncée dans ses mains, était plongé dans les réflexions les plus profondes, quand tout à coup la porte de la bibliothèque s'ouvrit brusquement, et mistress Goodman parut sur le seuil, un livre à la main.

Ce livre était un exemplaire du Nouveau Testament, revu et corrigé par la commission de revision des Saintes Écritures.

« Eh bien, en voilà de belles ? s'écria cette dame, hors d'haleine et se laissant tomber dans un fauteuil.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne amie ? demanda le vicaire.

— Ce qu'il y a ! ce qu'il y a ! Vous me le demandez ! Il y a que nous sommes ruinés. Il y a qu'avant peu, grâce aux évêques et à tous ceux dont le devoir est de veiller aux intérêts de notre sainte

Église, la nation ne sera plus composée que de matérialistes et d'infidèles.

— Allons, allons, qu'est-ce qui vous prend, ma bonne? fit tranquillement le révérend gentleman.

— Ce qui me prend! Ah! mon cher, on voit bien que vous êtes salarié de l'État, à la manière dont vous prenez les choses. Tenez, lisez et soyez édifié. Ah! c'est du joli! Où allons-nous? A qui se fier? Nous sommes trahis, vendus, perdus.....

— Mais, ma chère amie, encore une fois à qui en avez-vous? Je ne vois pas ce qui peut vous mettre dans un pareil état.

— Ah! Vraiment! Vous ne voyez pas qu'au lieu de conserver cette phrase précieuse, qui résume tout le christianisme : *A quoi sert-il de gagner l'univers si l'on vient à perdre son âme*, la nouvelle version porte : *A quoi sert-il de gagner l'univers si l'on vient à perdre la vie?*

— Je vois bien; mais lisez le renvoi : *ou son âme.* Vous n'avez pas regardé au bas de la page.

— Cette hésitation ne fait qu'empirer la chose.

Il vaudrait mieux que ces messieurs dissent franchement ce qu'ils en pensent.

— Le mot grec *psuchè* signifie *âme* aussi bien que *souffle*, *vie*.

— Je me moque pas mal de votre grec, s'écria mistress Goodman indignée. Est-ce que vos ouailles savent le grec? Que vont-ils penser de nous? Que depuis des siècles notre Église les abuse et leur fait payer la dîme pour rien. Comment! vous ne voyez pas que ce changement revient à la négation de l'enfer? Autant, en effet, dire que le Sauveur n'a jamais fait mention de l'autre monde, que tout ce qu'il a dit se rapporte à la vie ici-bas, et que ses préceptes n'ont été donnés que pour apprendre aux gens à être heureux sur la terre. Mais c'est épouvantable! Il faut s'attendre à tout à présent. Je ne désespère pas de voir les évêques se rallier bientôt au socinianisme et renier la divinité du Christ. Qu'il n'y ait pas de purgatoire, je vous l'accorde; mais s'il n'y a pas d'enfer, pendant que je serai au ciel, où seront les pécheurs, mon pauvre Barty, où seront les pécheurs? »

Ce petit nom d'amitié, que la digne dame ne donnait à son mari que dans les occasions solennelles, fit comprendre à l'excellent vicaire que sa femme venait auprès de lui chercher quelque consolation. Aussi essaya-t-il de mettre du baume sur ses blessures.

« Calmez-vous, ma bonne amie, lui dit-il, calmez-vous. A vous parler franchement, je n'attache qu'une importance secondaire au Nouveau Testament, vous le savez; cela soit dit entre nous. Nous sommes chrétiens, sans contredit; mais notre glorieuse origine, tirée de l'Ancien Testament, est un titre beaucoup plus sacré pour nous. Du moment qu'il est clair que nous descendons d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que nous sommes les enfants choisis du Seigneur, que nous importe le reste? »

Et en cela le révérend gentleman avait raison. La religion des Anglais est beaucoup plus juive que catholique, et l'on pourrait affirmer qu'un Anglais de la vieille école souffrirait plutôt qu'on se permît devant lui une plaisanterie sur un saint

que sur un des personnages de l'Ancien Testament, fût-ce même sur madame Putiphar, ou l'une des charmantes demoiselles de la famille Loth.

« Non, ma chère amie, reprit le vicaire, soyez bien convaincue qu'il ne peut nous arriver aucun mal. Nous sommes la nation juste, la nation sainte, l'héritage du Seigneur.

— Tout cela c'est très joli... pour l'avenir, répondit mistress Goodman ; mais pour le présent, je ne vois pas comment vous allez expliquer aux fidèles un changement qui me semble renverser notre édifice de fond en comble. Si nous ne maintenons pas nos préceptes, nous sommes perdus. L'église doit être conséquente. Voyez le pape : avec son dogme d'infaillibité, il est encore sur son trône.

— Après tout, ma bonne, si l'on supprimait l'enfer, le mal ne serait pas bien grand, et nos plus grands dignitaires de l'Église anglicane sont de cet avis-là, vous le savez.

— Supprimer l'enfer ! cria mistress Goodman.

Si vous supprimez l'enfer, nous n'avons plus qu'à fermer boutique.

— Vous vous emportez inutilement, ma chère, et vous avez bien tort de vous exprimer de la sorte.

— Protestez, alors.

— Contre qui, contre quoi voulez-vous que je proteste? Les autorités de l'Église ont décidé le changement, nous autres subalternes nous n'avons qu'à nous incliner. D'ailleurs, je dirai à ma *congrégation* que, dans la nouvelle version, par *vie*, il faut entendre *vie future*.

— Bien dit, Barty ; car, soyez-en bien sûr, vous ne pouvez pas marcher sans enfer, c'est la peur du diable qui tient les masses en soumission.

— Ma chère amie, je vous le répète, s'il y a un enfer, cela ne nous concerne point : la maison d'Israël, c'est-à-dire la nation britannique, sera sauvée en bloc.

— Et les autres?

— Qui ! les autres?

— Eh bien, mais les Français, les Allemands,

les Italiens, les Chinois, qui sais-je? Où iront-ils? N'y en aura-t-il point en paradis?

— Quelques-uns peut-être, mais à des places bien inférieures, n'en doutez pas.

— Qui mourra verra, fit mistress Goodman.

— Mais c'est tout vu, ma bonne; remettez-vous de vos émotions, rassurez-vous pour l'avenir; et maintenant souffrez que je termine mon sermon pour demain.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos sermons, vous avez là, dans vos armoires, de quoi prêcher pour le reste de vos jours.

— Ma chère, c'est un sermon de ma composition que je prépare.

— Ça sera joli! Mettez-moi donc tout cela de côté, et venez me conduire à la station, la voiture est attelée.

— Impossible, ma bonne amie, j'ai plusieurs lettres à écrire.

— Vous les écrirez demain.

— Vous ne voudriez pas que je fisse ma correspondance le dimanche! s'écria le vicaire.

— Vous daterez vos lettes de la veille. Franchement, Barty, je ne vous savais pas si simple.

— Et puis, ajouta l'excellent M. Goodman, j'ai plusieurs courses à faire, une quantité de notes à régler, les fournisseurs me tracassent.

— Envoyez-leur des *tracts*, qui leur rappelleront que l'humilité et la patience sont des vertus chrétiennes.

— Bon, autrefois; ça ne prend plus maintenant.

— A qui la faute? Comment voulez-vous que ces gens-là croient en vous, quand vous n'y croyez pas vous-mêmes?

— Ah! ma bonne amie, je vous en prie, ne recommencez pas. Vous me donnez mal à la tête. Tenez, vous avez raison de me faire sortir, je vais vous conduire à la station. »

De toutes les corvées que mistress Goodman imposait à son mari, celle que le révérend gentleman redoutait le plus était de conduire en voiture sa modèle épouse. L'idée qu'il pourrait rentrer seul, et finir en paix le sermon qu'il avait en

tête, lui fit cependant prendre son mal en douceur.

La station se trouvait à quatre milles du presbytère, et, pour y arriver, il y avait une longue côte rapide à gravir.

Mistress Goodman, en sa qualité de membre et agent de la Société royale protectrice des animaux, ne manquait jamais de faire descendre son mari au bas de la côte. « Vous n'allez pas vous faire traîner par ce pauvre Bob, lui disait-elle; descendez de voiture et marchez ; vous engraissez à vue d'œil, la marche vous fera du bien. » Le pauvre vicaire, gros et asthmatique, descendait, et, soufflant, toussant, haletant, il suivait la voiture au pas jusqu'au sommet de la côte, regrettant toutefois que les maris ne fussent pas compris dans les animaux que protégeait la Société royale.

Arrivé à la station, il prit un billet, plaça sa femme confortablement dans le coin d'un compartiment et se disposait à partir, quand mistress Goodman lui cria:

« Barty, surtout n'oubliez pas de descendre de voiture en remontant la côte.

— Certainement, ma bonne, fit le brave homme, que la vue de sa femme en route dans une direction opposée au presbytère rendait facétieux; si vous voulez même, je mettrai Bob dans la voiture et je le pousserai... et la Société protectrice des animaux vous décernera pour le moins une médaille d'or. »

La locomotive siffla. Le vicaire fit à sa femme un signe amical de la main, et regagna sa voiture, se promettant de filer bon train au presbytère.

Arrivé à la côte, Bob tourna bien la tête plusieurs fois pour voir si son fardeau obéirait aux injonctions de sa bienfaitrice, et alla même jusqu'à s'arrêter en chemin pour permettre au vicaire de descendre plus à son aise, mais celui-ci feignit de ne point comprendre le jeu de l'intelligent animal; il administra même à Bob deux ou trois coups de fouet péremptoires qui lui donnèrent à réfléchir. Le protégé de mistress Goodman

jugea prudent d'allonger le pas, et en moins d'une demi-heure il avala ses quatre milles.

Le vicaire fit mener son cheval à l'écurie, remiser sa voiture, se fit apporter du thé dans sa bibliothèque, et, à sa satisfaction, put terminer le sermon que, depuis si longtemps, il ruminait dans son esprit.

III

Les enfants des pauvres de la paroisse de Tous-les-Anges se rendaient le dimanche dans l'école du presbytère pour y assister à la classe de Bible.

La première classe était sous la direction de madame la vicaire. On se réunissait à trois heures pour prier; puis on chantait un cantique, et la classe commençait.

Ces classes du dimanche consistent en lectures de passages de la Bible que l'on explique aux enfants.

Le dimanche en question mistress Goodman

avait choisi comme sujet le 28e chapitre du prophète Isaïe. Aussitôt le cantique fini, elle se mit à ire :

« *Malheur à la couronne d'orgueil, aux ivrognes d'Ephraïm! l'ornement de sa gloire n'est qu'une fleur qui tombe.*

» *Voici, le Seigneur a en main un homme fort et tout puissant, qui ressemble à une tempête de grêle, à un tourbillon qui brise tout, à une tempête de grosses eaux débordées ; il jettera tout par terre avec la main.*

» *La couronne de fierté et les ivrognes d'Ephraïm seront foulés aux pieds.*

» *Oh ! alors, que deviendra la cité d'or !*

» Vous avez entendu ces paroles du grand prophète, s'écria la digne dame. Eh bien, mes chers enfants, Isaïe veut dire par là que Dieu punira la méchanceté, la vanité et la sensualité des hommes et toutes ses prophéties se sont accomplies. Cette ville d'or c'est Paris, la nouvelle Babylone; la couronne d'orgueil et de fierté, c'est la France. Cet homme fort et puissant, qui ressemble

à une tempête de grêle, c'est l'empereur d'Allemagne qui, depuis le jour où il a marié son fils à la fille de notre reine bien-aimée, voit les bénédictions du Seigneur pleuvoir sur son royaume.

» Cette interprétation du texte du prophète Isaïe a été présentée par le cher et regretté docteur Macleod à notre gracieuse souveraine, et Sa Majesté a daigné trouver que les paroles d'Isaïe semblaient se rapporter à la France d'une manière frappante[1]. Avons-nous besoin d'une autorité plus sûre?

» Et, en effet, ne reconnaît-on pas de prime abord cette nation perverse et orgueilleuse qui ne respecte rien, qui ne sanctifie même pas le dimanche. Savez-vous, mes enfants, que ces violateurs du

1. Extrait du livre de Sa Majesté la Reine d'Angleterre : *My Holidays in the Highlands*, 1862-1882, publié à Londres, le 12 février 1884 :

« *Dr. Macleod gave us such a splendid sermon on the war, and without mentioning France he said enough to make every one understand what was meant (when he pointed out how God would punish wickedness, and vanity, and sensuality; and the chapters he read from Isaiah xxviii., and from Ezekiel, Amos, and one of the Psalms, were really quite wonderful for the way in which they seemed to describe France.* »

sabbat ont des courses le dimanche, qu'ils vont au spectacle le dimanche, oui, vous avez peine à le croire, vos esprits droits et honnêtes se refusent à croire de pareilles monstruosités, oui, leurs journaux paraissent, s'achètent et se lisent le dimanche. J'ai même vu — c'était à n'en pas croire mes yeux — j'ai vu, dans les jardins publics, le saint jour du dimanche, des petits garçons et des petites filles, appartenant aux classes élevées, jouer au cerceau, et danser en rond devant leurs parents qui semblaient n'y voir aucun mal. C'est l'abomination de la désolation, et je ne crains pas de le dire : les Juifs et les Musulmans valent mieux que ces gens-là, car enfin, s'ils n'adorent pas le Sauveur, ils adorent Dieu du moins. Je préfère les sauvages qui adorent le soleil à ces infidèles qui n'adorent rien du tout, qui se mettent à genoux devant des chandelles pour sauver les apparences.

— Madame, fit timidement une petite fille, papa dit que les Français sont chrétiens.

— Non, mon enfant, ils sont papistes, ce n'est

pas la même chose. La plupart d'entre eux ne sont même rien du tout. Ceux qui croient au pape lui donnent de l'argent pour recevoir, à une époque fixée à l'avance, des indulgences plénières qui leur permettent, jusqu'à la dite époque, d'offenser le bon Dieu autant et aussi souvent qu'il leur plaît. Je suis bien convaincue que votre papa n'appelle pas chrétiens de pareils païens. Du reste, mon enfant, rassurez-vous ; un de ces jours j'irai causer avec votre papa.

» Mais aussi quel est le résultat? continua mistress Goodman : le jour de la vengeance et du châtiment arrive. Une poignée de soldats anglais met en pièces des millions de Français : les hordes de Bonaparte sont anéanties par quelques soldats que commandait le duc de Wellington.

» Pourquoi ?

» Ah ! pourquoi ! Parce que nos bons soldats croyaient en Dieu et avaient fait leur prière.

— Oh ! madame, s'écria en ce moment une autre petite fille, est-ce que ces méchants Français n'ont pas de prières ?

— Je ne sais pas au juste, ma chère enfant : mais j'en doute fort. Et quand même ils en auraient, ajouta l'excellente dame sans se déconcerter, vous pensez bien que le bon Dieu a trop à faire pour écouter de pareilles bêtises. Pour que la prière ait de l'effet, il faut que celui qui la fait ait la grâce, c'est-à-dire qu'il ait reçu la permission de déposer sa prière aux pieds du Créateur. Or, nous seuls, la nation sainte, nous les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous les enfants choisis du Seigneur, nous avons cette grâce en abondance. Nous sommes les alliés du Dieu d'Israël qui a dit : *Les enfants d'Israël garderont le sabbat pour célébrer le jour du repos dans leurs générations, par une alliance perpétuelle.* Et encore : *Et même je leur donnai aussi mes sabbats, pour leur être un signe entre moi et eux, afin qu'ils connussent que je suis l'Éternel qui le sanctifie.*

» Eh bien, je vous le demande, qui est-ce qui observe le saint jour du sabbat ? Il y a d'abord les Juifs. Ensuite les Anglais et les Américains. Comme

je vous l'ai déjà expliqué, et comme M. le vicaire vous l'a prouvé bien des fois en chaire, les Américains ne sont autres que la tribu de Manasseh, et les Juifs sont tout ce qui reste des tribus perverses de Juda et de Lévi. Les Anglais sont donc les enfants de la maison d'Israël. Oui, mes enfants, c'est un fait glorieux, et vous avez le droit d'en être fiers. Aussi gardez bien votre engagement avec le Seigneur qui vous reconnaîtra toujours à ce signe. Je connais des malheureux enfants qui jouent le dimanche. Ne les imitez pas et vous serez admis au séjour des bienheureux qui, ne l'oubliez pas, est un dimanche perpétuel. »

Cette dernière phrase ne produisit pas chez les élèves de mistress Goodman l'enthousiasme que cette dame attendait : elle donna même à réfléchir à plusieurs d'entre elles, chez qui elle réveilla des souvenirs de remontrances, de punitions, de silence solennel, de gros yeux et de *tracts*, qui ne laissaient pas d'être fort désagréables.

Une de ces petites filles, en rentrant à la mai-

son, alla même jusqu'à verser un torrent de larmes.

« Qu'as-tu, ma mignonne ? lui dit sa maman.

— Oh ! maman, s'écria la pauvre enfant tout éplorée, mistress Goodman dit que, dans le paradis, c'est toute la semaine... comme le dimanche...

— Eh bien ?

— Oh ! fit la chère petite en sanglotant de plus belle, si je suis bonne petite fille toute la semaine, est-ce que le bon Dieu ne me laissera pas aller jouer le jeudi en enfer avec les petits diables ? »

Mistress Goodman, il est peut-être temps de le dire, n'est point un type imaginaire. J'ai eu le plaisir de jouir bien des fois de la compagnie de cette dame. Chez elle, je me suis vu expliquer comment l'histoire de Napoléon peut se lire en entier dans l'Apocalypse de Saint-Jean, comment les grands événements historiques, depuis la bataille d'Hastings jusqu'à celle de Tel-el-Kebir, sont mentionnés comme inévitables dans Isaïe, Ézéchiel, et autres prophètes. Avec la Bible, on explique tout : c'est, comme l'indique son nom, *le livre* par excellence. J'ai entendu des gens in-

struits et jouissant apparemment de leurs facultés mentales, me dire que les victoires du général Wolseley en Égypte étaient prédites par Jérémie, au chapitre III, verset 18. A cette époque, je dois le dire, le Mahdi n'avait pas encore fait son entrée en scène.

De tous les prophètes, cependant, c'est encore Isaïe qui emporte la palme. Le vicaire de la paroisse de Tous-les-Anges passa une soirée à me présenter la Révolution française sous un jour tout à fait nouveau, à l'aide des soixante-dix chapitres d'Isaïe.

C'est aussi la Bible en main que mistress Goodman enseignait l'histoire aux enfants de l'école du dimanche.

C'est une erreur, il me semble, de chercher à mettre à l'épreuve les convictions religieuses des enfants. Ces châteaux d'abstractions qu'on leur fait bâtir par obéissance doivent s'écrouler au premier souffle. Ces mille petits mensonges qu'on fait aux enfants, à bonne intention sans doute, ne laissent pas souvent de jeter dans leurs jeunes

âmes des impressions profondes, des doutes, qui ne s'effaceront qu'avec peine. J'en ai fait moi-même l'expérience à l'âge de onze ans.

C'était un dimanche du mois de juin 1856, à l'époque des grandes fêtes de Cherbourg. Je devais faire ma première communion le dimanche suivant. Dieu sait si je m'y préparais avec toute la ferveur de mon âme; si je priais constamment pour demander la foi; si je me confessais deux et trois fois par jour, quand je croyais avoir omis de déclarer quelque petite peccadille au tribunal de la pénitence! Or, ce dimanche, nous étions une centaine d'enfants réunis à l'église pour le catéchisme. Le curé, qui était présent, pria le vicaire de lui permettre de nous adresser quelques paroles : « Mes chers enfants, nous dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Sa Majesté l'Empereur est en ce moment à Cherbourg. Dimanche prochain, jour de votre première communion, il passera par cette ville, et il vous invite tous à dîner. » Nous nous regardâmes en silence; et si nous n'avions pas été réunis dans

le lieu saint, nous eussions certainement tous sauté de joie. En rentrant chez moi, je fis part à ma mère de la grande nouvelle. Mon excellente mère, qui me voyait déjà me lécher les babines à l'idée des tartes à la crème que Sa Majesté ne pouvait manquer de nous offrir au dessert, et qui a toujours été d'avis qu'il ne faut jamais désappointer les enfants, si l'on veut gagner leur confiance, me répondit simplement : « Vraiment ! c'est extraordinaire ! Après tout c'est une excellente idée que l'Empereur a eue là ! Malheureusement, les empereurs sont des gens très occupés, et il se pourrait bien que, dimanche prochain il fût rappelé à Paris, et mis dans l'impossibilité de tenir son engagement. Mais sois tranquille, nous aurons à la maison ta tante, ta marraine, tous nos amis, et nous célèbrerons grandement ce jour-là que tu n'oublieras pas de sitôt, je te le garantis. » La bonne mère savait bien qu'on nous avait trompés. Moi j'avais avalé la pilule.

Le jeudi suivant, nous nous réunîmes de nouveau au catéchisme, pour la répétition des actes

En voyant le curé au milieu de nous, nous comprîmes qu'il s'agissait encore de quelque nouvelle, et nous prêtâmes une oreille attentive. En effet, aussitôt que nous eûmes tous pris nos places, le curé se leva, et s'adressa à nous : « Mes chers enfants, nous dit-il, j'ai une grande et glorieuse nouvelle à vous apprendre aujourd'hui. Je vous ai dit, dimanche dernier, que l'Empereur vous invitait tous à dîner avec lui le jour de votre première communion. Eh bien, c'est mieux que cela : ce n'est pas l'Empereur, mais le bon Dieu, qui, dimanche prochain, vous invite à sa table. »

Fut-ce la faute de ce prêtre, ou celle d'enfants de onze ans, si, à cette nouvelle, nos petites figures rondes s'allongèrent d'une lieue ? Nous étions refaits. Voilà ce que nous n'osions nous dire, mais ce que nous pensions tous.

Bien des années après, j'ai entendu dire à ma mère qu'elle n'avait jamais pardonné à ce curé d'avoir jeté dans mon âme des germes de doute, à un âge où je ne demandais qu'à croire, à un âge où les déceptions se ressentent si vivement.

XX

Apothéose des filles de John Bull. (Scènes de désappointement au Paradis, en l'an 19...)

JENNY. — Ah! ma bonne, que je suis donc heureuse de vous voir enfin!

SUSIE. — Pourquoi *enfin?* je suis venue ici tout droit... sans accrocs... vous l'imaginez bien.

JENNY. — Je n'en doute pas... je dis *enfin*, parce que vous aspiriez si ardemment au Paradis... que je commençais à trouver extraordinaire... que vous fussiez si longue à vous décider à quitter cette terre de larmes et de misères... Croiriez-

vous qu'il y avait des moments où je craignais que vous n'allassiez jusqu'à vous suicider?

SUSIE. — Hélas! oui, j'y aspirais à ce Paradis. Mais quand peut-on se dire sûr de l'avoir gagné? Je priais Dieu, au contraire, de me permettre de le servir longtemps, sur une terre où on ne le méconnaît que trop... et je me disais : plus je vivrai, plus j'aurai de chance de faire du bien.

JENNY. — Votre raisonnement est des plus justes... et puis, entre nous, on a beau médire de la terre... elle a du bon. A propos, il faut que je vous fasse part de mes craintes. Voilà des années que je cherche partout mon mari... Il n'y a pas un seul petit coin que je n'aie fouillé, pas une âme à a quelle je n'aie demandé si on l'avait vu, ce cher ami... il n'est pas encore arrivé... et je vous avouerai que je commence à être d'une inquiétude...

SUSIE. — Votre mari, ma bonne? Mais il se porte à merveille : il est gros et gras, et rajeunit tous les jours.

JENNY. — Allons donc! Ce n'est pas possible.

On m'avait dit qu'il était inconsolable, qu'il se mourait de langueur. Pauvre ami, je le vois encore à mon chevet. « Si tu me quittais, me disait-il, je ne te survivrais pas. »

SUSIE. — Eh bien, ma bonne, consolez-vous ; il va beaucoup mieux... il s'est remis.

JENNY. — Dieu soit loué ! Et cependant — je sais que c'est de l'égoïsme — mais je voudrais l'avoir ici, avec moi.

SUSIE. — Mais est-ce qu'on ne vous a pas dit qu'il s'était remarié.

JENNY. — Lui? je n'en crois rien.

SUSIE. — Rien, pourtant, n'est plus vrai. J'ai pris le thé avec sa femme il n'y a pas plus de quinze jours...

JENNY. — L'infidèle! le traître! l'infâme! Fiez-vous donc aux hommes!... Et quelle est l'imbécile de femme qui a consenti à aller vivre avec cet avare, ce tyran, ce vieux grognon, ce... ?

SUSIE. — Ma toute bonne, ne vous emportez pas en ces lieux... Entre nous, je ne le crois pas très heureux.

JENNY. — C'est bien fait... je vous demande un peu, à son âge... il a peut-être cru qu'on allait l'épouser pour ses beaux yeux, l'idiot! le monstre!

SUSIE. — A son âge! Il dit qu'il a cinquante-cinq ans...

JENNY. — C'est un menteur; il en a soixante... et bien sonnés. Oh! si jamais je le rencontre ici... je lui arrache les eux.

SUSIE. — Il a épousé une femme très dévote... qui le fait assister à tous les offices divins... il édifie toute la ville.

JENNY. — Oh! que c'est bien fait!... Mais... quelle est donc cette femme?

SUSIE. — Sarah Robinson.

JENNY. — Comment! la veuve de Robinson, le pharmacien de High Street.

SUSIE. — Justement.

JENNY. — Et vous dites qu'elle est dévote? Eh bien, en voilà une qui a changé alors? Vous n'ignorez pas toutes les histoires qui ont couru sur son compte... c'est une femme de rien... ma chère . une...

SUSIE. — Elle mène aujourd'hui une vie exemplaire.

JENNY. — Tenez, laissez-moi tranquille, et parlons d'autre chose..: Voyons, quand êtes-vous arrivée ici?

SUSIE. — Hier matin, à huit heures vingt. Tout me paraît si étrange... ce calme... mais ce dont je ne puis revenir, c'est de voir ici des nègres, des Chinois, des sauvages... probablement ceux que nos missionnaires ont convertis... comme il y en a! quelle œuvre sainte que ces missions étrangères! seulement il me semble que tous ces convertis devraient avoir leur place... comment vous dirai-je cela?... à part. A vous parler franchement, je m'attendais à voir notre glorieuse nation britannique traitée avec beaucoup plus d'égards.

JENNY. — Ne m'en parlez pas, j'en suis moi-même indignée.

SUSIE. — Croiriez-vous qu'hier matin j'ai fait antichambre pendant deux mortelles heures, et que, lorsque mon tour est arrivé... enfin, saint

Pierre ne s'est même pas levé pour me souhaiter la bienvenue.:. et m'adresser quelques petits compliments...? ce n'eût été que poli; car enfin, ma chère âme, où en serait le Paradis sans nous? Qui est-ce qui proclame la gloire du Tout-Puissant aux quatre coins de l'Univers, si ce n'est nous?

JENNY. — Hélas! à qui le dites-vous? Je vous assure que je suis bien désappointée. Où est la réalisation de toutes ces promesses que nous faisait notre cher pasteur? Le royaume des cieux est l'héritage de l'Angleterre, nous sommes les enfants choisis... et quoi encore?... On m'a l'air d'admettre tout le monde ici... c'est d'un mêlé, oh! mais d'un mêlé! On nous traite comme le commun des mortels... Dieu me pardonne! j'étais hier soir assise à côté d'un cardinal et d'un Zoulou au concert des séraphins!

SUSIE. — Ce n'est pas possible!

JENNY. — C'est comme je vous le dis..: On m'a même assuré... mais je tiens à le voir pour le croire... qu'il y avait des... Oh! mais regardez

donc tout le monde se presser en foule vers la grande porte d'entrée... qui est-ce qui vient d'arriver ?

En effet, un vacarme de trompettes, de tambours de basque, de cornets à piston, d'accordéons, une cacophonie épouvantable venait de se faire entendre, et la foule inquiète des élus se précipitait vers la porte pour s'expliquer ces bruits étranges et si insolites dans le royaume du repos et de l'harmonie. Au milieu de ces nouveaux venus, on voyait une dame s'agiter, brandissant son parapluie, gesticulant, vociférant, paraissant au comble de l'indignation. Saint Pierre venait de se faire jour au travers de la foule agitée.

SAINT PIERRE. — Voyons, mes enfants, du calme, je vous en prie. Et vous, madame, entrez tranquillement, nous ne permettons pas ici un pareil tapage. Qu'est-ce que vous voulez ?

MISTRESS BULL. — Ah! ça, vous m'avez l'air de le prendre bien haut avec moi; qu'est-ce que

vous êtes ici, vous, pour me parler de la sorte?

SAINT PIERRE. — Mais je suis saint Pierre. Et vous, qui êtes-vous?

MISTRESS B. — Eh bien, quand vous seriez saint Pierre, est-ce que vous faites la pluie et le beau temps ici? Savez-vous bien à qui vous parlez en ce moment? Je suis la maréchale de l'Armée du salut.

SAINT PIERRE. — Madame, parlez plus bas.

MISTRESS B. — Six cent mille soldats sous mes ordres. Nous allons bien voir si l'on ne compte pas avec moi. A-t-on jamais vu! Une pareille réception, à moi.

SAINT PIERRE. — Voulez-vous m'écouter?

MISTRESS B. — Rédacteur en chef du *Cri de Guerre*, gazette officielle des élus... un million de numéros imprimés par semaine... trois cent mille livres de revenu...

SAINT PIERRE. — Avez-vous un moment de libre que je puisse...

MISTRESS B. — Des casernes dans toute l'Angleterre... des alliés dans le monde entier...

SAINT PIERRE. — Voulez-vous me permettre de...

MISTRESS B. — Qui je suis? Ah! ça, on ne lit donc pas les journaux ici? Qui je suis? (*Se tournant vers sa suite.*) Avez-vous entendu? qui je suis?

SAINT PIERRE. — Mais, encore une fois, madame...

MISTRESS B. — Attendez un peu, je vais vous présenter mon état-major... vous allez voir qui je suis... ce que nous sommes... Sallie, parlez à monsieur.

SAINT PIERRE. — Mais je suis occupé, je n'ai pas le temps de...

LA BIENHEUREUSE SALLIE. — Je suis la tambourineuse américaine... je sauve les âmes tambour battant.

MARY-ANN. — Je suis capitaine au quatrième détachement... permettez-moi de vous jouer un cantique de ma composition. (*Elle embouche son cornet à piston.*)

BETSY. — Moi je chante les solos à la caserne de Clapton, vous allez m'entendre.

SAINT PIERRE. — Dites donc, est-ce que vous prenez le lieu saint pour la foire aux pains d'épice? Ah ça! qu'est-ce qui m'envoie ici tout ce monde-là ? Voulez-vous bien vous taire, c'est horrible!

MISTRESS B. — Allons, place à mes troupes, qu'on nous mène dans la salle des séraphins...

SAINT PIERRE. — Mes braves gens, je suis prêt à vous excuser. Vous vous êtes trompés de train : vos billets sont pour Bedlam.... Veuillez vous retirer.

MISTRESS B. — Nous retirer! Ah! si le maréchal était ici, on ne nous parlerait pas ainsi? Nous vous sommons de nous mener aux places qui nous sont réservées.

SAINT PIERRE. — Je ne vous connais pas.

SUKIE. — Je suis le trombone alleluia.

SAINT PIERRE. — Allons bon! ça va recommencer. Allez au diable, le trombone alleluia, la tambourineuse, la maréchale, les capitaines, les soldats de feu et de sang..... Ces Anglais me rendront fou... Encore une fois, voulez-vous cir-

culer? vous voyez bien que vous interceptez le passage, il y a derrière vous des élus que vous empêchez d'entrer.... Ma parole d'honneur, ces Anglais prennent le Paradis pour une possession britannique. (*Ici l'on entend une musique délicieuse; le son des harpes devient de plus en plus distinct.*) Mesdames, veuillez ne point bouger pendant quelques instants et prendre une attitude respectueuse, voici des bienheureux qui vont passer. (*Douze séraphins, resplendissants de lumière, s'avancent précédés de luths et de harpes; en passant devant saint Pierre, ils lui adressent un sourire, et s'éloignent.*)

MISTRESS B. — Qui sont ces bienheureux si éblouissants de lumière?

SAINT PIERRE. — Ce sont des séraphins à six ailes, de la première hiérarchie, qui sont ici depuis près de cinq cents ans; et je puis saisir c tte occasion pour vous dire que ces anges lumineux ne m'ont jamais donné le moindre sujet d'ennui. Doux, tranquilles...

MISTRESS B. — Mais qu'étaient ces bienheu-

reux sur la terre? A quelle secte religieuse appartenaient-ils?

SAINT PIERRE. — Ce sont des Incas, de l'ancien empire du Pérou.

MISTRESS B. — Des sauvages! des gens qui portent des anneaux dans le nez! Jamais je ne me serais attendue à un pareil affront.

SAINT-PIERRE. — Jamais peuple plus vertueux n'a existé sur la terre, madame; c'est la vertu mise en pratique, et non point les belles théories, que nous récompensons en ces lieux. A nos yeux, celui qui a donné au pauvre un verre d'eau et un morceau de pain a plus de mérite que celui qui a découvert une nouvelle interprétation des Saintes Écritures. Celui qui a donné de la main droite, sans que sa main gauche l'ait su, l'emporte ici sur celui qui a sonné la trompette, et qui s'est en allé dans les carrefours et les temples pour y brailler et y afficher sa vertu. Mais je perdrais mon temps à vous expliquer ces choses qui ne semblent point être de votre ressort. Tenez-vous heureuse de n'être point jetée

par la fenêtre avec vos trompettes, vos grosses caisses, et tout votre arsenal de guerre et de tapage.... et veuillez enfin passer dans les jardins pour vous y reposer de vos fatigues et y méditer sur l'indulgence de....

MISTRESS B. — Eh bien, il ne manquait plus que cela! Un sermon à moi... (*A ses compagnes.*) Entrons, mes amies, et patientons. Le maréchal ne saurait tarder. Nous formerons un comité, et nous convoquerons à un immense meeting tous les Anglais ici présents... nous verrons bien s'il est impossible de mettre les clefs du Paradis entre des mains plus convenables. (*A saint Pierre :*) Au revoir, mon saint, nous nous reverrons. »

Tandis que la petite scène rapportée ci-dessus se passait à l'entrée du Ciel, deux anciennes connaissances à nous venaient de se retrouver au tournant d'une allée, dans un des plus jolis bocages du séjour des élus.

MISTRESS GOODMAN. — Mon cher Barty! enfin, c'est donc vous!

LE RÉVÉREND GENTLEMAN. — Allons, ma bonne, vous ici? Que cela fait donc de bien de rencontrer un visage de connaissance ! venez sur ce banc vous asseoir à mes côtés. (*Ils s'asseyent.*) Que de choses vous devez avoir à me dire !... Eh bien ?

MISTRESS GOODMAN. — Eh bien?

LE RÉVÉREND. — Quel désenchantement!

MISTRESS GOODMAN. — Si nous avions su cela plus tôt !

LE RÉVÉREND. — Si nous pouvions envoyer un messager sur la terre et prévenir tous ces braves gens!

MISTRESS GOODMANN — Eh bien, et la théorie de la maison d'Israël retrouvée ? A vous entendre, mon pauvre ami, il ne devait y avoir ici de place que pour nous...

LE RÉVÉREND. — Je m'y perds, les bras m'en tombent. Figurez-vous, ma chère, que j'arrive ici, la semaine passée, en compagnie d'un évêque. A la porte, saint Pierre nous fait décliner nos noms et qualités. Moi, vous savez, cela ne m'a

pas pris longtemps; mais voilà l'évêque qui, de sa plus belle voix, dit au saint : « John Thomas, lord-évêque de *** — Évêque ! fait saint Pierre, allons, cela ne fait rien, passez tout de même. » Comment trouvez-vous ce *tout de même?*

MISTRESS GOODMAN. — Du dernier insolent. Ah ! mon ami, j'en ai entendu bien d'autres. Depuis que je suis ici, mon temps se passe en mortifications; à chaque instant mes nerfs sont irrités de ce que je vois ou de ce que j'entends — je m'y ferai, il faut l'espérer — mais c'est bien triste.... Tournez-vous de mon côté...

LE RÉVÉREND. — Qu'y a-t-il ?

MISTRESS GOODMAN. — Ne regardez pas, vous dis-je, voilà les Watson qui passent, je ne veux pas leur parler... Eux ici ! Eh bien, en voilà que je croyais bien flambés!... des gens cousus d'or qui donnaient deux sous à la quête... et qui ont refusé de souscrire pour les frais de réparation de notre vieux clocher. Ils peuvent se vanter d'avoir fait leur salut à bon marché, ceux-là ! On peut dire ce qu'on veut, mais le meilleur moyen

de témoigner sa sympathie à la bonne cause, c'est de mettre la main à la poche... Ah! l'on voit des choses étranges ici... ce lieu est une boîte à surprises... J'espère au moins, Barty, que vous allez prendre la parole au meeting?

LE RÉVÉREND. — Quel meeting, ma bonne?

MISTRESS GOODMAN — Comment, quel meeting? Ah! ça, mon pauvre ami, mais vous ne savez donc rien! Ma parole d'honneur, on vous croirait tombé de la lune... Ah! je vous reconnais bien là!... c'est toujours votre apathie habituelle, et, je puis le dire, Barty, vous n'êtes point changé. Mais, Dieu merci, il y a ici des Anglais énergiques qui ont résolu d'exposer les griefs d'une nation outragée... Nous ne souffrirons pas, sans protester, ces marques d'indifférence que l'on nous témoigne ici de tous côtés. Nous allons rappeler ce que nous avons fait sur la terre, faire valoir nos droits, et envoyer une pétition...

LE RÉVÉREND. — Je gage que vous faites partie du comité d'organisation.

MISTRESS GOODMAN. — J'ai mis toute mon

énergie à la disposition du comité. Depuis que je suis ici, je rêve à travailler, dans la faible mesure de mes moyens, à la revendication de nos droits à l'héritage absolu du séjour des bienheureux de la première catégorie... Saint Pierre qui, je dois le reconnaître, est très obligeant, va prendre le fauteuil... il y a consenti de fort bonne grâce... Je fais partie du bureau...

LE RÉVÉREND. — Comme secrétaire ?

MISTRESS GOODMAN. — Vous l'avez dit : le rôle de secrétaire organisateur a toujours été mon rôle de prédilection, vous le savez... Ce n'est pas à mon âge qu'on change... Voyez-vous tout ce monde se diriger vers le jardin des Orangers? c'est là que va se tenir le meeting... Voilà les Watson qui reviennent sur leurs pas... ils vont au meeting, c'est évident. Eh bien, ils ont du toupet d'aller protester... enfin... Allons, bon ! ils nous ont reconnus... Levons-nous... impossible maintenant de les éviter.

MISTRESS WATSON. — Ah! notre cher pasteur! chère madame! quelle joie! enfin, nous

allons donc, grâce à l'initiative de compatriotes zélés pour la bonne cause, pouvoir porter nos plaintes devant le tribunal de justice... On se réunit dans une heure... Ferons-nous la route ensemble?

MISTRESS GOODMAN. — Volontiers.

ISTRESS WATSON. — Chemin faisant, nous pourrons causer des amis que nous avons laissés dans notre chère petite ville... Ah! bonne madame, ils ne se doutent guère de ce que nous faisons pour eux.

MISTRESS GOODMAN, *bas à son mari.* — Croyez-vous qu'elle a de l'audace avec son *nous!*

(*Le groupe, suivi maintenant d'une foule immense, se dirige vers le jardin des Orangers.*)

GRANDE MANIFESTATION

MEETING D'INDIGNATION

Saint Pierre prend place au fauteuil à huit heures précises. En quelques paroles gracieuses

et bien senties, il explique l'objet de la réunion, puis il donne la parole au secrétaire pour faire à l'audience lecture du procès-verbal de la dernière séance du comité d'organisation.

MISTRESS GOODMAN. (*Cette dame, en se levant, est accueillie par trois salves d'applaudissements.*) — Bienheureux saint, mesdames et messieurs, le comité provisoire d'organisation, dans sa dernière séance, a décidé ce qui suit : « Considérant que, depuis un temps immémorial, les élus d'origine britannique ont constamment porté, contre le traitement qu'ils subissent au paradis, des plaintes auxquelles on est resté invariablement sourd, le comité décide qu'il sera tenu un meeting des élus en question, pour aviser aux moyens de mettre fin à une situation déplorable et qui ne saurait durer plus longtemps sans mettre en danger la bonne harmonie du séjour des bienheureux. »

LE PRÉSIDENT. — La parole est à miss Evans.

MISS EVANS. — Nous ne nous plaignons pas de ce que toute la terre semble régner ici. Que la

miséricorde divine s'étende même aux nations les plus impies, nous n'avons rien à y voir, et nous nous inclinons devant ses décisions; mais, quand, par exemple, nous voyons des gens, convertis par des missionnaires que nous payons fort cher, occuper ici des places plus élevées que les nôtres, et obtenir une considération qui ne nous est pas accordée, nous croyons qu'il est de notre devoir de protester hautement contre un pareil état de choses. Si chacun doit être payé selon ses œuvres, nous ne recevons pas ici le salaire qui nous est dû. Autant vaudrait pour nous n'être que des Zoulous. (*Murmures et sifflements.*)

UN ZOULOU. — Mes ancêtres, il est vrai, pratiquaient la vertu; mais je puis rassurer l'honorable orateur : depuis que les Anglais nous ont convertis, nous ne valons guère mieux qu'eux.

PLUSIEURS VOIX. — A la porte l'interrupteur! (*On se jette sur le Zoulou, que l'on met à la porte.*)

MISS EVANS. — C'est par la persuasion, et non par des mesures violentes, que nous avons

l'intention d'obtenir le redressement de nos griefs...

LA MARÉCHALE. — Je demande la parole.

MISS EVANS. — A cet effet, nous avons rédigé une pétition, que nous vous demanderons de signer, et qui est conçue en ces termes : « Considérant que la nation britannique est la nation la plus vertueuse de la terre, qu'elle seule édifie le monde par sa pitié, ses religions, ses associations religieuses, son respect pour les nations opprimées, son mépris des richesses, sa sobriété, et mille autres qualités non moins précieuses, les soussignés, membres de la grande et glorieuse famille anglaise, demandent humblement que de pareilles vertus reçoivent ici la récompense qui leur est due. » (*Très bien !*)

LE RÉVÉREND B. GOODMAN. — Je demande la parole, pour proposer un amendement ou plutôt pour suggérer un changement dans la rédaction de la pétition que nous venons d'entendre.

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez.

LA MARÉCHALE. — J'ai demandé la parole avant le révérend gentleman.

LE PRÉSIDENT. — Vous l'aurez ensuite.

LA MARÉCHALE. — Je la veux tout de suite...

LE PRÉSIDENT. — Je vous dis que...

LA MARÉCHALE. — Je proteste, c'est une infamie!

LE PRÉSIDENT. — Mais puisque je vous dis...

LA MARÉCHALE. — Je parlerai quand même. Vous vous trompez joliment, si vous croyez qu'on m'impose silence facilement. Je puis vous le dire à tous, nous n'obtiendrons rien par la persuasion. Ici, comme dans le monde que nous avons quitté, c'est par la violence et les menaces qu'on arrive à un résultat. (*A l'ordre!*)

LE PRÉSIDENT. — Vous avez déjà méconnu mon autorité. Si vous faites des menaces, je vais vous retirer la parole... que d'ailleurs vous avez prise sans ma permission.

LA MARÉCHALE. — C'est une flouerie! (*A l'ordre! à l'ordre!*)

LE PRÉSIDENT, *se levant.* — Retirez le mot

flouerie. Vous vous croyez au carrefour des *Seven-Dials.*

LA MARÉCHALE. — Je ne retirerai rien du tout. Si, d'ici à huit jours, je ne suis pas placée sur un trône resplendissant de lumière, je ferai les quatre cents coups, je briserai les grilles des parcs, j'arracherai les fleurs, je piétinerai sur le gazon, sur les plates-bandes, je mettrai tout sens dessus dessous... Ah! je vous donnerai du fil à retordre, je vous le garantis... Je ne fais que d'arriver... donnez-moi seulement le temps de me reconnaître.

LE PRÉSIDENT. — J'ordonne l'expulsion de l'interruptrice. (*Après une lutte acharnée dans laquelle la maréchale, semblable à l'ange exterminateur, frappait d'estoc et de taille, on réussit non sans difficulté à expulser la vaillante dame.*)

LE PRÉSIDENT. — Maintenant que le silence est rétabli, je donne la parole à M. le révérend B. Goodman.

LE RÉVÉREND. — Au lieu des mots « Considérant que la nation britannique est la nation la plus

vertueuse de la terre », je propose qu'on mette les mots suivants : « Considérant que la nation britannique n'est autre que les dix tribus de la maison d'Israël retrouvées, la nation sainte, choisie du Seigneur. » En effet, mesdames et messieurs, je...

UNE VOIX, *interrompant.* — Mais puisque le Seigneur règne en ces lieux, ne serait-il pas plus simple de lui faire demander si nous sommes bien, comme le dit le révérend gentleman, sa nation de choix? Il me semble que cela trancherait court toutes ces discussions.

Cris généraux de *Aux voix! aux voix!*

Le président met aux voix l'amendement qui est adopté à l'unanimité moins quelques voix.

Le président annonce que trente millions quatre cent quatre-vingt-quinze mille neuf cent soixante-quatre personnes désirent prendre la parole pour énumérer les vertus du peuple anglais en général, et les actions méritoires de chacune d'elles en particulier. Mais voyant que l'heure est avancée, et que, d'ailleurs, la pétition est acceptée, il propose de lever la séance.

Après un vote unanime de remerciements au président pour la courtoisie avec laquelle il s'est rendu aux désirs des membres du comité, et la promesse qu'il a bien voulu faire de s'occuper de la pétition, la séance est levée à onze heures quarante-cinq minutes.

XXI

John Bull et son île. — Post-scriptum.

Le paupérisme est, en Angleterre, depuis un an, la question à l'ordre du jour, la question brûlante, comme on dit ici. John fait des théories.

Théories ! s'écriait-il naguère, la nation britannique est assez forte pour se moquer des théories. C'est la remarque que faisait un jour à Thomas Carlyte un conservateur plus prétentieux que prévoyant.

« Mon cher monsieur, lui répondit l'apôtre de

la force en Angleterre, la noblesse française d'il y a cent ans disait aussi qu'elle pouvait se moquer des théories. Mais survint un homme qui fit un livre. Cet homme s'appelait Jean-Jacques Rousseau, et son livre le *Contrat social*. Ce livre n'était qu'une théorie. Les nobles se moquèrent de cette théorie, mais leur peau servit à la reliure de la seconde édition de l'ouvrage. »

Oui, John, mon bon ami, tu as bien raison. Fais des théories, il n'est que temps. Mais surtout fais de la pratique. Ouvre tes musées et tes promenades le dimanche, et ferme un peu tes *public-houses*[1]; ne te contente pas d'envoyer à tes pauvres hères des missionnaires qui leur apprennent qu'ils pourront comme toi un jour aller dans le royaume des cieux; fais-leur goûter quelques douceurs en ce monde; divertis-les, dégrise-les, fais leur comprendre petit à petit que tu ne les entretiendras pas dans l'ivresse et dans la paresse et que les maisons de refuge pour la vieillesse ne

1. V. appendice D.

sont pas instituées pour engager le peuple à ne rien faire et à ne point songer à l'avenir. Essaye de faire du bas peuple des hommes qui pensent ; ce ne sont maintenant que des esclaves. Ces gens savent tous lire, malheureusement pour toi ; crains le jour où ils se dégriseront, et gare à ta peau : Il se pourrait bien qu'il y eût encore beaucoup de reliure à faire.

« Aux quatre coins de la place Trafalgar, la place de la Concorde de Londres, se trouvent depuis des années quatre piédestaux. Trois sont surmontés de statues : George IV, le général Napier et le général Havelock ; le quatrième attend[1]. »

Il attend toujours.

Si l'Angleterre est courte de héros, qu'elle installe le général Booth sur ce quatrième piédestal ; mais, pour l'amour de Dieu et de la symétrie, qu'elle y mette quelqu'un.

Depuis cinq ou six ans, la statue de la reine Anne, située au cœur de la Cité, devant la façade

1. John Bull et son île, p. 85.

de la cathédrale de Saint-Paul, a perdu son nez. Pour un schelling, on pourrait lui en remettre un de toute beauté. Eh bien, non. Les gros aldermen de la cité qui dînent à cent francs par tête, et ont dépensé trois cent mille francs pour mettre à l'entrée du quartier de Londres, placé sous leur juridiction, un monument ridicule et hideux, refusent un nez à la souveraine dont le règne, court mais glorieux, a vu le grand Marlborough et les victoires de Blenheim et de Malplaquet. Et Dieu sait si un nez serait utile à cette pauvre fille abandonnée de John Bull, placée comme elle l'est, dans un gouffre, au milieu du courant d'air le plus furieux de Londres.

« Une des plus grandes maisons de thé n'a pas honte de mettre l'affiche suivante dans tous les endroits publics, dans toutes les gares de l'Angleterre : *Nous vendons, à trois schellings la livre, le thé que nous fournissons aux ducs, aux marquis, aux comtes, aux barons, et à toute la haute bourgeoisie de l'Angleterre.* Elle n'a pas

mis les vicomtes, c'est un oubli regrettable[1]. »

Cet oubli a été réparé, j'en félicite et les vicomtes et la maison de commerce. Les princes et les évêques viennent d'être ajoutés. Si Sa Majesté voulait seulement y goûter!

« Le jour où la Chambre des Lords arrêtera un vote important des libéraux, elle rendra le dernie soupir[2]. »

Elle vient de rejeter le *Franchise Bill* de M. Gladstone, et l'opération est en train de se faire. Si elle ne rend pas le dernier soupir, elle l'aura échappé belle.

Que les lords me semblent donc mal inspirés de venir chercher querelle à John Bull qui ne songe nullement à leur faire du mal. Si j'étais pair du royaume, je n'aurais qu'une idée en tête : me rendre l'être le plus heureux, le plus accommodant qui fût au monde. Je dirais à John : « Écoute, mon ami, la Chambre des Lords a du bon,

1. *John Bull et son île*, p. 61.
2. Ibidem, p. 212.

elle t'épargne le soin de faire deux élections. Quant à moi, je chercherai toujours à me rendre agréable. J'ai cinq ou six cent mille livres de rentes et tu te trompes joliment si tu crois que je vais me fâcher, parce que la Chambre des Communes a voté telle ou telle loi. J'ai le caractère trop bien fait pour cela. Je sais fort bien que je suis une cinquième roue au char de l'État; mais tu es trop poli pour me le rappeler, si je ne te fais pas sentir, de mon côté, qu'une cinquième roue peut quelfois jouer le rôle de bâton dans les roues. Je suivrai le bon et salutaire exemple de la reine : quand tu voudras les libéraux, tu les auras; quand tu voudras les conservateurs, tu les auras. De ton côté, tu continueras à me donner du noble lord par le nez comme par le passé ; moi, je prendrai le pas sur la richesse et l'intelligence. Je protégerai la littérature et les arts en éparpillant[1].

1. C'est aujourd'hui la mode, pour la jeune aristocratie de l'Angleterre, de réparer les pertes faites sur le turf en vendant les bibliothèques et les précieuses collections d'art de leurs aïeux.

parmi mes compatriotes, les bibliothèques et les précieuses collections que m'ont laissées des ancêtres beaucoup trop conservateurs ; je protégerai la scène dramatique en entretenant plus d'actrices que jamais... Tu le vois, mon ami, nous pouvons très bien nous entendre. »

Si la Chambre des Lords meurt, elle aura la consolation de savoir qu'elle le doit, non point à ses ennemis, mais à ses partisans les plus ardents. Au reste, il est rare qu'un gouvernement ou qu'une constitution ne meure pas de la main de ses amis à outrance.

Nous avons dit aussi : « Les deux grands partis politiques sont de force à peu près égale... Le parti irlandais devient tous les jours plus national et il pourra se faire que, dans un avenir peu éloigné, le gouvernement ait à compter sérieusement avec lui[1]. »

Le fiasco de la campagne d'Égypte a beaucoup diminué la popularité du parti libéral, et il est

1. *John Bull et son île*, p. 243.

plus que probable que, s'il remporte encore la victoire aux élections prochaines, sa majorité au parlement sera réduite au chiffre de vingt environ. Or les partisans de l'autonomie de l'Irlande sont au nombre de quarante : il semble donc assez clair que M. Parnell, chef du parti national irlandais (*Irish Home Rule*), sera avant peu vice-roi d'Angleterre. L'ami John Bull aura à choisir entre deux pilules assez amères : accorder à l'Irlande l'indépendance, ou conquérir l'île sœur *vi et armis.* La perspective n'est point brillante.

FIN.

APPENDICE

A

Dublin Commission Court. — (Séance du 7 juin 1884, présidée par M. le juge Lawson.) — Denis M., âgé de quarante-cinq ans, fils d'un magistrat du comté de Mayo ayant 25,000 livres de rentes, est accusé de polygamie. L'inculpé s'est marié cinq fois; sa dernière épouse est une cousine germaine à lui, possédant une fortune de 10,000 livres de rente. Plusieurs des femmes de l'accusé sont dans la salle : M. les regarde tour à tour en poussant de gros soupirs qui provoquent de nombreux sourires dans l'auditoire. « Milord, dit l'accusé au juge, voilà deux mois que je suis en prison; je me sens très faible, et

incapable de me tenir debout; voulez-vous me permettre de m'asseoir? » La permission est accordée. Sur la recommandation de M. Stephen Curtis, défenseur de l'accusé, M. se déclare innocent.

M. Curtis prend la parole : « Milord, dit-il, nous n'abuserons pas de votre patience, et nous abrégerons ces débats : l'accusé n'est pas responsable de ses actions, il est fou [1]. Il appartient à une famille des plus honorables, mais dans laquelle il y a eu plusieurs cas de folie. L'accusé a été lui-même enfermé quatre fois dans des maisons de fous, en Angleterre et sur le continent. »

M. le Dr Banks dépose que depuis des années il est le médecin de la famille. Il affirme que l'accusé a le cerveau troublé.

Le Jury déclare que l'accusé est fou, et le juge ordonne qu'il soit détenu « pendant le bon plaisir de son Excellence le vice-roi d'Irlande ».

En quittant le banc des accusés, M. envoie des baisers à ses cinq épouses.

Une altercation a lieu entre deux de ces dames, qui s'accusent réciproquement de s'être volé leurs toilettes et terminent la discussion en se prenant aux cheveux.

1. Sans aucun doute, un homme qui se marie cinq fois est fou à lier; mais, sans la facilité grotesque avec laquelle on peut se marier en Angleterre, de pareils scandales n'arriveraient pas.

B

Extrait d'un compte rendu de séance à la Chambre des Communes, (1884). — MR. MACFARLANE demande au ministre de l'Intérieur s'il a connaissance d'une cause qui a été jugée dernièrement à la *Thames Police-Court*, et dans laquelle un nommé Joseph D., accusé et convaincu d'avoir brisé les côtes d'une femme à coups de pied, a été condamné à payer une amende de dix schellings. Il demande ensuite à l'honorable ministre s'il a l'intention d'améliorer la loi en ce qui concerne la brutalité des hommes envers les femmes.

SIR WILLIAM HARCOURT, ministre de l'Intérieur, répond que la loi est excellente. Les magistrats ont le droit d'infliger des châtiments sévères chaque fois qu'ils le jugent convenable, et il n'est pas en son pouvoir de dicter à ces juges et à ces magistrats les condamnations qu'il leur convient de prononcer.

MR. MACFARLANE annonce que, lorsque l'on discutera le nouveau projet de loi ayant pour but de protéger certains animaux, il proposera que, parmi les animaux, on comprenne la femme (*Rires.*)

C

Dans le cas où il paraîtrait par trop extraordinaire qu'un Anglais récitât ses grâces avant de prendre un verre de grog, je raconterai l'anecdote suivante, dont je garantis la véridicité.

Un clergyman de mes amis, curé de la paroisse de *** et professeur de mathématiques d'une des grandes écoles militaires de l'Angleterre, prenait un soir un grog au whisky avec un ministre de l'Église presbytérienne. Avant de porter le verre à ses lèvres, celui-ci fit remarquer à son compagnon « qu'il serait convenable qu'ils dissent leur *benedicite*.

— Pas pour un verre de whisky, mon cher ami, ce serait une moquerie, répondit le clergyman professeur.

— Mes ouailles me renieraient, si je prenais du whisky sans réciter auparavant mon *benedicite*, dit e presbytérien.

— Eh bien, voyez, reprit mon ami, comme les ouailles diffèrent ; mes brebis à moi me renieraient si je faisais mes prières devant un verre de grog. »

Encore une anecdote sur le chapitre des grâces. Celle-ci est bien connue en Angleterre.

Un évangéliste et un quaker se trouvaient à table dans une salle à manger d'hôtel. L'évangéliste, voyant là une occasion de montrer sa piété, dit au quaker :

« Si vous le voulez bien, je vais réciter les grâces.

— Ami, répondi le quaker, si tu le veux bien,

nous allons nous recueillir... et rester silencieux quelques instants. »

Rester silencieux n'est pas l'affaire de l'évangéliste. La piété sans bruit est un meuble inutile.

D

Un ouvrier, à l'apparence respectable, se présentait l'autre jour devant un magistrat pour lui demander conseil. « Votre Honneur, dit-il, je viens de finir des travaux pour un patron qui, au lieu de me payer les gages qu'il me doit, ne veut m'en donner qu'une partie en argent comptant. Pour régler la balance du compte, il m'ouvre crédit dans un public-house du voisinage. Je ne bois pas de bière et je veux savoir si mon patron a le droit de me traiter ainsi.

LE MAGISTRAT. — Insistez pour avoir votre argent.

L'OUVRIER. — C'est ce que j'ai déjà fait. Le patron me dit que je suis forcé d'accepter ses bons de bière. Il est bien dur qu'un ouvrier sobre ne puisse travailler sans être obligé par son patron de boire ses gages.

LE MAGISTRAT. — C'est bien aussi mon opinion. Je ne vois pour vous qu'une chose à faire, c'est de citer votre patron devant la *County-court*. Cependant je crains bien que vous ne réussissiez pas, car malheureusement l'acte du parlement ayant rapport à la question des gages est loin d'être clair. »

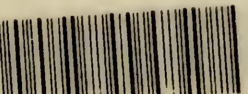
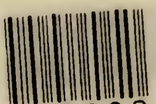
A l'époque des moissons, c'est encore la coutume,

en Angleterre, chez les fermiers, de forcer les laboureurs d'accepter des bons de bière en payement d'une partie des gages qui leur sont dus.

TABLE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

DA 625 .B66 1885
BLOUET, PAUL.
FILLES DE JOHN BULL.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 12 12 04 0